

# Le Samedi

Vol. XI. No 19  
Montreal, 7 Octobre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

## L'AUTOMNE



SURPRISES PAR LA PLUIE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C<sup>ie</sup>,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 7 OCTOBRE 1899

## C'EST DOUTEUX



Mimi (céciant). — Oh ! cher Rodolphe, comme je voudrais l'avoir près de moi en ce moment....

## GRAPHOLOGIE

Le dernier coupon de notre département de Graphologie paraîtra dans le numéro de la semaine du 14 octobre. Que ceux qui veulent nous interroger prennent note de cet avis.

## CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Hélas ! plus ça change, plus c'est la même chose.

Au lieu de recevoir des vers, cette semaine, ça été de la prose, mais je suis obligé de la commenter au lieu de la publier. En ce faisant, je donne une preuve sincère de dévouement pour les lecteurs du SAMEDI et pour l'auteur.

Ce dernier doit être un "premier prix" de collège : je puis parier qu'il en sort. Tout l'indique, et d'ailleurs, j'ai un nez qui ne me fait jamais bernique là-dessus.

Certaine prose indique sa provenance aussi sûrement que certain fromage, notamment celui de l'île d'Orléans.

Cette prose est intitulée : *L'homme mystérieux*. Un monsieur arrive dans le village de Waldo et descend à l'hôtel Craig ces deux noms jurent et on le trouve mystérieux parce qu'il passe trois semaines avec le même habit. (J'ai connu des journalistes qui ont passé trois ans sous le même harnais, et jamais il ne leur est venu à l'idée qu'ils étaient le moins du monde enveloppés de mystère.)

Le monsieur, dit l'auteur, ne sortait point. Ce qui, paraît-il, fit grande sensation à Waldo. Cependant cette abstention n'empêchait pas tous les villageois de se sentir des frissons dans le dos. C'était à peu près de la panique; je cite :

Comme il n'était jamais arrivé une semblable chose à Waldo, M. Grun ne tarda pas à devenir un être mystérieux qui fit bientôt le sujet de toutes les conversations. Les vieilles femmes, lorsqu'elles s'assemblaient pour tricoter n'en parlaient qu'à voix basse de peur d'effrayer les enfants. Dans les hôtels et dans les magasins les hommes en parlaient continuellement. Le soir, lorsque les amoureux passaient silencieusement, serrés l'un contre l'autre, on dévotait à leur allure craintive qu'ils pensaient à l'homme mystérieux. A voir les gens on aurait dit qu'un malheur planait sur Waldo.

Puis il avait la mauvaise habitude de marcher dans la boue, ce qui, d'après l'auteur, prouvait que l'individu était coupable.

Ma foi, ça vaut le système Bertillon. A Montréal où l'éclatité se fait un scrupule de nettoyer les rues, nos limiers ne sauraient mieux faire pour découvrir les boodlers et les escarpes, que de recourir à l'épreuve de la boue.

Bref, toute la clef du mystère se trouvait dans la manie qu'avait le monsieur de vouloir écrire un drame sanglant, travail qui l'absorbait tellement que, non seulement il ne se payait pas un costume neuf tous les deux jours et n'évitait pas les trous de boue, mais parlait tout haut de tueries, de massacres, d'enlèvement, le tout destiné à enjoliver son chef-d'œuvre.

\* \* \*

Maintenant, mon ami, laissez-moi vous parler en vous regardant bien dans les deux yeux.

Le canevas de votre récit est vieux comme Mathusalem. Il a attiré, attire et attirera sempiternellement l'attention et la plume de tous ceux qui ont plus de faim que de mets : en autres termes, plus d'envie d'écrire que de matériaux et de moyens.

J'irai plus loin et je vous demanderai : N'est-ce pas une traduction... trop libre que vous m'avez envoyée ?

Soyez franc — ne le suis-je pas ?

Là où il y a de la gêne, il n'y a pas gros de plaisir.

MISTIGUIS.

## POURQUOI ET PARCE QUE

Pendant une excursion au clair de la lune et par une chaleur tropicale. Ninette. Pourquoi, Phémie, portes-tu un châle par une température pareille ?

Toto (petit frère de Phémie). — Je le sais, moi.

Phémie (toute rouge). — Toto, veux-tu...

Tous. — Pourquoi, Toto ?

Toto. — Pour donner une chance à monsieur Charles de la prendre par la taille sans être vu.

## GRAVE !

Elle (dans un murmure). — Nous sommes si heureux !

Lui (dans un frisson). — Oui, ma chérie.

Elle (tremblante). — Sais-tu que notre bonheur m'effraie, il me fait presque penser que l'opale, dans mon anneau d'engagement, est une imitation.

## SON AUTEUR HABITUEL

Madame Chic. — Lisez-vous beaucoup de romans ?

Madame Smart. — Oui. Je reçois chaque jour une lettre de mon mari, quand il voyage à l'étranger.

## LE POURQUOI SENSIBLE

La maîtresse. — Allez vous asseoir, Tommy.

Tommy. — Je préfère rester debout, madame.

La maîtresse. — Pourquoi donc ?

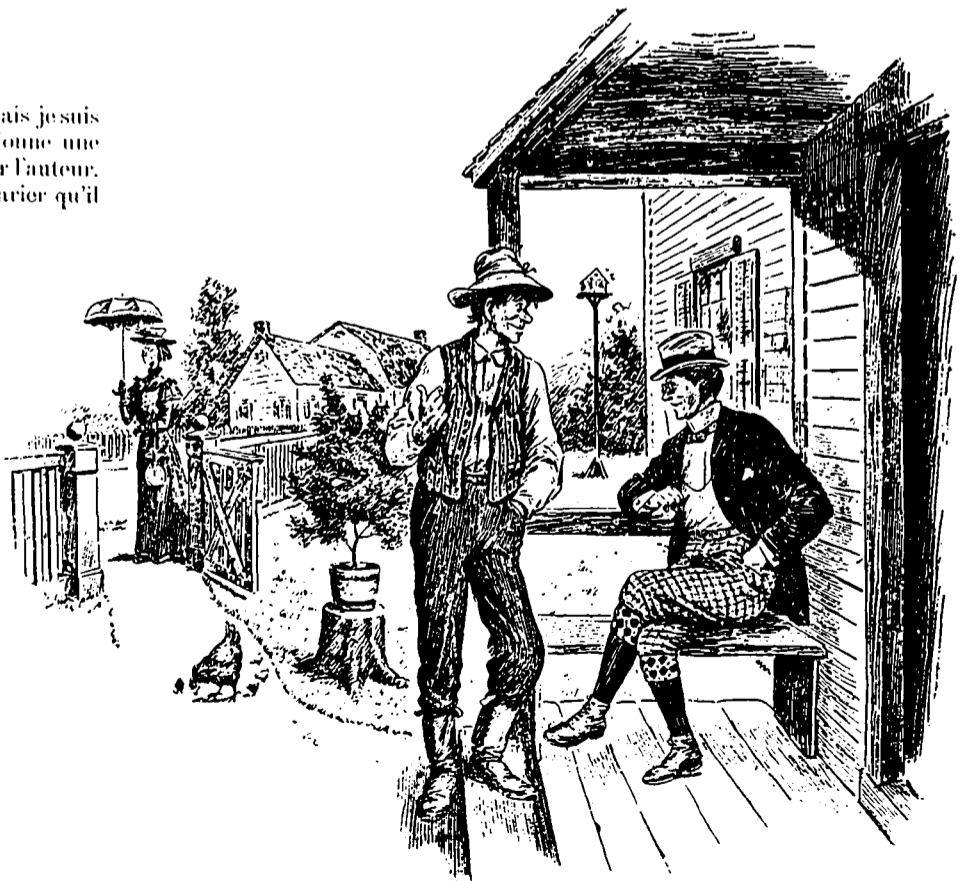
Tommy. — Papa s'est érasé le doigt dans la porte, ce matin, et j'ai ri.

## HEUREUX CONTRASTE.

Basile. — Aimez-vous vos nouveaux voisins ?

Nicodème. — Oui, beaucoup. Leurs enfants sont si méchants que les nôtres nous semblent bons.

## PLUS D'ESPOIR



Le cousin rural. — Tiens, cette demoiselle que tu vois là-bas a 47 ans et dit qu'elle n'a jamais été embrassée par un homme.

Le cousin citadin. — Bien, je crois qu'il lui est inutile d'attendre plus longtemps.

LEÇON DE BIENSÉANCE



Elle. — Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? Vous ne serez donc jamais capables de rencontrer une jolie fille sans la dévorer des yeux.

LA MOISSON

*Tout débordants du blé de la moisson nouvelle,  
Quand roulent au soleil, lentement, de grands chars,  
Traînés par de puissants chevaux aux crins épais,  
La majesté des champs à l'âme se réveille :*

*Et l'humble moissonneur, assis sur la javelle,  
Qui s'en voit comble la grange et les hangars,  
Se balançant aux chocs des lourds essieux criards,  
Est superbe, au milieu du flot d'or qui ruisselle,*

*Par son âpre labeur il a conquis le pain.  
Son grand combat ne fut ni meurtrier, ni vain,  
Et la terre a béni sa féconde victoire.*

*L'été déroule au loin son plus fauve tapis ;  
Et l'homme, triomphant, resplendit dans la gloire  
Des gerbes de rayons et des gerbes d'épis.*

JULES BRETON.

MOSAÏQUE

(Pour le SAMEDI)

Le rêve de feu Berthelot était de refaire une virginité à certains mots et de rendre à quelques expressions leur légitime signification. Dieu l'a trop tôt ramené à lui. Il en est toujours de même pour les enfants trop précoces et pour les journalistes exagérément bien intentionnés.

Il eut cependant quelques occasions de mettre lache en bois, une fois surtout.

C'était en cour, chez le recorder. Deux voisines s'étaient crepé le chignon à la suite d'un débat animé au cours duquel l'une avait qualifié l'autre de *fi fralette*.

(Voir Larousse au mot feu-follet.)

Le crepage ne constituait pas le corps du délit. Peut-être que ces dames portaient des cheveux d'autrui — là-dessus l'histoire, toujours mal documentée, a gardé un silence complet.

Mais s'entendre appeler *fi fralette*, quand on est légitimement épouse, nombreusement mère et généralement décorée du prénom Anasthasie, c'était, on l'admettra, un peu trop fort.

Sans compter que dans notre pays les *fi fralettes* ne jouissent pas d'une réputation enviable.

Berthelot assistait au déroulement de la cause. Le juge qui le savait expert, l'invita à faire bénéficier le tribunal de son opinion sur la valeur expressive du qualificatif.

Et le résultat fut ce que personne n'aurait de toute éternité imaginé : loin d'être une injure, l'appellation était une aménité, un brevet, un....

Tenez ! pour me faire mieux comprendre, je me contenterai de dire que la commère qui l'avait collée à l'autre regretta, comme elle l'avoua plus tard, d'avoir gaspillé *du si bon butin* (ne pas lire *luin*).

Je me suis rappelé cet incident en lisant le fait-divers suivant dans un journal de Londres :

Sir John Bridge, le magistrat de Bow-Street, vient d'acquitter une femme qui avait traité de "vache" sa voisine.

Le magistrat anglais a exprimé ainsi sa décision :

"L'intention de la prévenue n'était certainement pas bienveillante, mais à examiner froidement l'expression dont elle s'est servie, on n'y découvre rien d'injurieux. Au contraire, c'est presque un compliment. La vache est un animal paisible, sobre, utile, robuste, intelligent, dévoué à ses petits. Nous lui devons un breuvage si précieux

qu'il est considéré partout comme le plus sain des médicaments. Quand elle est morte nous tirons encore parti de sa peau, de ses os, de ses sabots pour une foule d'objets. J'en possède deux à la campagne, j'y tiens et serais désolé de les perdre. Il n'est donc impossible de considérer le mot qui désigne cette excellente bête comme prêtant à des comparaisons blessantes. J'acquiesce."

\*\*\*

Puisque nous parlons d'un animal aussi sympathique, pourquoi ne pas insérer ces quelques lignes que j'emprunte à la *Science française* :

Les vaches sont assurément les dernières créatures que l'on pourrait s'attendre à voir porter des boucles d'oreilles. Cependant, en Belgique, ces animaux en portent tous, maintenant. Le directeur général de l'Agriculture a publié un règlement stipulant que tous les animaux de l'espèce bovine doivent porter des boucles d'oreilles dès qu'ils ont atteint l'âge de trois mois. C'est une mesure qui a été prise dans le but d'empêcher l'introduction en Belgique d'animaux atteints de la tuberculose. Les éleveurs sont tenus de garder un compte rigoureusement exact de tous les animaux élevés par eux. Un anneau, sur lequel est gravé un numéro, est attaché à l'oreille de chaque animal, afin d'éviter, ou de tâcher d'éviter, la substitution d'un animal à un autre.

\*\*\*

Le *X. Y. Sun* prétend avoir trouvé la provenance du mot "Bobcaygeon", devenu le nom d'une jolie villette d'Ontario. Autrefois, paraît-il, nos pères appelaient cet endroit : Beau Bocage, et les Anglais, par un procédé pour le moins étonnant, ont abouti au nom actuel.

\*\*\*

Quelqu'un a-t-il entendu parler du concours littéraire ouvert par le gouvernement de Québec ?

Il doit être clos ces jours-ci, et rien n'indique dans

notre monde des lettres que cet événement soit même soupçonné.

OMNIBUS.

EN A-T-IL EU POUR SON ARGENT ?

Lui. — Un sou pour votre pensée.

Elle. — C'est un marché, mais j'ai peur que vous n'en ayez pas pour votre argent.

Lui. — Oh ! Voici le sou. Maintenant à quoi pensiez vous ?

Elle. — A vous.

VALABLE EXCUSE

— Comment osez-vous vous présenter pour cette place sans une lettre de recommandation ?

— Parce que je ne sais pas écrire.

UN ARGUMENT CONCLUANT

— Le sort de la femme est parfois bien cruel !

— Oh ! oui, monsieur !... car je me rappelle combien ça m'a fait mal quand on m'a percé les oreilles.

LE MEILLEUR

GARDIEN SUR

— Grand-papa, vous êtes bien vieux !

— Oui, Fanchette, très vieux.

— Avez-vous encore des dents ?

— Non, chérie, elles sont toutes parties.

— Alors, il n'y a pas de danger à vous confier mes noisettes.

???

Tommy. — Papa, cette femme, là-bas, est-ce une négresse ?

Papa. — Une négresse ? — oui, cher.

Tommy. — Est-elle toute, toute noire ?

Papa. — Oui, cher.

Tommy. — Comment le savez-vous ?

Papa. — ! ! ! ! !

SI...

Louis. — Si j'étais certain que personne ne me verrait, je te donnerais un beau bec.

Lucie. — Je peux bien fermer les yeux.

???

Il faut avoir souffert pour savoir consoler.



Le père. — Qui écrit les menus dans ta classe ?  
Le fils. — C'est Ti Pite Giguère. C'est lui qui écrit les lettres d'excuses pour tous nos autres.

## UNE FORTE VEINE



I

*Le tramp Sacatours.* — Tiens, encore quel-  
que gamin qui aura perdu cet aimant. C'est  
regrettable pour lui, le pauvre, car pour  
moi cela ne peut être d'aucune utilité...



II

...Mais comme ça ressemble à un fer à  
cheval ! Je vais l'attacher à mon bâton  
pour qu'il me porte la chance...

## LA FILLE DES BOIS

(Pour le SAMEDI)

*Et son cœur fut près par un guerrier blanc !*  
*Quand la bise mord le bouton tremblant,*  
*Quand la forêt muet,*  
*La fille des bois dans les grands sentiers*  
*Toute seule en de longs jours celtiques,*  
*Par son rêve ému.*

*Ce fut dans la plaine au soleil attiédi,*  
*Quand la flamme d'or descend du midi*  
*Qu'elle vint ce rêve,*  
*Près de son ruisseau le guerrier passa*  
*Et de loin son œil longtemps expressa*  
*Ses pas sur la grève.*

*Que lui donna-t-elle un guerrier caillant ?*  
*Les bois pleins de bruits, les flots babillants,*  
*Pourquoi lui dit-elle :*  
*Mais le doute secret lui sera gardé,*  
*Car les bois avec flots ont recommandé*  
*De ne pas motter.*

*Des bruissements d'aile et de charmes*  
*Se sont cueillis, viciés, de haïssous*  
*Dont l'âme collige :*  
*Et comme le daim, las de s'abreuver,*  
*Le guerrier sûr fut sans souci d'avoir*  
*Couper cette lip.*

*Car son cœur fut près par un guerrier blanc !*  
*Quand la bise mord le bouton tremblant,*  
*Quand la forêt muet,*  
*La fille des bois dans les grands sentiers,*  
*Toute seule en de longs jours celtiques,*  
*Par son rêve ému.*

GONZALVE DESAULNIERS.

## ELLE ET LUI

Je l'ai raconté à deux personnes.

La première, une bonne mère de famille, est restée longtemps silencieuse ; puis, un soupir a soulevé sa poitrine, et comme se parlant à elle-même :

C'est bien triste ! a-t-elle dit.

La seconde, un célibataire, presque un vieux garçon, a éclaté de rire, en répétant plusieurs fois :

Elle est bien bonne, celle-là ! Elle est bien bonne !

Comment expliquer deux effets si différents ? Je laisse aux psychologues le soin d'élucider cette question et d'analyser ce mystère du cœur humain.

Voici mon histoire :

Un jeune ménage, Alice et Julien, si vous voulez.

Alice, gracieuse, instruite, aimante, surtout d'une délicatesse de sentiments hors ligne.

Julien, intelligence médiocre, âme un peu basse sous des dehors séduisants... du reste, ce qu'on est convenu d'appeler "un bon garçon".

Quand il se maria, à ceux qui s'informaient de ses qualités, voici ce que répondaient les personnes qui ne voulaient pas mentir :

— Son père est un homme très digne, très estimé ; sa mère est d'humble origine, mais possède une grosse fortune.

Julien avait échoué à tous ses examens... Grâce à l'influence d'un ami, on avait fini par le caser dans une grande administration.

Ses amis l'aimaient, le trouvant généreux, mais le plaisantaient facilement, un peu parce qu'il y avait matière, beaucoup parce qu'il prenait mal ces coups d'épingles inoffensifs.

En revanche, on était unanimes à vanter les qualités de sa femme, et à la mettre bien au dessus de lui.

Ces éloges fréquents avaient fini par exaspérer Julien.

On croirait vraiment qu'elle est parfaite ! pensait-il.

Et, avec sa courte vue, sa nature un peu triviale, il en vint à souhaiter de lui trouver un défaut.

Un jour, prenant pour prétexte, un plat mal préparé, il s'échappa en reproches nombreux.

— Votre piano, vos aquarelles, vos broderies au petit point, tout cela est très beau, ma chère, mais plus de surveillance à votre cuisine le serait bien davantage. La femme artiste peut être très appréciée dans le monde par des artistes comme elle, ou par des gens superficiels, mais il est permis à son mari, qui ne se nourrit ni de notes de musique, ni de travaux artistiques, de préférer une bonne petite ménagère. Voyez votre amie Cécile : elle sait unir les dehors séduisants aux solides qualités d'une femme d'intérieur. Vous souvenez-vous du gâteau praliné servi à son dernier dîner ? C'était son œuvre... Était-ce assez réussi ?... Et pourriez-vous, dites-moi, en faire autant !

Alice avait de l'esprit... Sans chercher à s'excuser ou à se défendre, elle laissa tomber l'avalanche... et bientôt, faute de riposte, Julien dut s'arrêter, ayant épuisé tous ses griefs.

La bourrasque apaisée, M. X... partit, Alice, restée seule, se mit à réfléchir.

— Il a peut-être raison, pensa-t-elle. Je me fie trop à Mariette. C'est une excellente cuisinière ; mais plus de surveillance de ma part l'empêcherait de s'oublier comme elle l'a fait aujourd'hui.

Puisque Julien a la petite faiblesse d'aimer la bonne chère, cherchons à le contenter. Demain j'irai trouver Cécile, et lui demanderai des conseils, des recettes, surtout celle de ce fameux gâteau praliné ! Puis, la saison des fruits arrivant, nous nous occuperons de conserves, de confitures de tout genre. Quelle surprise pour Julien, quand je lui dirai : "C'est moi, ta femme, qui ai fait ces délicieuses choses-là !"

Quelques jours après, au bureau, on discutait sur le mariage de Z... qui allait épouser cette petite dinde de V...

Parmi les célibataires, c'était toujours un thème favori que les plaisanteries sur les nouveaux ménages...

Or, ce matin-là, grâce au soleil et au souffle printanier qui entraient par les fenêtres ouvertes, il y avait exubérance de sève dans toute cette jeunesse. Les bons mots se croisaient à travers les grillages, en même temps que les paperasses jauniees recevaient maints fous rires qui ne leur étaient pas destinés.

Seul, Julien restait silencieux. Il avait pour cela deux raisons : le sujet lui déplaisait d'une façon absolue, puis la riposte vive, alerte, spirituelle, lui manquait ordinairement.

On finit par remarquer ce mutisme. Z..., et sa petite dinde furent oubliés aussitôt.

— Notre Julien est un heureux mortel, lui !

— Il a trouvé le bonheur parfait !

— Chance rare !

— Un bijou de femme !

— Bonne !

— Élégante !

— Gracieuse !

— Distinguée !

Et tous en chœur :

— Veinard, va !

Très vexé, Julien attendait avec impatience l'heure du départ...

Il sortit le premier, mécontent des autres, mécontent de lui-même.



III

...Tiens ! C'est le magasin de ferronnerie où on m'a mis à la porte l'autre jour. Peut-être qu'ils sont de meilleure humeur aujourd'hui ! Tant pis, j'entre !



IV

...Oui, patron ; je sais bien que vous m'avez dit de ne jamais remettre les pieds chez vous, mais...

— Ma femme ! toujours ma femme ! grommelait-il dans le vestibule en décrochant rapidement son pardessus. Ils sont agaçants, ma parole ? ma femme ! toujours ma femme ! Et moi, on me prends donc pour un *cornichon* !

Il en oublia son cigare, son tour de ville avant le déjeuner, et ne s'aperçut pas qu'il rentrait chez lui beaucoup plus tôt que d'habitude.

Personne à la fenêtre ni sur le balcon pour guetter son arrivée, personne au salon ! Personne dans la salle à manger !

De plus en plus maussade, il entra alors dans la chambre de sa femme. Alice écrivait, si absorbée qu'elle n'avait pas entendu venir M. X...

Au bruit de la porte s'ouvrant brusquement, elle se hâta de quitter son bureau, et s'avança, interdite et rougissante, pour embrasser son mari.

Celui-ci remarqua ce trouble.

— Je vous dérange ! dit-il d'un ton sec.

— Pas du tout. Seulement je ne vous attendais pas encore, il est à peine onze heures. Vous n'êtes pas souffrant ?

Non.

— Alors, venez faire un tour de terrasse. Vous admirerez mes prime-

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

vères et mes jacinthes pendant que je dirai à Mariette de hâter le déjeuner.

Mais lui, sans bouger, blême, les sourcils froncés :

— Vous écrivez, je crois ?

Alice jeta les yeux sur son bureau et répondit avec un léger sourire :

— Oui, un rien.

Il fit un pas en avant.

— On peut voir ce rien, j'imagine !

— Pas aujourd'hui, plus tard ! s'écria la jeune femme, cherchant à entraîner son mari au dehors.

Il répéta avec une colère croissante :

— Pas aujourd'hui, plus tard ! Oh ! c'est ainsi, madame, que vous accueillez une demande très simple... Voyons, qu'écrivez-vous ? Répondez à l'instant !

Cette fois, Alice fut atterrée...

Quoi, son Julien, son cher Julien s'emporter à ce point ! Était-ce possible ?

Le front pâle, se raidissant sous l'insulte, elle demeurait immobile, regardant un rayon de soleil qui, après avoir glissé sur les fleurs du balcon, venait éclairer les bibelots charmants offerts par son mari, le "nid"

UNE FORTE VEINE -- (Suite et fin)



V

... je voulais seulement vous demander une couple de clous de six pouces pour me faire des boutons de bretelles.



VI

*Le marchand.* Il n'y a rien pour vous ici, garnement, et maintenant sortez vite ! Je ne me fie pas du tout à vous. Oui, sortez à reculons et plus vite que ça. Regardez-moi bien dans les yeux et laissez-moi voir vos deux mains tout le temps. Voilà comme j'ai confiance en vous.

qu'elle s'ingéniait à embellir, où elle avait connu des jours si heureux... et certains vers lui revenaient à la mémoire avec une impitoyable tenacité :

Le bonheur, qu'est-il donc ? Une vraie chimère,  
Un rêve dans le temps : dans l'abîme, une fleur ;  
Dans une sombre nuit, une étoile éphémère ;  
Au midi d'août, un soufflé à travers la chaleur.

Hors de lui, exaspéré de ce silence, M. X... saisit violemment le bras de sa femme :

— Me donnerez-vous ce papier, oui ou non ? cria-t-il.

Alice ne bondit pas sous l'outrage... une entaille en plein cœur !

Elle n'eut pas de crise de nerfs... Elle ne chercha pas à se révolter contre cette tyrannie soupçonneuse, pas plus qu'à se disculper d'une faute imaginaire...

"Il est des chagrins qui n'ont ni plaintes ni larmes," a dit Mme de Staël.

Le chagrin de la jeune femme était un de ceux-là...

Lentement, elle se dirigea vers son bureau, prit le papier suspect, puis méprisante, glacée, le tendit à Julien...

Celui-ci y jeta les yeux et sortit aussitôt, confus, tête basse, oubliant même le déjeuner.

Il avait lu :

"Recette pour conserver les cornichons."

MATHILDE AIGUERPERSE.

EN REVENANT

Toto. Tante Marie connaît pas grand-chose en fait de petits garçons.

*La mère.* — Comment cela ?

Toto. Elle croyait que deux morceaux de gâteau me rendraient malade.

LE PREMIER

Le premier désappointement que l'homme éprouve dans la vie est quand, tout petit, il a eu en cadeau une trompette et qu'il s'aperçoit qu'il n'a pas assez de souffle pour en jouer.



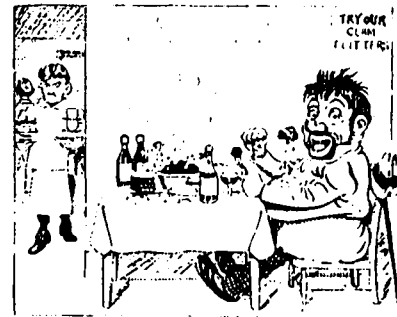
VII

*Le tromp Sacaton.* Parfait, parfait ! patron. Voici mes deux mains. Oh est pauvre mais honnête, patron. Bonjour...



VIII

... (Dans la rue.) Cet aimant, quoi qu'il ait la forme d'un fer à cheval, m'a vraiment pas porté bonheur. Je vais le jeter à la rue... Pour l'amour du ciel ! Qu'est-ce cela ?...



IX

... (Un houri plus tard.) C'est certainement une bonne affaire qu'a faite Isaac d'avoir eu ces canifs pour quinze sous : mais vingt canifs à quinze sous chacun ça n'en fait pas moins trois piastres. Je vais faire mettre cet aimant là dans mes armoires.

TOUT S'EXPLIQUE

*Foisine No 1.* — Ce petit garçon ressemble à sa mère comme une goutte d'eau à un autre goutte d'eau.

*Foisine No 2.* — Mon mari soutient qu'il ressemble à son papa.

*Foisine No 1.* — Oh ! les hommes sont si vaniteux...

*Foisine No 2.* — Ce n'est pas de la vanité... Rien que le désir bien naturel d'être désagréable.

*Foisine No 1.* — Je vous avouerai que je ne comprends pas.

*Foisine No 2.* — C'est, voyez vous, que le père du petit est l'un des premiers maris avec lesquels j'ai divorcé.

ANXIÉTÉ JUSTIFIABLE

Je viens de prendre une poudre pour mon mal de tête, une pilule pour mon foie et une capsule pour ma goutte. Maintenant, je me demande comment chaque drogue va pouvoir arriver à destination, laissée à elle-même.

IL POUVAIT FAIRE PIRE

*Elle (finissant de lire ROMÉO ET JULIETTE).* — Deux amoureux mourant ensemble dans une caverne... Peut-on imaginer quelque chose de plus solennel, une fin plus tragique...

*Lui (cynique).* — Hum ! Qui sait ! L'auteur aurait bien pu les faire s'épouser.

PAS DANGER DE SE TROMPER

*Citadin.* — Quel est le nom de cette montagne ?

*Paroissien.* — J'en connais pas. On l'appelle : la Montagne.

*Citadin.* — Pas de nom pour une si belle éminence ?

*Paroissien.* — Pas nécessaire, c'est la seule qu'on a par ici. Y a pas à se tromper.

ALORS, RIEN A CRAINDRE

*Willie.* — J'ai cassé un miroir, hier.

*Bonnie.* — Diable ! C'est horriblement malchanceux !

*Willie.* — Oh ! non, pas du tout. Ce n'était pas à nous.

DANGER IMMINENT

Allons ! un coup de cœur, s'écrie le chef de l'exploration au pôle nord. Dépêchons-nous, car ceux qu'on a envoyés à notre secours doivent être à plus de deux cents milles en avant de nous.

ÉCHOS D'OUTRE-TOMBE

*Madame Basilice.* — Miséricorde ! Entendez-vous jurer cet homme ? C'est horrible. Ne restons pas ici plus longtemps.

*La ceuve Lawonnais.* — Au contraire, restons. Vous ne savez pas combien cela semble doux à mes oreilles. Cela me rappelle tant mon pauvre Tom.

IL SE REPRENDRÀ

— "Oh ! monsieur, ceci est tout à fait hors de place", dit Mlle Claire à M. Charles qui vient de déposer un baiser sur sa main.

— C'est bien ce que je pensais moi-même, répond M. Charles, mais comme c'était le premier, je n'osais pas le mettre sur les lèvres.

AU MUSÉUM

*Mick.* — La Circassienne a refusé d'épouser l'homme tatoué.

*Nick.* — Vraiment ! Je pensais qu'elle l'aimait.

*Mick.* — Elle l'aime, mais elle dit qu'elle n'est pas pour épouser un homme qui a un éléphant sur les bras.

MÊME MALHEUR

*Le mendiant (pleurant).* — J'ai une femme à la maison et...

*Serrepoigne (éclatant en sanglots).* — Et moi aussi !

TROP MÊME

*Le père.* — Ne trouvez-vous pas que vous avez courtisé ma fille assez longtemps ?

*Le jeune homme.* — Trop longtemps, je crains, car elle veut m'épouser.

## AMOUREUX PRUDENT



Comment osez-vous aspirer à épouser ma fille avec un aussi petit salaire ?  
C'est parce que je n'ai pas voulu lâcher cette position avant d'être sûr d'avoir la main de Sophie.

## CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Il y a quelques semaines, des journaux de Montréal remettaient sur le tapis la question d'établir quelque part une école de journalisme.

Ce renouveau donné à la question venait du fait qu'un riche Américain a consacré un certain montant pour assurer et maintenir l'existence d'une chaire qui serait occupée, à tour de rôle, par des maîtres reconnus dans l'art si complexe de faire des journaux.

Depuis longtemps on s'est préoccupé de réglementer les études préparatoires à la profession.

On a même un manuel publié par un journaliste anglais, retiré des affaires, et d'après lequel "le vrai art du journaliste, c'est de savoir tout, et quand on ignore comment il faut faire une chose, ou ce qu'il faut faire, de savoir où trouver le document voulu".

Il paraît encore qu'il faut que le journaliste soit, à l'occasion, un homme de loi, un clerc, un soldat, un moine, un policeman, un homme de sentiment, un philosophe pratique, un artiste, un architecte, etc.

Enfin, ça n'en finit plus. Cette énumération couvre deux pages.

L'auteur du manuel ne paraît embarrassé sur rien. Vous lui demandez comment on s'y prend pour arriver à faire un article, il vous répond :

"Il faut surtout savoir écrire un paragraphe. Une fois qu'on sait écrire un paragraphe, on est sauvé, car, comme le fait remarquer très justement certain auteur, avec des paragraphes, on fait des colonnes et des pages, et, avec des colonnes et des pages, on fait des journaux et des livres.

"Or, pour bien écrire un paragraphe, il suffit, une phrase étant donnée, de savoir la développer ou la raccourcir suivant les cas. Pour raccourcir, on n'a qu'à supprimer les adjectifs, les mots qui ne sont pas indispensables. Pour développer, on ajoute précisément ces adjectifs et ces mots inutiles. Puis — et c'est là tout le secret de l'art d'écrire — on consulte les manuels, les dictionnaires et les encyclopédies qu'on doit toujours avoir sur sa table en nombre suffisant, et l'on agrémenté son "paragraphe" d'une foule de détails et de renseignements qui étonnent le lecteur et lui inspirent une admiration sans borne pour le journaliste si bien au courant des questions qu'il traite."

Un autre journaliste anglais, qui commente le manuel, assure qu'il a gagné beaucoup d'argent de cette façon en développant des informations pour un journal du soir.

Il prenait une dépêche dans un journal du matin, la lisait avec soin, l'allongeait de renseignements fournis par des encyclopédies ou des *serap-books* bien tenus et finissait par avoir fait un article intéressant et instructif.

Ayant lu un jour que le prix de l'ivoire allait probablement monter, ce monsieur commença par rappeler qu'aux derniers marchés, les prix de l'ivoire s'étaient élevés. Puis il consacra une trentaine de lignes à faire une monographie de l'ivoire : "L'ivoire était le nom qu'on donnait autrefois à toute substance dont sont faites les dents de tous les animaux..." Il y était question de l'Ancien Testament, des Grecs et de Phydias, des éléphants d'Afrique et des fossiles trouvés dans le Nord de la Sibérie. Une autre fois, en 1882, le même, toujours à l'aide des précieuses encyclopédies, écrivit tout un article sur la Mecque, à propos du chiffre des pèlerins qui s'y étaient rendus cette année-là. Cet article fut très bien payé, assure l'auteur.

Et il paraît qu'il en est de même de tout ce qui se rapporte à la rédaction, d'après le manuel.

Les premiers articles — les *leaders*, comme disent les Anglais, — ne seraient pas plus difficiles à faire que les simples informations.

Voici comment il l'explique :

Un *leader* consiste justement en trois paragraphes, le premier posant la question de la façon la plus attrayante et la plus incisive possible, le second contenant les divers arguments pour ou contre, et le troisième renfermant la conclusion, ou, comme cela est préférable souvent, laissant la question encore ouverte pour d'autres développements. Voilà pour l'ensemble ; quant aux détails, c'est assez simples. Il ne faut pas être trop affirmatif et il est bon d'envelopper ses idées dans une masse nébuleuse de sentences vagues. Ce qui permet de revenir plusieurs fois sur le même sujet et de répéter cent fois la même chose sans que le lecteur s'en aperçoive.

\* \* \*

Il y a beaucoup de vrai dans ce manuel, il y a également beaucoup de bon dans les conseils qu'il donne. Cependant, il est bien difficile d'admettre que le truc entre pour une aussi grande part dans la facture de nos journaux. Le travail sérieux, patient, joint à l'originalité et à la clarté dans la forme, sera longtemps encore la principale cause de succès.

Les aide-mémoire existent ; chaque année en voit surgir de nouveaux, de plus complets, de plus perfectionnés. Et chaque année on les emploie davantage dans les bureaux de rédaction, non pas pour truquer, pour rendre le travail plus facile, mais parce que, d'un côté, la vogue croissante des journaux et, de l'autre, la concurrence plus forte qu'il se font, rendent les journalistes plus soucieux d'avoir des écrits exacts, bien documentés, touchant bien à fond les questions traitées.

Et puis, n'allons pas croire qu'il suffise d'avoir une bibliothèque bien fournie pour être bon polémiste, intéressant écrivain.

Pas plus que le grand nombre de pianos peut faire un pianiste d'un homme qui ne l'est pas.

Je ne suis certes pas opposé à une école de journalisme, laquelle bien organisée ne saurait manquer de produire du bon, mais je crois que la meilleure école, c'est encore et ce sera toujours la lecture des journaux bien faits, la fréquentation des modèles, si je puis m'exprimer ainsi.

KODAK.

## SEREINE PHILOSOPHIE

Réflexions d'un vieux monsieur qui par inadvertance s'est fait dégringoler sur le dos un échafaudage de bagages :

— Heureusement ! plus de... malles que de peur.

## PAS ENCORE USÉS

*Le visiteur.*— Henri, qu'est-ce qui fait que vos yeux sont si brillants ?

*Le petit Henri (après un peu de réflexion).*— Je pense que c'est parce que je les ai pas depuis très longtemps.

## CHACUN SON SYSTÈME

Le pessimiste murmure parce qu'il y a des épines aux roses, tandis que l'optimiste se réjouit parce qu'il y a des roses aux épines.

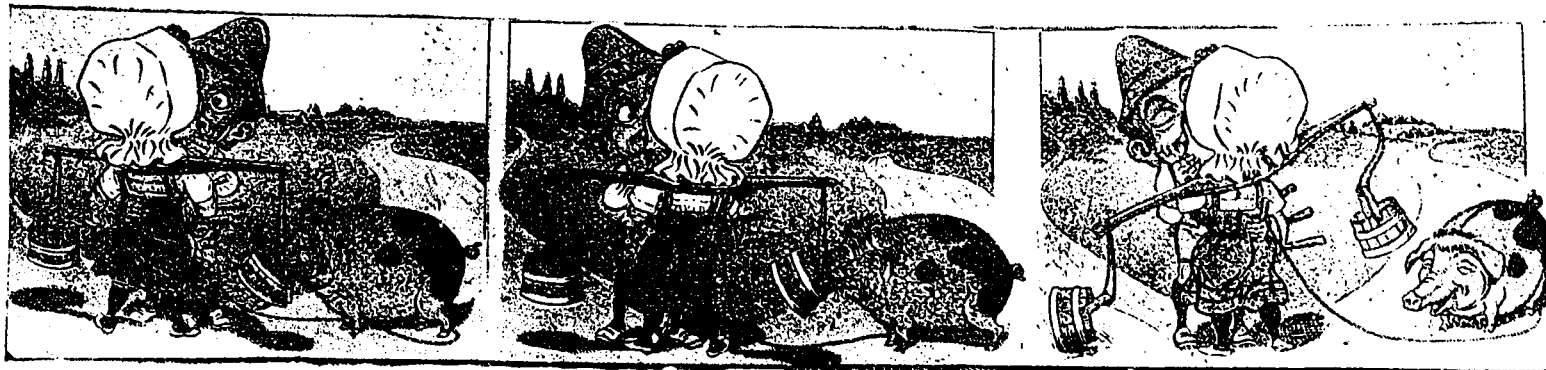
## PEINTURAGE INDIVIDUEL

*Monsieur Unetel.*— Ne trouves-tu pas que ma femme s'entend à peindre ?  
*Lumi.*— Je te crois. Et comme ça la fait paraître plus jeune...

## TRISTE DÉNOUEMENT D'UNE IDYLLE



TRISTE DÉNOUEMENT D'UNE IDYLLE (Suite)



IV.

V.

VI.

## COURRIER FEMININ

Sous ce titre nous parlerons tout spécialement de ce qui peut intéresser la mère ou la fille, ou bien encore on y trouvera ce que nous aurons pu cueillir de mieux, toujours à leur intention, dans les journaux qui font échange avec le *Samedi*.

Ainsi aujourd'hui nous ne croyons mieux faire que de donner cette description d'une cuisine où respirent gaieté et propreté, description qui a été inspirée par la vue d'un tableau.

Qu'il doit faire bon de travailler dans cette cuisine proprette où tout brille, où tout est à sa place !

La bonne attitude si simple de la femme et de la jeune fille qui sourient avec discrétion le dit grandement. Le déjeuner est fini, les ustensiles, les objets sont en repos ; un nettoyage sommaire a été fait par le balai, maintenant appuyé au mur et au pied duquel restent des débris insignifiants. Un tiède soleil de fin d'été entre par la fenêtre donnant sur un jardin dont un des arbres montre le tendre feuillage de ses branches sous un ciel légèrement bleuté. Une jeune fille y travaille, les pieds posés sur une petite chaise d'enfant. Elle a les bras nus, la tête serrée dans une coiffe. Au milieu de la pièce carrelée, une fillette est assise à terre près d'un grand panier et a délaissé sa poupée, couchée sur le carreau, non loin d'elle pour faire jouer entre ses jambes un jeune minet avec un bout de papier attaché avec une ficelle.

La mère est là qui coud aussi une étoffe d'un rouge vif, rutilante à la lumière du soleil. Comme la jeune fille, elle semble s'arrêter de coudre pour regarder le spectateur, artifice naïf du peintre qui lui a permis d'éclairer certaines parties du corps, de ménager plusieurs effets de lumière.

Cuisine de gens simples, ordonnés et soigneux, qui bénéficient et jouissent d'un coin de nature dans la grande ville. Ce sont aussi des amoureux de la campagne et des fleurs puisqu'ils préfèrent cette humble pièce à tout autre endroit du logis, et qu'il y a là, près d'une casserole et de petits pots, un bouquet de fleurs des champs dans un pichet où éclatent de vifs coquelicots. En cette calme retraite se passent les heures d'attente et de travail pendant que le mari est occupé au dehors pour gagner la vie de famille.

\* \* \*

La longévité des femmes.

Les statisticiens berlinois viennent de démontrer, une fois de plus, que la femme vit plus longtemps que l'homme en Europe.

Sur 1.000 nouveau-nés masculins, on n'en trouve plus en vie à Berlin, après 50 ans, que 443 ; tandis que plus de 500 femmes sur 1000 atteignent cet âge ; 526 femmes sur mille vivent jusqu'à 60 ans ; 296 jusqu'à 70 ans ; 227 jusqu'à 80 ans et 13 jusqu'à 90 ans.

Pour les hommes, les chiffres sont très inférieurs. Il n'en est que 93 qui arrivent à 80 ans et 7 seulement atteignent 90 ans. L'homme des grandes villes s'use donc beaucoup plus que la femme.

XXX.

## CE QU'IL LAISSAIT

*Lui.*—C'est votre réponse finale !

*Elle.*—Oui.

*Lui.*—Rien ne peut vous émouvoir !

*Elle.*—Rien.

*Lui.*—Alors, ma vie sera bien solitaire et mon sort bien triste, car non oncle avec qui je vivais vient de mourir et de me laisser...

*Elle.*—Il vient de mourir !

*Lui.*—Oui, et il me laisse...

*Elle.*—Les situations parfois se modifient, Henri. Je ne puis être impitoyable pour un homme qui vient de subir une si récente épreuve. Si je pouvais croire que vous êtes sincère...

*Lui.*—Sincère ! Oh ! mademoiselle...

*Elle.*—Vous avez certainement fait une forte impression sur mon cœur. Donnez-moi le temps de réfléchir.

*Lui.*—Combien vous faut-il de temps ?

*Elle.*—Après tout, pourquoi tant de retard ? Henri, je suis à vous.

*Lui.*—Oh ! Geneviève !

*Elle.*—Et maintenant, mon bien aimé Henri, dites moi tout au sujet de votre pauvre oncle. A-t-il été longtemps malade ?

*Lui.*—Trois jours seulement.

*Elle.*—Comme c'est triste. Et vous dites qu'il vous a laissé...

*Lui.*—Oui, il m'a laissé...

*Elle.*—Combien !

*Lui.*—Combien ! J'ai dit qu'il m'avait laissé. Il n'avait rien autre chose à laisser. Je suis seul dans le monde, sans abri, sans argent, mais avec vous à mes côtés...

(On entend un cri que suit de près une syncope dans les grandes largeurs.)

## EN TRAMWAY

*Un commis.*—Je tombe de fatigue...

*Le garde-moteur.*—Une grosse journée !

*Un commis.*—Pas beaucoup de ventes, mais j'ai été tout le temps très occupé à couper des étoffes pour notre grande vente de coupons de samedi prochain.

## LA VÉRITÉ PERCE TOUJOURS

Un certain journal qui se vante de sa grande circulation publiait dernièrement ceci :

"Nous conseillons à tous nos lecteurs de retenir d'avance leurs sièges pour le concert de Mme XXX, car la salle ne contient que cent cinquante personnes."

## IL COLLECTIONNAIT

*Vieux monsieur (au gamin).*—N'avez-vous aucune occupation ?

*Le gamin.*—Oui, monsieur. Je suis collectionneur de monnaies rares. Vous n'auriez pas un *treute sous* de reste ?

## CIRCONSTANCE ATTÉNUANTE

—Messieurs du juré, s'écrie maître Verbosus, figurez-vous que mon client a l'oreille dur et que, par conséquent, la voix de sa conscience s'élève en vain pour lui.

## APPROBATION ASSURÉE

*Flick.*—Toute stupide que puisse être une plaisanterie, il y a toujours une classe de femmes qui en rient de bon cœur.

*Flock.*—Celles qui ont de belles dents.

## ERREUR DE MISE EN SCÈNE

—Garçon, cette serviette de table est sale.

—Oh ! pardon, monsieur, elle a été pliée du mauvais côté.

## UN GRAND DANGER

*Rouveau.*—Avez-vous le téléphone à votre maison ?

*Rouveau.*—Non. Je suis quelquefois obligé de travailler à mon bureau le soir, et si j'avais le téléphone, ma femme appellerait toutes les trois minutes pour voir si je suis là.

## UNE AFFAIRE CERTAINE

Extrait d'une conférence d'un professeur :

"Les gens bouillants ont les yeux noirs ou, s'ils ne les ont pas, sont exposés à les avoir s'ils sont trop bouillants."

TRISTE DÉNOUEMENT D'UNE IDYLLE (Suite et fin)



VII.

VIII.

IX.

## IL Y A DU POUR ET DU CONTRE



Mlle Goldstein. Il veut m'enlever.

M. Goldstein. Bien, je ne suis pas trop. Ça me sourirait assez d'éviter les frais d'une noce, mais, d'un autre côté, tu ne recevrais pas beaucoup de cadeaux de mariage.

## SOUS UNE ROSE

Il s'est blotti sous une rose  
Mon rossignol, chante des bois.  
Craint-il l'hiver, les premiers froids ?  
Est-il blessé qu'il se repose ?

M'en approcher ? Vraiment je n'ose,  
Tout grelottant je Paperçois,  
Il s'est blotti sous une rose  
Mon rossignol, chante des bois.

De son retour quelle est la cause ?  
Est-il mourant qu'il est sans voix ?  
Rossignolet, par virtuose,  
Dans mon jardin, comme autrefois,  
Reste blotti sous une rose.

CAMILLE NATAL.

## UNE CONSPIRATION

Une actrice, connue sous le nom de Mlle Lanlaire, qui jouait au siècle dernier sur le théâtre de Bordeaux, arriva un soir en retard d'une demi-heure, manqua son entrée, et, pour comble, reçut fort mal les témoignages de mécontentement du public. Elle osa, paraît-il, faire un pied de nez au parterre.

Voilà toute la salle en émoi et réclamant une satisfaction que l'actrice s'obstina à lui refuser.

Le lendemain, le tapage et les sifflets recommencèrent.

"Des excuses ! Des excuses !" criait-on de toute part.

La police dut s'en mêler, et les troupes du gouverneur finirent même par intervenir.

Les sifflets et les cris interdits, les spectateurs cherchèrent par quoi ils pourraient les remplacer, et ils imaginèrent ruses sur ruses pour molester l'irrévérencieuse actrice, qui ne voulait toujours pas s'exécuter.

Une véritable conspiration s'organisa contre elle.

Dès que Mlle Lanlaire paraissait sur la scène, tout le public de la salle se trouvait subitement enrhumé : on toussait, on crachait, on se mouchait, on éternuait : c'était un vacarme assourdissant.

Mais les agents de police et les soldats arrêtaient les plus bruyants des interrupteurs, et la prison guérit bientôt tous ces intempestifs rhumes de cerveau.

L'un des conspirateurs s'avisa alors d'apporter au spectacle un jeune caniche, qu'il tenait caché sous ses habits : aussitôt que l'actrice se montra, il pinça la patte du pauvre animal, qui se mit naturellement à hurler et remplit la salle de ses piailllements plaintifs.

"A la porte, Azor ! à la porte !" clama-t-on de tous côtés.

Dès que le silence parut se rétablir, et que Mlle Lanlaire essaya de reprendre son rôle, les protestations et vociférations éclatèrent de plus belle.

"Des excuses ! Il nous faut des excuses ! Nous ne vous laisserons pas jouer tant que vous n'aurez pas demandé pardon de votre insolence !"

En même temps, l'infortuné Azor recommençait à japper.

Pour ne pas être surpris, le propriétaire du chien finit par le lâcher.

Mlle Lanlaire, qui, en désespoir de cause, s'était retirée dans les coulisses, crut pouvoir réintégrer la scène, après une instante harangue du régisseur au public.

En ce moment, un inconnu, un brutal spectateur appartenant au parterre, jette son soulier sur la scène, essayant d'atteindre l'actrice.

La troupe aussitôt fait irruption dans la salle ; on cerne tout le parterre, et on enjoint aux spectateurs de sortir un à un, par une seule et même porte, entre une double baie de soldats.

Le coupable, l'homme qui a lancé son soulier, ne pourra certainement pas s'échapper et sera aisément reconnu.

Le premier spectateur qui se présente pour sortir n'est chaussé que d'un pied.

"C'est lui ! Je le tiens !" s'écrie un des soldats de garde, placé à droite.

Mais le spectateur suivant n'a également qu'un pied de chaussé.

"Le voilà !" s'écrie le soldat de gauche.

"Non, c'est celui-là !" dit un autre soldat, en happant au collet le troisième, qui s'avance, lui aussi, avec un seul soulier, un soulier sur pied droit.

Tout le parterre, pour ne pas faire découvrir le coupable, avait eu, d'un commun accord et instantanément, l'idée de se déchausser le pied gauche. Aussi les soldats et les agents de police ne purent-ils arrêter personne.

ALBERT CIM.

## LA FORCE DE L'HABITUDE

Dans certains magasins de confection le meilleur commis n'est pas celui qui vend à un client l'habit que ce dernier veut, mais l'habit qu'il ne veut pas. Un certain témoin, entendu ces jours derniers en cour, est certainement une crème de commis. Il s'agit d'un pantalon volé à son établissement. Voici textuellement les questions du juge et les réponses du commis.

Le juge.—Combien vaut le pantalon volé ?

Le commis.—Ça dépend de celui qui veut l'acheter. A l'un je le vendrai \$6, à l'autre \$5 et peut-être même \$3.

Le juge (d'un ton indigné).—Je vous demande ce que vaut ce pantalon.

Le commis.—Eh bien, Votre Honneur, prenez-le pour \$2.50, si à \$3 il vous paraît trop cher.

Le juge (d'une voix de tonnerre).—Écoutez bien : si vous ne me dites pas le prix exact du pantalon, je vais vous condamner pour mépris de cour.

Le commis (de son ton le plus accommodant).—Alors je vous le cède pour \$2. On n'y gagne rien, mais prenez-le.

Impossible d'aller plus loin. L'auditoire se tordait et le juge lui-même en avait tout son raide.

## UN POINT PRESQUE FINAL

Mlle Vieilleficelle.—Mon nom est horrible, n'est-ce pas ?

Philidor (distrain).—Et je crains bien qu'il soit beaucoup trop tard pour le changer.

(La conversation n'ira pas plus loin, du moins durant le siècle présent.)

## UNE LEÇON DE CHOSES

Un campagnard se paie un dîner en famille dans un restaurant. Un de ses enfants ne s'y conduit pas, paraît-il, selon les usages. De là l'observation paternelle.

—N'as-tu pas honte, petit cochon, de te moucher avec tes doigts ? A quoi sert donc le mouchoir que le monsieur a placé à côté de ton assiette ?

## AMÈRE DÉCEPTION

Saint Pierre.—Avec quelle femme voulez-vous demeurer ?

L'âme.—Sont-elles toutes ici ?

Saint Pierre.—Oui.

L'âme.—J'ai cru que vous aviez dit que c'était le Paradis, ici...

## LA DIFFÉRENCE

Bouleau.—Ta femme te demande-t-elle souvent de l'argent ?

Rouleau.—Jamais.

Bouleau.—Ce doit être un prodige.

Rouleau.—Mais elle m'ordonne fréquemment de lui en donner.

## L'EXPLICATION

Elle.—Il ne me connaît que depuis deux jours et il dit qu'il m'aime.

Sa bonne amie.—C'est la raison.

## LA PREMIÈRE OPÉRATION



Edith. Quand me donneras-tu l'anneau de fiançailles ?

Ernest.—Aussitôt que Julia me l'aura rendu.



FEUILLETON DU "SAMEDI", 7 OCTOBRE 1899 (1)

# Les Tortures d'une Mère

SECONDE PARTIE

MADAME VICTOIRE

I

(Suite)

Cependant, le point, le fameux point d'interrogation, continuait à obséder Richard, et il y songeait encore certainement, lorsque deux jours plus tard, longeant Oxford-Street, qui est comme on sait l'une des belles voies de Londres, il reconnut la silhouette toute spéciale d'Isaac Backer, qui le précédait dans la rue à grandes enjambées.

Et aussitôt la pensée lui vint d'interroger directement Backer, et de lui faire avouer, par la menace, par la force, et au besoin par la violence, quel était le personnage mystérieux qui l'avait ainsi fait poursuivre l'épée dans les reins.

Celui-là, une fois démasqué, l'autre inconnu se dégagerait peut-être de lui-même.

Isaac Backer, nous l'avons dit, marchait à une rapide allure, Richard fut donc obligé de doubler le pas pour arriver, lorsque Backer, tournant subitement à angle droit, disparut sous une porte cochère.

Foot-Dick, très penaud, demeura du coup une patte en l'air.

Chez qui Backer allait-il donc ainsi ? Foot-Dick reconnut la maison... Parmi les nombreuses enseignes qui garnissaient le tour de la porte cochère, l'œil de Foot-Dick releva aussitôt celle-ci :

TH. REVINS, *Solicitor*.

C'était certainement chez cet homme d'affaires que se rendait Isaac Backer.

Et à son tour il pénétra dans la maison, disant au concierge :

— M. Revins ? .....

— Au troisième à droite.

Quatre à quatre, gravissant les escaliers, Foot-Dick atteignit le troisième étage au moment où une porte d'en face se refermait sur un visiteur.

Et Richard eut aussitôt l'intime conviction que cette porte venait d'être ouverte et fermée par Isaac Backer lui-même.

Il entra à son tour et se trouva en face d'un petit garçon de douze ans, hâve, maigre, famélique, qui copiait des actes, en surveillant la porte du bureau du fond, qui n'était autre que celle du *solicitor*, M. Revins.

— M. Revins ? — demanda-t-il au petit bonhomme, lequel le regardait avec des yeux de féroce convoise, car Richard était élégamment habillé, et de plus, semblait par sa mine fleurie révéler qu'il avait fort bien déjeuné.

— Dans un instant, il va être libre.

Et comme le petit clerc n'ajoutait pas : "asseyez-vous", il s'empara d'une caisse boiteuse, encombré de papiers poussiéreux, et s'assit tranquillement, tandis que l'enfant lui ordonnait d'une voix rauque :

— Laissez cette chaise.

Il ne tint aucun compte de cette recommandation, ne consentant nullement à demeurer debout, et se mit à regarder l'endroit où il se trouvait.

C'était ignoble, ce bouge ; cela sentait le tabac, le gin, la charcuterie rance, la bière aigre, puis un tas d'odeurs d'ordre composite où dominaient le parchemin vieilli et le papier moisi.

— Il me semble que je me trouve chez un joli gredin, — se dit Foot-Dick, — ça doit être un de ceux qui accompagnaient le constable au cirque.

Puis aussitôt :

— Je ne pense pas qu'il faille de grosses sommes pour corrompre ce jeune famélique.

Sortant alors de la poche de son gilet une pièce de deux schellings, il la montra au jeune singe en clignant de l'œil. Celui-ci répondit aussitôt par un signe de tête affirmatif.

Dans cette maison où se brassaient évidemment des affaires infâmes, ignobles, on devait savoir tout ce que l'on désirait connaître du jeune drôle pour la modeste somme de cinquante sous.

Le pacte était signé. Le clerc tendait déjà sa petite patte crochue.

— Comment s'appelle la personne qui vient d'entrer avant moi ?

— M. Backer... Isaac Backer.....

Puis, la bouche en tirelire du drôle se referma à double tour et il ne voulut pas fournir d'autres renseignements avant d'avoir touché sur le prix de sa délation un premier dividende.

La pièce de deux schellings passa de la main de Richard dans la sienne.

Et Foot-Dick, bien décidé à en connaître plus, sortit du même gousset deux autres autres pièces blanches de même valeur.

— Pourquoi M. Backer vient-il voir votre patron ? .....

— Ils sont en affaires ensemble.

— Quelles affaires ? .....

— Beaucoup... des d'affaires d'argent... parbleu !... Des affaires de prêts.....

— Qu'est l'affaire qui les occupe en ce moment ?

Le clerc, cette fois, secoua négativement la tête.

Il se refusait à parler... Mais cependant la vue ostensible des deux pièces blanches le faisait abominablement loucher.

Richard fit le simulacre de remettre les deux pièces dans son gousset, et le clerc vit bien cette fois que s'il ne parlait point, il ne toucherait pas la forte somme.

— Mettez encore deux schellings, — susurra la voix aigre du petit, — et je vous ferez voir, oui, je vous ferai voir et entendre quelque chose.

— Marché conclu.

Alors le rusé gringalès se leva, avec des précautions de chatte. Au fond de la pièce il déplaça un vieux carton renfermant divers dossiers puis :

— Maintenant, regardez et écoutez... Mais faites vite... parce que si Revins me surprenait, il me casserait les reins... Et il tape dur... oui... Revins.....

Une fente assez large dans la cloison permit à Foot-Dick de voir ce qui se passait dans la pièce voisine.

Elle était aussi sordide que celle où il se trouvait. Le *solicitor* Th. Revins était assis à son bureau, et il avait, assis en face de lui Isaac Backer.

Foot-Dick reconnut aussitôt Revins pour l'un des individus mal tenus qui avaient accompagné le constable au cirque. Et en approchant son oreille de la fente, il put parfaitement entendre leur conversation.

Il n'était nullement souriant. Backer très en colère, au contraire, et les poings fermés donnant toutes les marques d'une très méchante humeur.

— Enfin... comme je ne recevais rien de vous je suis venu vous voir... Alors ! il n'est point coffré ! .....

— Naturellement, puisqu'il a payé... On n'avait plus aucune raison pour le mettre en prison.

— Parce que vous êtes des maladroits, des propres-à-rien, parce que vous avez trop attendu.....

— Il n'y a réellement pas de notre faute. Nous avons été refaits.

— C'était bien votre faute !... Eh !... lord *Lyfford* va être content !...

Lui qui comptait si bien être débarrassé cette fois de son abominable frère... et pour toujours.

— Nous n'y pouvons rien.....

— C'est encore à recommencer !

— Dites à M. le duc que nous ferons tous nos efforts.....

— Ah ! bien !... oui !... Avec ça qu'il entendra quelque chose, le duc... Lui qui ne peut pas déranger.....

L'entretien se terminait. Isaac Backer se levait et prenait congé. Foot-Dick en savait assez du reste, et vivement il se reculait, tandis que le clerc remettait les cartons en place.

Puis il sortit, sans dire un mot au petit drôle, et sur le palier, se parlant à lui-même, le cœur débordant d'une invétérée rancœur, il répéta à plusieurs reprises :

— Ainsi !... c'était mon frère !!!

II

L'homme, hélas ! n'est jamais parfait ; Richard Barclay en était une preuve évidente. Cependant on peut poser en principe qu'un homme, même avec des défauts moyens, de déplorables vices, peut posséder dans le fond une excellente nature.

Tel était certainement le cas du brave clown.

Jusqu'alors il avait vécu avec une absolue insouciance. Les scènes avec son aîné ne lui avaient même pas laissé la trace d'une égratignure au cœur.

C'est un grotesque, — se disait-il, — il est absolument loufoque ; il s'est imaginé qu'il m'étranglerait et me tiendrait perpétuellement en laisse au moyen des forts cordons de sa grosse bourse... Eh bien ! il s'est joliment fourré le doigt dans l'œil.

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les } Femmes Malades et Fai-  
affections nerveuses } ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes  
filles et femmes pâles

Et il concluait très froidement :

—Tirons de mon côté et lui du sien. Il y a assez de place pour nous deux dans la vie.

L'excellent Foot-Dick se trompait. Le monde est très petit, et ainsi que nous l'affirme la Sagesse des nations, il y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas... Et encore, est-ce complètement faux alors que l'une des deux montagnes est à la recherche de l'autre.

Le dernier à-coup, — nous voulons parler de la découverte d'Oxford-Street, — avait changé du tout au tout le fond de l'état d'âme du baronnet sir Richard Barclay. Sa belle insouciance ne lui appartenait plus et elle s'était envolée bien loin, lui laissant à la place, au fond du cœur, une cruelle idée fixe.

Pour la première fois de sa vie, il avait à lutter. Il se sentait, enserré dans les rêts ténus et multipliés d'une conspiration mystérieuse. Et c'était son frère, son aîné, l'être fait du même sang que lui, porté par le flanc de la même mère, qui était le chef de cette conspiration si noire ! C'était son frère qui ameutait contre lui une foule d'agents d'affaires véreux, minables, ayant pour mission de le ruiner physiquement et moralement.

Aussi, se sentait-il triste, mais triste de façon navrante ! Obligé de haïr ! lui ! lui ! l'être bon par excellence, capable dans le cours de la vie d'avoir une violente colère, de lever la main et de frapper fort, mais la main tournée, oubliant toute rancune pour ne songer qu'aux gaîtés de la vie !

Et il s'en allait, répétant rageusement cette même phrase qui lui revenait aux lèvres :

—Ah ! monsieur mon frère, je ne vous croyais jusqu'à présent un simple maniaque, mais voilà que vous devenez un fou dangereux !... Il va falloir faire attention et se défendre... car certainement les attaques ne se borneront pas à ce premier succès !

Il se trompait. Le duc de Clayfton avait bien d'autres chats à fouetter pour l'instant.

Au Grand-Cirque, Foot-Dick continuait à récolter les sympathies de tous ses camarades. On l'aimait, on l'adulait, on l'encensait. Deux gymnasiarques du sexe faible, Luvris Alder, qui jonglait avec des boulets de cinquante kilos sur un cheval lancé à pleine allure, Cetty Flynn, une écuyère consommée, s'était même fortement crépé le chignon en son honneur, bien qu'il n'y fut absolument pour rien.

Le directeur comprenait parfaitement qu'il avait eu des torts violents à l'égard de son pensionnaire, alors qu'il avait refusé de sauver Foot-Dick du déshonneur et de la ruine. Un revirement subit s'était opéré dans l'esprit et dans l'âme de cet intelligent industriel. Il comprenait qu'il avait désormais tout son personnel contre lui et que c'était une grossière injure qu'il avait faite à la troupe tout entière, en refusant pour quelques misérables billets de banque pour sortir du plus affreux des pétrins un artiste de la valeur de Foot-Dick, qui faisait toujours, — ainsi que l'on s'exprime en langage de cabotin, — "affiche et recette".

Et alors, c'étaient des prévenances sans fin, des "mon petit Foot-Dick" par-ci, "mon cher ami" par là.

Richard se tenait sur une grande réserve, se disait avec juste raison que si le directeur du Grand-Cirque s'était montré, avec une irréductible persistance, aussi dur à la détente, c'est qu'à ce sujet il avait dû subir des influences occultes, provenant certainement du duc de Clayfton ou de son entourage.

Mais M. le directeur connaissait le défaut de la cuirasse et savait parfaitement quel moyen il devait employer pour amollir ce cœur si bon et si naïf, momentanément durci par les mauvais procédés :

Un matin, il lui dit à brûle-pourpoint :

—Mon cher Foot, j'ai là une demi-douzaine de jeunes chevaux qui ne veulent rien savoir ; on ne peut même les faire entrer dans un quadrille. Tom Chister ne peut pas arriver ; voulez-vous en prendre quelques-uns à votre charge, les travailler le matin, les mâter, les briser dans les allées de Hyde-Park.

Non, en vérité, Foot-Dick ne pouvait résister à l'offre de ce travail qui constituait pour lui un suprême plaisir... Galoper de jeunes bêtes le matin, par un radieux soleil, dans Hyde-Park, c'était bien là pour lui l'une des joies de la vie.

Et dès le jour même, après avoir remercié son directeur avec une chaleur prouvant amplement à celui-ci que la glace était définitivement fondue, il se mettait à l'œuvre.

Et vêtu d'un complet mastic, avec des leggings ou molletières de même couleur, il franchissait la grille du bois de Boulogne anglais, monté sur un merveilleux bai corin, en compagnie de son bon ami Tom Chister, dont le poids très élevé nécessitait l'emploi d'un cob très étoffé.

—Tiens, — fit Richard, en passant devant l'un des splendides hôtels qui bordent extérieurement Hyde-Park, — monsieur mon frère est pour le moment à Londres... Il tient sans doute à surveiller de près ma capture.

Eh bien ! non !... Foot-Dick, en cette supposition, se trompait du tout au tout.

Oui, lord Lyfford se trouvait effectivement à Londres pour l'in-

stant, bien que c'était bien contre son gré, et il eût certainement de beaucoup préféré demeurer à Plaisance sur la douce terre de France, de l'autre côté du détroit.

Mais une volonté bien supérieure à la sienne, une volonté devant laquelle, désormais, il devait s'incliner jusqu'à son dernier souffle, en avait décidé autrement.

On a compris qu'il s'agissait de la volonté d'Isabel.

Oh ! il n'avait pas fallu plus de six semaines pour réduire de la façon la plus complète l'irascible et maniaque lord James Lyfford.

Quand les choses ne marchaient pas tout au gré de Mlle Charlemont, elle avait une façon de regarder son "cher parrain James" droit dans les yeux, qui plaçait aussitôt celui-ci dans un état d'infériorité... éclatante.

Non, certes, le pauvre homme ne s'appartenait plus. Il était envouté, ceinturé, ligotté, et comme sous la pleine incubation d'un mauvais esprit.

Adieu les sifflets de guerre !... et de paix : les sirènes, les collections de gongs et de cloches ! Arrière la molette de l'éperon de Charles-Quint et autres trésors tant prisés hier encore !

Arrière les œufs cuits à peine, les dilutions de thé, les pauvres petites lichettes de viande blanche !... Au parrain James, la redoutable virago entonnait des bouteilles de porto, des bouteilles de champagne, et de solides tranches de viandes saignantes avec des sauces endiablées à vous emporter la bouche et vous mettre le feu dans toutes les veines.

Et si miss Graham, bien gourmande cependant, croyait de son devoir de timidement protester, — car après les plantureux repas c'étaient des chevauchées enragées, — le bal, le théâtre, les pique-niques se succédaient sans repos ni trêve :

—Tâchez de nous offrir une once de paix, vieux casoar, — ou autre vocable, — car Isabel collectionnait dans son répertoire tous les noms des palmipèdes, des longirostrés et des échassiers pour les attribuer indifféremment à son obligée compagne.

Oh ! c'était une jeune personne qui n'était pas le moins du monde ordinaire... une spécialité d'une saveur tout à fait originale, ce que les Anglais définissent par le mot "excentrique."

Puis c'étaient, au moment, où on s'y attendait le moins, des disparitions, des fugues subites. Où cet être atteint de monomanie locomotrice, et piqué de la tarantule, s'était-il envolé à pied, à cheval, en voiture, à bicyclette ou par eau, car la voie maritime n'était même pas réservée ?... on ne savait, et au milieu du jour comme au fort de la nuit, par le soleil comme à travers les ténèbres, Isabel rentrait calme et sereine ; le teint repesé, la respiration régulière, de l'air du monde le plus tranquille et s'étonnant de l'émoi dans lequel se débattait toute la maison.

—Tiens ! vous me cherchez ! — faisait l'étrange créature d'une voix sérapiquement douce, — il faut que vous ayez bien du temps à perdre. J'ai toujours demandé que l'on ne s'occupât point de moi.

Il paraît que c'est là l'éducation libre, l'éducation américaine, le nouveau jeu. Des multitudes de jeunes filles sont ainsi élevées de l'autre côté de l'Atlantique, ne se souciant point de l'affection maternelle et ne reconnaissant nullement l'autorité du père de famille. Elles vont, viennent, rentrent, sortent, invitent de jeunes gens à souper, vont passer une grande partie de leur temps dehors et finissent par "s'engager" et se marier à leur fantaisie. En tout cas, elles ne tiennent pas en place, non plus qu'à la maison, estimant "qu'elles ne doivent pas vivre longtemps dans l'atmosphère amollissante de la famille".

Il paraît que c'est le progrès.

Pour le bien que je vous désire, ami lecteur, c'est de tout cœur que je souhaite qu'il ne se manifeste jamais dans votre famille ni dans la mienne.

Le malheureux lord Lyfford vivait dans une agitation extrême, passant son existence à courir ou à faire courir après Isabel ; car, si Mlle Charlemont avait conquis sur lui, sans coup férir, toute l'influence que l'on a pu voir, il ne pouvait se passer d'elle, et sa présence, dans l'air ambiant où il respirait, était devenue pour lui une véritable indispensabilité.

Alors, dès qu'il se produisait une fugue, milord entraînait dans des fureurs apoplectiques et s'en prenait aussitôt à miss Graham, l'accusant de ne pas surveiller son élève, ce à quoi l'institutrice de répondre :

—Si vous voulez me faire adapter une paire d'ailes, j'arriverai peut-être à suivre de loin Mlle Charlemont, et encore, j'en doute.

Miss Graham eut le tort, certain jour, de répéter cette réponse devant Isabel. Elle eut évidemment tort, car Mlle Charlemont se tortit en une joie intense.

Et battant des mains :

—Oh oui !... oui !... parrain James ! Une paire d'ailes ! Une paire d'ailes !... Miss Graham sera délirante en séraphin !

L'une des dernières et des plus fortes escapades de l'aimable enfant, équipée qui avait eu le don de mettre Plaisance sens dessus dessous, c'était celle-ci :

Partie dans l'après-midi en victoria, accompagnée de son angu-

leux chaperon, elle s'était dirigée vers l'établissement de bains de Dieppe.

Elle s'était mise à l'eau sous l'œil maternel d'Eléonor Graham, laquelle dévorait pour la centième fois le roman pathétique de mistress Becker Stowe, la *Case de l'oncle Tom*.

Isabel nageait comme un triton, comme une naïade, fendait la lame, p'ongeant avec une aisance et une grâce n'ayant d'égaies que son indomptable force.

Lorsque, une heure plus tard, miss Graham leva les yeux, quit-tant à regret les palpitantes émotions de son livre, elle chercha vainement à distinguer Isabel parmi les baigneuses de la plage.

Mlle Charlemont avait disparu. Six heures, sept heures, Mlle Charlemont n'avait pas mis pied à terre à l'établissement de bains, car sa toilette se trouvait toujours dans sa cabine.

Miss Graham se décida à rentrer à Plaisance où le duc de Clayfton la reçut comme un invalide dans un jeu de boules.

Et voilà la maison sans dessus dessous. Voitures à Puye, voitures à Dieppe... et milord-duc arpentant la terrasse, envoyant tout le monde au diable.

Enfin, vers trois heures du matin, une calèche de louage franchissait tranquillement la grille de Plaisance.

Et il en descendait, avec un grand calme, miss Isabel vêtue d'un costume complet de jeune matelot.

Comme la chose la plus naturelle du monde, elle exposait son odyssee.

Toute au charme de sa pleine eau, Isabel ne s'apercevait pas qu'elle avait été enlevée par un courant qui l'éloignait rapidement du rivage... Une fois en pleine mer, se sentant un peu lasse, elle avait jeté les yeux autour d'elle. Au loin quelques barques de pêche, et plus près, un fort joli yacht à voiles qui tirait des bordées très loin de la côte, pareil à une énorme mouette blanche.

Isabel avait hélé le yacht, qui s'était empressé de railler cette épave humaine.

Le yacht appartenait au comte d'Hérouville, un yachtsman aussi élégant que distingué, qui se trouvait là en compagnie de plusieurs de ses amis. On connaissait de réputation miss Charlemont et ses excentricités.

C'était une véritable bonne fortune.

Une fois à bord, le comte d'Hérouville invitait naturellement Mlle Charlemont à dîner, et elle acceptait, après avoir demandé un costume de novice, car, en son rose maillot de soie, "elle avait légèrement froid" — disait-elle.

Et le dîner avait été étourdissant de gaieté folle, et la *Perle*, le yacht du comte d'Hérouville, ne pouvait rentrer à Dieppe que très avant dans la nuit, à l'heure du flot.

Lord Lyfford écoutait ces détails avec ravissement. Il écrivait dès le lendemain une lettre de remerciements au comte d'Hérouville; il ne tenait pas en place; il voulait savoir si Isabel n'avait pas eu froid.....

Et Isabel de répondre.

—Froid, non... mais je meurs de faim... Mais je ne vous comprends pas... Vous êtes toujours en émoi... Tout ça c'est la faute de cette vieille pintade de miss Graham... Si elle s'était occupée de moi, elle m'aurait vue me dirigeant vers la haute mer.

Oui, c'était la faute d'Eléonor, et l'institutrice était une fois de plus conspuée....

Et tandis qu'Isabel s'administrait un très copieux souper, — toute la maison était encore sur pied, comme bien on pense, — le duc de Clayfton lui demandait de façon intéressante :

—Non, ma chère enfant... nous avons eu trop grand-peur, des angoisses atroces, vous allez me promettre de ne plus recommencer.

Et elle, maussade :

—Ah ! bien, alors !... si on n'a même plus la liberté d'aller se promener... même en mer... c'est à donner sa démission !

—Mais prévenez-moi, emmenez-moi !... .

Entre ses dents encore, la terrible égoïste grogna :

—Ça serait d'un gai !... .

Sur ce, on s'en fut chercher un sommeil que l'on n'avait pas volé.

Huit jours encore, et Isabel trouvait Pays, Dieppe et toute la côte normande absolument insupportables. Le comte d'Hérouville s'était mis à lui faire la cour et elle était assommée par le comte d'Hérouville.

Ce qu'elle voulait, c'était aller à Londres, à l'hôtel familial du duc, finir la saison.

Oh ! cette fois, lord Lyfford résista... au moins pendant deux jours.

Mais comme Isabel se déclara malade, se retira et se claquemura dans sa chambre, menaçant miss Graham d'un revolver si elle osait franchir le seuil de son appartement, la capitulation s'imposait. Une partie des chevaux partit pour Londres avec les équipages, et le duc sa maison franchirent le détroit par un merveilleux soleil.

Les malles n'étaient pas déballées qu'Isabel commençait à courir les fêtes, les réceptions, les théâtres et les grands magasins. On ne se doute pas des occupations que se découvre une femme qui n'a

rien à faire. Eléonor était sur les dents au bout d'une semaine. Le duc n'avait pas mis aussi longtemps à être littéralement rendu.

Pour Mlle Charlemont, elle continuait à frétiller comme une anguille. C'est alors qu'elle prétendit monter seule, le matin, à Hyde-Park. Très doucement, son parrain lui fit observer que la chose n'était nullement correcte et qu'elle serait immédiatement montrée au doigt par toute la haute aristocratie anglaise, laquelle s'empres-serait de lui fermer les portes de ses salons.

Ceci, Isabel ne l'entendait pas. D'un autre côté elle ne voulait à aucun prix renoncer à sa fantaisie. Lord Lyfford offrit alors à sa pupille une foule d'écuyers cavalcadours parmi leurs relations, jeunes gens qui seraient trop heureux de monter à cheval avec elle. Mais c'était bien mal connaître Isabel que de supposer un seul instant qu'elle pouvait accepter un conducteur, un accompagnateur, quelque chose comme un mentor, de la main de son parrain.

Et tous ceux qui lui furent nommés, les uns après les autres, furent carrément refusés par elle, pour des vices absolument rédhibitoires.

Celui-ci était trop petit, l'autre se trouvait trop gros. L'un avait les jambes de travers, le nez camard, les bras en cerceaux... Celui-ci louchait, l'autre regardait de travers... Et autant de tous. C'est qu'elle ne voulait à aucun prix de quelqu'un pouvant avoir barre sur elle et posséder un semblant d'autorité, quelqu'un avec qui elle fût obligée de garder un semblant de retenue.

—Et pourquoi ne priez-vous pas M. Eric Lewens, votre premier secrétaire, de m'accompagner ?

Cette demande ne fut pas pas immédiatement suivie d'une réponse de la part du duc... Sans doute, il avait besoin des services de M. Lewens, habitué à ses correspondances et à ses manies, mais au point où on en était, il eût fait tous les sacrifices pour avoir un paix, fût-elle momentanée, et satisfaire la nouvelle fantaisie d'équitation d'Isabel.

La demande avait été faite par Mlle Charlemont à la table du déjeuner, auquel assistait M. le premier secrétaire. M. Lewens rougit jusqu'au blanc des yeux quand cette proposition le concernant fut faite par Isabel.

Comme le duc venait de se décider à répondre :

—Prenez M. Lewens si vous voulez. — Celui-ci crut de son devoir d'intervenir :

—Je dois vous prévenir, mademoiselle, que je suis assez piètre cavalier.

—Enfin, vous savez vous tenir à cheval ?

—Mon Dieu, oui !... Par principes... Mais... .

—Il ne s'agit pas de faire des tours de force, non plus que de sauter dans des ronds en papier. Il s'agit simplement de m'accompagner... à côté de moi... C'est extraordinaire ! Ne dirait-on pas que pour me suivre il faut posséder toutes les qualités du centaure !

—Mais, miss, — conclut le pauvre Eric Lewens, qui rougissait et palissait tour à tour, — il suffit que vous témoigniez un désir pour que je m'empresse de le satisfaire, seulement, je vous prévienne humblement de ma très grande infériorité... .

—C'est bien... Si on vous casse en deux, on vous récoltera.

Et dès le lendemain matin, à la fraîcheur du jour, Eric Lewens montait donc à cheval pour accompagner Mlle Charlemont dans ses promenades dans Hyde-Park.

Par extraordinaire, les premiers jours tout marcha pour le mieux. M. le premier secrétaire rentrait bien un peu éreinté de ses chevauchées enragées, car avec Isabel ça marchait toujours un train d'enfer, mais le troisième jour, en regagnant l'hôtel, il prit la fantaisie à Isabel de passer par la rue du Parc (Park Lane), assez étroite et, à cette heure, encombrée par des chariots, des fardiens, des camions de toute provenance.

—Miss, — lui dit timidement son conducteur, — ô ! ironie ! — il serait plus prudent de revenir sur nos pas.

—Jamais de la vie !... Ces gens-là sont assommants avec leur encombrement... Je vous promets que nous passerons... .

Au milieu de cette foule de véhicules de toute grandeur et de toute nature, se voyait un petit haquet, traîné par un adolescent, et sur ce haquet, un tonneau défoncé de groudron liquide que l'on transportait sans doute à une fabrique... .

De l'autre côté du haquet se voyait un large jour.

—Suivez-moi, — cria Isabel à son conducteur.

Et rassemblant ses rênes, elle envoya Rob-Roy, l'incomparable Rob-Roy, en lui cinglant deux coups de cravache sur l'épaule.

Le pur-sang fit un bond énorme, franchissant bien au-dessus du petit haquet et de son conducteur.

Une fois passé, se trouvant plus au clair, Mlle Charlemont eut la curiosité de se retourner pour s'assurer que M. le premier secrétaire avait fait comme elle et vaillamment suivi son mouvement.

Hélas !... Trois fois hélas !... La monture d'Eric Lewens avait bien franchi le haquet, elle aussi... mais pour rendre hommage à la vérité nous devons ajouter qu'elle l'avait franchi seule.

Une violente séparation de corps s'était opérée entre M. Lewens et son cheval !

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, M. le premier secrétaire avait piqué tout droit une tête dans l'horrible baril de goudron.

Pour l'instant, il était tout bonnement en train de s'asphyxier !!!

Fort heureusement le trotin qui conduisait le haquet, par charité chrétienne, le sortait et du tonneau et d'une situation désespérée... Et aux yeux ahuris du public de la rue, M. Eric Lewens se montrait sous sa couche grasse de noir qui faisait de lui, pour le moment, le plus accompli des nègres.

Pour Isabel, elle, aussi, manquait de tomber de Rob-Roy. Mais c'est que pour l'instant, elle se trouvait aux prises avec une violente attaque d'inextinguible fou rire. Et toute la rue s'esclaffait avec elle, et rien ne parvenait à calmer ces convulsions nerveuses qui, de tous les côtés, partaient comme de véritables fusées.

Mlle Charlemont, suivie piteusement par le malheureux secrétaire, rentra à l'hôtel d'Ayde-Park, tout en continuant à se tordre.

Pour M. Lewens, il se plongeait immédiatement dans un bain de savon et d'eau chaude, et lorsqu'il lorsqu'il sortit de là à peu près récuré et se présenta dans la salle à manger où l'appelait la cloche du déjeuner, il fut salué par l'hilarité la plus bruyante et la plus interminable, partant des lèvres sans pitié de Mlle Charlemont.

—Vous étiez bien mieux en nègre, — finit-elle par lui dire pour toute consolation.

Puis, à mois entrecoupés, elle raconta l'aventure à lord Lyfford et à miss Graham.

Le duc se prit à rire, lui aussi, vu que la mimique d'Isabel imitant les grimaces du malheureux secrétaire cherchant à se débarrasser du gluant goudron qu'il avait avalé, était réellement désopilante. Mais en même temps, il ne parlait rien moins que de renvoyer tout simplement son secrétaire.

—Oh ! mon parrain !... fit Mlle Charlemont se remettant à rire, — vous voulez donc m'enlever mes meilleures joies ; jamais maintenant je ne pourrai voir M. Lewens sans me tordre.

—Bien oui !... Mais M. Lewens étant devenu impossible, il fallait trouver ce que Mlle Charlemont appelait, dans son imagé et libre langage, un autre cornac.

Et le duc songea à Isaac Backer, son homme de paille qui, à coup sûr, n'était pas compromettant.

M. Backer, nous le savons, fréquentait un monde spécial de Jockeys, d'entraîneurs, et montait lui-même à cheval... Le duc le présenta à Isabel, et M. Backer eut la véritable chance d'être agréé.

Revenons maintenant à Foot-Dick, et retrouvons-le au moment où, en compagnie de Tom Chister, il passait devant l'hôtel familial d'Hyde-Park, en faisant cette remarque :

—Tiens ! il paraît que mon illustre frère se trouve pour l'instant à Londres.

Au même moment, les lourdes portes de chêne sculpté de l'hôtel étaient ouvertes par le suisse ; elles livraient passage à une amazone et à un cavalier qui tournant brusquement à droite, suivirent, tout en le précédant, la voie dans laquelle était engagé notre mi.

Une femme ! Une jeune fille, sortant à cette heure matinale de l'hôtel du duc de Clifton !... .

—Mon frère ne se serait-il pas inopinément décidé à me faire don d'une belle-sœur ?... Et qu'est-ce que c'est que le paroissien qui l'accompagne ?... Je connais cette physionomie-là... J'en suis sûr... .

Tom Chister fumait un gros cigare, et n'avait fait aucune attention aux cavaliers qui prenaient déjà sur lui et son ami une certaine avance.

Ils les perdirent de vue complètement à l'entrée du Park, mais les retrouvèrent le long de la rivière qui traverse ce lieu de promenade.

Alors un mouvement nerveux de Foot-Dick arrêta si brusquement son cheval que tout autre écuyer que lui eût certainement vidé les arçons.

—Qu'est-ce qu'il y a ? — cria Tom Chister. — Est-ce que votre bête a le vertige ?

—Non ! non ! Ce n'est rien !... Une distraction !... Une simple distraction !... .

Pour Isaac Backer, il avait parfaitement reconnu Foot-Dick, bien qu'il fût occupé pour l'instant à suivre Isabel à plein galop, Mlle Charlemont marchant toujours à une allure folle.

Et la vue du clown lui causait certainement des appréhensions excessives, car il était subitement devenu livide. Les yeux de Mlle Charlemont étant distraitairement tombés sur le conducteur à cet instant, elle ne put faire autrement que d'être frappée de l'altération de ses traits.

Et aussitôt de lui demander :

—Qu'est-ce que vous avez ?... Est-ce que vous vous trouvez mal ?... .

—Non, mademoiselle, — dit en bredouillant Isaac Backer, — un étourdissement passager, je pense.

Et elle, toujours mauvaise de répondre aussitôt :

—Je n'ai vraiment pas de chance avec mes conducteurs !... .

Lewens tombe l'autre jour dans un baril de goudron ; vous avez l'air, aujourd'hui, de vous être plongé la tête dans un sac de farine.. Je crois, décidément, que les hommes d'aujourd'hui sont faits d'une substance tout à fait inférieure... Allons ! Marchez !... Mais marchez donc !... Si ça continue, il faudra bientôt vous traîner.

On le voit, se promener en compagnie de Mlle Charlemont n'était pas précisément une sinécure.

Pendant comme les chevaux, quelque nerveux et solides qu'ils puissent être, ne peuvent pas toujours galoper, Isabel se vit bientôt dans l'obligation de mettre le sien au pas, mouvement que M. Backer imita avec un certain plaisir.

Mais alors de tous côtés, il tournait la tête, inspectant les promeneurs et les passants en revue avec une véritable angoisse.

—Qu'est-ce que vous avez encore ? — finit par lui demander cette peste d'Isabel, à qui rien n'échappait, — est-ce que vous auriez par hasard avalé une épingle ?

M. Backer n'eut pas le temps de répondre.

Deux cavaliers qui venaient à leur rencontre se séparaient l'un de l'autre, et l'un d'eux s'avancait tout droit vers l'homme de paille du duc de Clifton.

C'était Foot-Dick !

Sans regarder Mlle Charlemont, il porta la main à sa cape, mais s'adressant à son ennemi, le désignant du bout de son manche de fouet :

—C'est à vous que j'en ai, Isaac Backer, vous m'entendez !... Descendez de cheval, je vous l'ordonne !... .

Isabel s'était arrêtée, et la scène dramatique qui commençait à se dérouler devant elle paraissait l'intéresser vivement.

Isaac Backer ne savait quelle contenance tenir. Il était devenu ponceau, puis vert olive et passait successivement par toutes les couleurs du prisme solaire.

Tom Chister se bornait au rôle de simple spectateur.

—Vous ne m'avez pas entendu !... — reprit Richard d'une voix blanche, sèche, qu'étranglait maintenant la colère, — vous ne voulez pas mettre pied à terre... Alors... Je vais moi-même prendre la peine de vous descendre.

Et serrant son cheval dans les genoux, il bondit sur le pauvre Backer, et l'empoignant par la ceinture de son pantalon, le précipita en bas de sa monture.

Là, la main, ou plutôt le crampon de fer qui avait harponné Isaac Backer, lâcha un très court instant la ceinture de l'usurier, mais ce fut pour l'empoigner au collet, tandis que Foot-Dick lui disait tout haut :

—Isaac Backer, je connais toutes les infâmies que vous avez commises à mon égard. Pour plaire à lord Lyfford, mon frère, vous avez essayé de me déshonorer... Eh bien !... Regardez-moi bien !... Je vous défends ! m'entendez-vous ?... Je vous défends, Isaac Backer, de vous présenter dans un endroit quelconque où je me trouverai, moi Foot-Dick, le clown Foot-Dick... Vous m'avez bien compris !... Autrement, nulle puissance humaine ne vous mettra à l'abri de la correction que je vais avoir le très grand plaisir de vous administrer.

Et si la main gauche ne lâcha point le col ou la cravate d'Isaac Backer, la droite, armée du terrible manche de fouet, s'abattit en cinglée vibrante sur le visage, les oreilles et la tête du méchant drôle, Foot-Dick se tenant à cheval par la seule pression de ses genoux.

Puis, quand le visage de son ennemi fut bien zébré sur toutes les coutures, mais seulement alors, il lâcha Isaac Backer, fou de rage, de confusion et de douleur !

—Voilà la correction que l'on doit à un lâche et à un traître, — fit Foot-Dick, à haute voix, aux nombreux promeneurs qui s'étaient arrêtés et faisaient cercle autour du groupe.

Et Richard dit encore :

—Et toutes les fois que je vous rencontrerai, si vous ne quittez pas immédiatement l'endroit où je me trouve, je vous administrerai une leçon toute semblable... Maintenant... un dernier mot ; Vous pouvez dire à monsieur mon frère que s'il a d'autres agents à m'adresser, je suis tout disposé à les recevoir.

Ayant terminé son affaire, Foot-Dick, rajustant ses gants, se disposait à saluer de nouveau Mlle Charlemont, sans même jeter un regard sur elle, lorsque celle-ci mit en mouvement sa monture, et très haut, avec un charmant sourire :

—Monsieur, vous avez un joli aplomb... Et de plus, vous êtes doué d'une remarquable adresse... Je vous en fait tous mes compliments... Touchez-là ?... .

Et elle lui tendit sa petite main potelée.

Foot-Dick la saisit et salua avec grâce, puis :

—Allons ! mon vieux Tom, nous n'avons plus rien à faire ici.

—Allons ! Vous !! — fit Isabel à Isaac Backer, — venez... car je pense que vous avez besoin de rentrer... .

Naturellement, les journaux s'emparèrent de l'incident, et le relatèrent à mots couverts. Cent versions diverses coururent, hormis la vraie qui demeura généralement inconnue.

Le duc de Clayfton faillit étouffer d'un accès de rage quand il connut l'affreuse raclée que son cadet avait administré à son agent.

Pour Mlle Charlemont, elle n'ouvrit pas la bouche de l'aventure. Elle ne réfléchissait à rien d'ordinaire, elle demeurait songeuse, rêveuse, et nul n'aurait pu dire ce qui se passait dans ce cerveau quelque peu détraqué. Toujours est-il qu'elle renonça dès ce jour à sortir en compagnie de M. Backer, et que celui-ci dûment prévenu se garda bien à l'avenir de se présenter dans les endroits publics où il pouvait courir le risque de rencontrer son redoutable correcteur.

Et, sauf cet incident, la vie recommença pour Richard, régulière, monotone, entre les répétitions de l'après-midi et les représentations du soir.

De plus en plus il s'attachait, et s'en rendait parfaitement compte, à Colette et à Mme Victoire. Il était impossible d'être plus affectueuse que ne l'était la veuve, tout en se montrant dans ses rapports avec Foot-Dick d'une réserve extrême. Pour Colette, l'enfant s'était mise à adorer "son bon Foot", ainsi qu'elle disait, son excellent Foot, qui la gâtait, la dorlotait, et la comblait de caresses. Au cirque, il en était de même, nous l'avons déjà dit ; tout le personnel masculin et féminin raffolait littéralement de "Mlle Miouzie." C'était à qui la caresserait, à qui la cajolerait... et lui apprendrait un tour nouveau, puisqu'il avait été entendu que son père adoptif, le cher Foot-Dick, voulait faire d'elle une gymnasiarque et une écuyère.

D'abord Mme Victoire avait eu un peu peur de ces commencements qu'elle craignait très durs pour l'enfant de son cœur. Mais, par elle-même elle avait pu se rendre compte que tant de minutieuses précautions étaient prises, que l'on évitait avant tout de forcer ce frêle corps, tout en obtenant de lui peu à peu, par des travaux successifs, son maximum de développement, que ses inquiétudes s'étaient calmées et qu'elle suivait les prodigieux progrès de la fillette avec un passionné intérêt.

Cette gymnastique progressive développait merveilleusement le corps de Colette, lui donnant une force, une légèreté et une adresse réellement extraordinaires. A dix ans, elle avait l'air d'en avoir douze ou treize, et plus elle allait, plus elle se développait avec une merveilleuse rapidité. Bien avant l'âge où on se montre en public, elle commençait à être un numéro, à faire affiche. Mam-zelle Miouzie, — on lui avait gardé ce nom, — quoique bambine encore, devenait un personnage. Ceci causait une grande joie au cœur de son maître et père adoptif, Foot-Dick, qui continuait à amuser le bon public avec une foule de nouveaux tours plus désopilants les uns que les autres.

Parfois, le clown faisait place au gentleman ; alors, très correct, en habit noir, il présentait son élève, et son affection le rendait plus heureux des bravos récoltés par Mam-zelle Miouzie, que de ceux qui lui étaient adressés chaque soir.

C'est qu'elle était vraiment adorable, Mlle Colette ; c'est qu'elle représentait bien la grâce et la gentillesse en personne ; c'est que, dès qu'elle paraissait à cheval dans l'arène, elle électrisait le public tout entier, qui, à la suite de la reprise, réclamait, et cela, plusieurs fois, avec des claquemets de mains frénétiques :

— Miss Miouzie !... Miss Miouzie !...

Et Colette, conduite par Foot-Dick, reparaisait une fois, deux fois, trois fois, et c'étaient des avalanches de bouquets et d'oranges, tandis qu'elle était acclamée par les plus bruyants hurras !...

Cette vie régulière et toute de travail durait depuis de longs mois, lorsque la troupe du Grand-Cirque se trouva soudainement révolutionnée par un événement fortuit.

Le directeur se retirait et passait la main à un autre.

Celui-ci, jeune dans la carrière, voulant tout révolutionner et tout chambarder, prétendait, dès l'abord, le prendre de très haut avec les artistes.

A Foot-Dick, notamment, il voulut imposer une réduction sensible sur ses appointements.

Foot-Dick protesta très vertement, et comme le jeune directeur s'entêtait, il y eut rupture complète.

Richard ne devait plus rien, depuis plusieurs mois, à la caisse de l'administration ; il était donc complètement libéré, son engagement finissant sur ces entrefaites. Et s'entêtant fort justement de son côté, carrément il refutait de contracter un nouvel engagement.

Tout justement un cirque de Vienne, le sachant libre, lui offrait par le télégraphe des conditions excessivement avantageuses. Naturellement, Mme Victoire était consultée, et elle donnait son approbation complète à l'acceptation de Richard.

Et ils partaient tous trois pour Vienne, où Foot-Dick, d'une part, et son élève, Mam-zelle Miouzie, remportaient toute une série d'éclatants succès.

L'existence de Richard avait complètement changé... Nous n'oserions pas avancer qu'il ne lui arrivait point, de temps à autre, de faire un bon dîner avec quelques-uns de ses compagnons et de ses amis.

Nous ne saurions affirmer que l'on ne "cassait pas la figure",

dans la soirée, à un certain nombre de bouteilles de champagne. Mais, enfin, il n'y avait réellement rien à dire... et les parties de baccara et de poker s'espaçaient également, sans présenter la gravité des séries noires d'autrefois.

Aussi, ses forces et son adresse se décuplaient-elles, et ses incessants progrès lui assuraient chaque jour de nouveaux et mérités triomphes.

De Vienne, la destinée conduisit Foot-Dick, Colette et Mme Victoire pendant plus de deux ans en Amérique, et après ce séjour sur le nouveau continent, à New-York, à Boston, à Philadelphie et à Chicago. Foot-Dick annonçait un jour à Mme Victoire que Colette et lui venaient de signer un engagement à Paris, au Grand-Cirque.

Cette fois la veuve demeura un long moment sans répondre.

— A Paris, — répétait-elle, — à Paris...

Et Richard remarqua avec un vif étonnement que Mme Victoire demeurait en proie à un prolongé tremblement convulsif.

Puis, comme Foot-Dick lui demandait l'explication de son émotion et de ses hésitations si visibles :

— Non ! ce n'est rien !... ce n'est rien ! répéta-t-elle à diverses reprises.

Et quand elle fut seule, elle murmura à voix basse :

— Non ! Non ! Je suis folle !... Après tant d'années !... Je suis vraiment folle !...

Et le soir même, à table, elle félicita vivement Richard sur le nouvel engagement qui allait les conduire tous les trois à Paris.

— Il fallait bien y arriver un jour où l'autre. — conclut l'excellente femme ; — Paris, il n'y a que Paris !... C'est la consécration obligée pour tous les artistes.

En même temps, ses grands yeux, toujours si beaux et qui illuminaient par instant son couturé et défiguré visage, se reportaient sur Colette, qui, elle, ne dissimulait pas la joie qu'elle éprouvait à connaître bientôt ce fameux Paris.

Colette, avec le temps, les soins constants que Foot-Dick et Mme Victoire ne cessaient de prendre d'elle, et grâce à tous les sports qu'elle cultivait maintenant avec une incontestable supériorité, était devenue une admirable jeune fille.

Grande svelte, la taille admirablement prise, il était impossible de la voir sans qu'elle éveillât aussitôt une admiration sans bornes. Elle montait à cheval comme cette merveilleuse écuyère qui a nom Elisa, et a laissé dans la carrière d'impérissables souvenirs. Les plus difficiles tour de trapèze, elle les accomplissait en se jouant, avec une grâce et une facilité souveraines. On eût dit d'un oiseau déployant ses ailes et traversant gracieusement l'espace. Enfin, tout ce qui concerne l'art si complexe et si ardu du gymnasiarque lui était devenu familier et aisé, et cela sans moindre effort.

On pense bien que jolie comme elle l'était, Mam-zelle Miouzie devait soulever de véritables passions sur sa route.

Dans les couloirs il se rencontrait à tout moment des vieux messieurs, très comme il faut, qui tenaient d'interminables et compliquées conversations à Mme Victoire. Puis c'étaient des bouquets au milieu desquels se trouvait toujours une lettre.

La lettre, Colette la remettait à Mme Victoire sans la lire, et si un bijou, ce qui se présentait sûrement, accompagnait lettre et bouquet, il était renvoyé immédiatement à son adresse. Les fleurs seules, elles n'engagent à rien, étaient acceptées. Quant aux vieux messieurs très bien, Mme Victoire avait une manière de les regarder qui leur faisait rentrer leurs insidieuses paroles dans la gorge.

S'ils insistaient, la veuve les arrêtait au moyen d'une phrase toute faite :

— Je pense que M. Foot-Dick éprouvera le plus vif plaisir à entendre ce que vous me dites là !

Et les vieux messieurs de s'en aller, rageant et grognant, en répétant :

— Quelle vieille dinde !...

Quant aux jeunes, car il y avait des jeunes et ils étaient nombreux, qui tentaient de flirter de trop près avec Mam-zelle Miouzie, Foot-Dick avait une simple façon de les regarder qui mettait immédiatement un terme à leur manège.

Et quand on consultait Ban-Ban, le collègue Foot-Dick, le clown français, sur les chances plus ou moins sérieuses que l'on pouvait avoir à faire une cour sérieuse à Colette, Ban-Ban avait une manière de cligner de l'œil et de se taper sur la joue en synthétisant ses impressions par un simple mot :

— Rien à faire !...

Et que l'on ne s'y trompe pas, elles sont nombreuses, les écuyères, les gymnasiarques qui demeurent de très honnêtes femmes, sont parfois même d'excellentes mères de famille et ne mènent nullement cette existence de bâton de chaise que le gros public est généralement porté à leur prêter.

Quand nous aurons dit qu'au milieu de cette existence très agitée, Mme Victoire, chez laquelle on n'aurait pas cru trouver une femme aussi instruite, ayant réussi, en utilisant ses instants perdus, à apprendre à lire et à écrire à Colette, et à parfaire même, petit à petit, l'éducation domestique et mondaine qu'une jeune fille se

trouve dans l'absolue nécessité de posséder aujourd'hui, nous aurons terminé le bref récit de l'existence de ses trois êtres liés ensemble par des providentiels hasards, et qui se poursuivaient sans violents à-coups avec une tranquillité absolue.

Les plus violents drames comportent parfois de très prolongés entr'actes.

La religion n'avait point été oubliée. Mme Victoire avait appris à Colette à prier avec ferveur pour son père, pour sa mère, et aussi pour son père adoptif, si jeune, il est vrai, mais tellement bon et tellement affectueux pour elle.

Mamz-elle Miozic avait donc débuté au Cirque en même temps que Foot-Dick, présentant de très beaux chevaux en haute école qui lui appartenaient en propre et qu'elle maniait avec une incomparable maestria. Comment cela s'était-il fait ? Mais c'était encore Mme Victoire qui, on ne savait comment, avait découvert les merveilles, acquises chez des marchands ignorés, à des prix dérisoires. Et Mamz-elle Miozic ayant une presse excellente, et comptait maintenant pour l'un des plus gros numéros de la saison.

— Et quand ils auront assez de l'équitation, — disait Richard, — nous avons d'autres tours dans notre sac à leur offrir.

Quant à lui, il avait remporté un succès absolument parisien, c'est tout dire, devenu du jour au lendemain l'idole des galeries supérieures, bien que très apprécié par les fauteuils du balcon et par les loges.

On citait les mots de Foot-Dick, on imitait Foot-Dick ; il y avait maintenant des chapeaux à la Foot-Dick, et des cols créés par le même artiste.

Naturellement, comme Richard Barclay, le baronnet Richard Carcklay, ne l'oublions pas, était très joli garçon, et ne s'était nullement débarrassé de son élégance native, — celle que l'on ne doit ni à son bottier, ni à son tailleur, — il ne manquait pas de remporter nombre de succès dans toutes les classes de la société féminine.

Mais s'il se laissait aller sans souci aux très doux et très éphémères caprices, il n'avait pas rencontré encore sous ses pas cet amour ardent et réel qui divinise l'être aimé et résorbe une vie tout entière.

Juqu'alors, il avait traité Colette, ou " Miozic ", ainsi qu'il l'appelait par abréviation, comme une fillette sans conséquence. Ils avaient loué rue Saint-Honoré, pour être tout à la portée du Cirque, un appartement très confortable, comprenant trois chambres à coucher, avec cabinets de toilette, appartements complètement indépendants les uns des autres. Et Richard montait à cheval le matin, répétait au cirque ou donnait ses représentations et rentrait rue Saint-Honoré à l'heure qu'il voulait.

C'est là qu'un matin, il fut réveillé, entre huit et neuf heures, par l'une des bonnes, qui tenait dans ses mains une carte de visite, laquelle avait dû être présentée nombre de fois, car elle se rapprochait plutôt du gris sale, que de l'entière blancheur. Sur ce carton flétri et bossué ou lisait, en caractères romains.

## PALÉMON NICOBAR

### ARTISTE TRAGIQUE

Foot-Dick connaissait ces matinales visites, où de soi-disant artistes, plus ou moins faméliques, venaient le " taper ", — le terme est consacré, d'une somme variant de cinq à dix. Son extrême bon cœur lui interdisant de fermer sa porte, il dit à la domestique.

— Faites entrer.

Et aussitôt, la porte livra passage à un être tout en os, à masque sinistre, à figure noire encadrée d'une volumineuse et emmêlée chevelure absalonienne qui ne devait avoir que des démêlés très rares avec le peigne fin.

— Cher maître, commença-t-il d'une voix creuse, — voulez-vous sauver la vie à un artiste dont certainement vous avez dû entendre parler.

Foot-Dick rentra son cou sous les couvertures, mouvement qui, à la rigueur, pouvait passer pour un signe affirmatif.

Avec volubilité, Palémon Nicobar continuait :

— J'ai joué les grands premiers rôles à Lille, à Bruxelles à Bordeaux, à Marseille, avec, — j'ose le dire, — d'écrasants succès... Seulement... Coquelin m'en veut personnellement ; c'est une affaire d'honneur entre lui et moi. Mounet-Sully ne peut pas me sentir... Il ne m'a jamais pardonné la magistrale façon dont j'ai interprété *Hamlet*, ce qui fait que les portes de la Comédie-Française demeurent à jamais closes devant ma personnalité.

— En quoi puis-je vous être utile ? . . . . .

— Je vais vous le dire, mon cher maître... Des amis à moi, qui s'intéressent à mon talent, à ma nombreuse famille, — avec des larmes dans la voix : — J'ai une épouse adorée qui a consenti à sept fois me rendre père, — organisent une représentation sensationnelle... de façon à multiplier les clous le plus possible, à obtenir une forte recette qui nous permettra, aux miens et à moi, d'attendre un engagement.

Foot-Dick ne savait pas refuser, et il accordait gracieusement son

concours... On établirait, dans la vaste salle de la Gaité, des fils de fer, des trapèzes, et il présenterait, à ce public select, des exercices complètement inédits.

Palémon exultait.

— Du reste, vous aurez un public digne de vous, un public d'élite. Toutes les ambassades ont pris des loges... Je suis soutenu par toutes les sociétés aristocratiques de bienfaisance.

Au fond, Palémon Nicobar disait vrai. Il était un simple roublard, coureur de cafés et de brasseries, où il se livrait, en s'administrant nombre de bocks, à d'interminables dissertations sur l'art et sur la hurlante injustice des directeurs.

Puis à force de quémandes, d'entrées, de démarches, il organisait annuellement une représentation à son bénéfice, une tombola, une loterie, qui permettaient à lui et à son interminable famille, de nouer cahincaha les deux bouts.

Pas méchant diable au fond, — en dehors de l'enragé et outre-cuidant orgueil du cabot raté, — mais d'un rasoir ! . . . . .

Enfin, Foot-Dick lui répétant pour la vingtième fois peut-être, lui promettant son concours, il se décida à déguerpir, non sans avoir inondé Richard d'exubérantes marques de sa reconnaissance.

— Pauvre diable ! — murmura Richard, — avec sa femme, ses sept enfants et pas de théâtre, il ne doit pas avoir la vie bien heureuse ! . . . . .

Puis il n'y pensa plus autrement... si ce n'est la veille de la représentation de la Gaité, où il lui fallut se rendre pour faire installer mathématiquement son réseau de cordages et de fils de fer.

Le jour arriva, et Foot-Dick se rendit de bonne heure au théâtre. Au contrôle, il eut les doigts étroits par les violentes poignées de mains de Palémon... Celui-ci, aidé de son épouse adorée, surveillait de très près la recette.

C'était réellement une fort belle représentation et Foot-Dick s'y trouvait en belle et bonne compagnie artistique. Tout ce qui compte dans l'aristocratie du talent était venu là apporter son écot au camarade en détresse. Aussi la salle était-elle bondée, les loges pleines de femmes en grandes toilettes, resplendissantes de beauté, de grâce et... de diamants.

Instinctivement, se trouvant sur la scène, il se mit à regarder par l'oculus du rideau, et il demeura à la même place, en proie à une stupéfaction profonde.

Dans la grande avant-scène de droite, tout à côté de lui, par conséquent, se trouvaient plusieurs dames décolletées, en grande toilette, accompagnées par des messieurs en habit noir.

Richard reconnut l'un d'eux, un homme très distingué d'allures, à chevelure et favoris grisonnants. C'était lord M... Son Excellence l'ambassadeur d'Angleterre.

Et à côté, enfoui en un fauteuil doré, un homme d'un âge incertain, à cheveux d'un blond pâlot, très maigre, et dissimulant sous des grimaces nerveuses de formidables bailllements.

Fréquemment il se tournait de côté pour regarder tout à l'aise une jeune femme étincelante de bijoux, de pierreries, qui se tenait également sur le devant, à l'autre bout de la loge.

Foot-Dick n'attachait aucune importance à cette jeune femme, non plus qu'à ses compagnes. Toute son attention se concentra sur le gentleman affalé dans son fauteuil.

Et il finit par s'écrier, *in petto* :

— Mais c'est mon illustre frère ! . . . . .

Et aussitôt il ajouta :

— Diable ! . . . Il n'a point embelli !

C'était bien en effet, lord James Lyfford, duc de Clayfton.

Non ! il n'avait point embelli, ainsi que le constatait son cadet.

C'est qu'aussi la vie n'avait pas été pour lui précisément clémente. S'il s'était montré judis maniaque, autoritaire, égoïste, oh ! combien ! . . . et surtout ! . . . il avait à côté de lui une créature infernale qui lui faisait payer au centuple toutes les mauvetés qu'il avait pu commettre. Mlle Charlemont, depuis le moment où elle était entrée dans sa vie, ne lui avait plus laissé ni repos ni trêve. Avec la lâcheté propre à certaines femmes qui abusent du pouvoir et de l'empire qu'elles reconnaissent posséder sur ceux qui les entourent, elle avait fait de l'existence du malheureux duc un véritable enfer. Nous avons pu, par le menu, en apprécier quelques quelques échantillons. Mais avec le temps, cet état de choses n'avait pu que croître et enlaidir.

Maintenant lord Lyfford tremblait littéralement devant sa pupille et celle-ci, la main haute, le tenant de court et fortement en bride, la menait par un chemin qui n'avait rien, précisément, de gazonné.

Par contre, Isabel avait notablement embelli.

A l'âge de vingt-cinq ans, dans tout l'épanouissement de sa radieuse beauté, elle appartenait à cette classe privilégiée de créatures hors pair qui sont créées et mises au monde pour affoler et énamourer les hommes ; spirituelle comme le démon, séduisante entre toutes, elle avait parfaitement conscience de sa magique puissance, ainsi que plus haut il a été dit, et ne songeait qu'à en abuser.

Le malheureux duc de Clayfton avait été complet le jour où il

avait dû s'avouer lui-même qu'un amour qui touchait à la folie s'était emparé de tout son être.

Il avait été obligé de reconnaître qu'il aimait éperdument sa pupille et que son cœur renfermait désormais une nichée de vipères de la jalousie, qui toutes à la fois réclamaient leur pâture.

Une fois cette constatation opérée, lord Lyfford en était arrivé à se demander pourquoi il n'épouserait pas, Mlle Charlemont.

Sans doute, il existait entre elle et lui une grosse disproportion d'âge. Mais enfin, il était encore jeune. De plus, titré, colossalement riche, tandis que Mlle Charlemont ne possédait pour tout avoir qu'un tout petit majorat de six mille livres de rentes. Encore, celui-ci la liait-il à miss Eléonor Graham que nous retrouvons ce soir-là encore, faisant tapisserie au fond de la loge, plus maigre, plus squelettique et plus pingouin encore si c'est possible.

Cette idée s'incrétait peu à peu dans la tête du duc et ne consentait plus à en sortir.

Oui ! il épouserait Isabel, et une fois liée à lui par les liens indissolubles du mariage, leur existence à tous les deux prendrait certainement un autre tour.

Tout d'abord le duc se trompait fort en croyant Mlle Charlemont toujours bornée à sa petite rente de six mille livres. Malgré sa tête folle et ses excentricités démoniaques, Isabel savait parfaitement compter. Et depuis des années elle s'était livrée à un petit manège qui lui avait certainement arrondi l'escarcelle.

Expliquons-nous.

A tout instant, en visitant les grands joailliers et les bijoutiers, Mlle Charlemont admirait des parures de grand prix, des bijoux d'une valeur extraordinaire. Et une fois un violent désir manifesté, elle était bien certaine que son affolé parrain s'empresserait de le satisfaire. Ce qui ne manquait jamais d'arriver. Puis, après avoir été quelque peu portés, ces coûteux bijoux étaient changés en espèces sonnantes et trébuchantes, et il était procédé à de nouveaux achats. On comprendra sans peine qu'opérant ainsi sur de fortes valeurs Isabel avait dû promptement se gonfler une ronde bourse. Et puis les bijoux n'étaient pas les seuls moyens employés.

C'était une gâcheuse, changeant constamment de toilette. Et très coûteuses, ces toilettes étaient fortement majorées à son profit chez les fournisseurs, si bien que sur chaque note acquittée, — et lord Lyfford ne hasardait jamais une observation, — Mlle Charlemont touchait en dessous main une forte remise.

Par ces moyens elle avait su acquérir une très forte somme qui, placée chez un solide banquier, lui donnait de très jolis revenus, encore que la dite somme s'accrût rapidement tous les jours et devint un important capital.

Mais aveuglé par la dévorante passion qui s'était emparée de lui, lord Lyfford demeurait complètement ignorant de la situation pécuniaire de sa pupille. Celle-ci continuait à thésauriser avec une âpreté toujours inassouvie, grappillant sur tout, et ne songeant qu'à se remplir les poches.

Avait-elle un but ?... Peut-être bien. En tout cas, elle n'en soufflait mot à personne. La suite de ce drame nous l'apprendra sans doute.

Une fois arrêtée l'idée de devenir l'heureux époux de sa pupille, lord Lyfford s'en était ouvert à miss Graham.

Et la prude Eléonor d'entrer immédiatement dans les vues du duc de Clayfton, de répondre qu'il avait là une pensée vraiment géniale.

Et miss Graham d'ajouter :

— Je pense que dans sa situation Mlle Charlemont s'estimera trop heureuse de devenir duchesse et qu'elle acceptera votre proposition avec enthousiasme.

On croit aisément ce que l'on désire, — a dit un sage, — et le désir de miss Graham était de voir ce mariage se conclure le plus promptement possible.

La raison ? oh ! combien simple !... Miss Graham espérait bien qu'à l'occasion du mariage de son élève, le duc de Clayfton lui ferait un loyal cadeau, lui offrirait une rente très acceptable... et qu'alors Eléonor pourrait enfin briser ses chaînes, conquérir sa liberté et échapper à la tyrannie de la damnée créature qui ne cessait un seul instant de la martyriser.

Mais malgré les affirmations de l'institutrice, le duc s'était mis à trembler très fort. Il n'était nullement certain de son bonheur.

— Miss Graham, — fit-il, — si vous voulez sonder le cœur de cette chère enfant, et si vous réussissez dans cette mission si difficile, et à la réussite de laquelle j'attache tant d'importance... vous n'aurez pas à vous plaindre de ma générosité, j'assurerai votre indépendance pour le reste de vos jours.

Et aussitôt l'institutrice tressautait sur son siège. Elle fermait les yeux et se voyait propriétaire dans le Yorkshire d'une petite maison blanche... une étable, avec une ou deux vaches, des poules, des canards... Toute une Arcadie... Et qui sait, peut-être finirait-elle par séduire un pasteur, et par se marier en justes noces avec un représentant autorisé de l'Eglise anglicane. Toutes les joies réunies !

Et dès le lendemain elle entama l'affaire avec une savante diplomatie.

Isabel était tout justement rentrée éreintée d'une chasse au renard où elle était tombée par deux fois, et — les forces humaines ont des limites, — elle reposait ses courbatures sur une chaise longue.

Miss Eléonore était venue s'asseoir non loin d'elle, et comme la jeune fille avait jeté au loin un livre qui l'ennuyait, la vieille fille posa un premier jalon. nous voulons dire qu'elle hasarda une première question touchant ce délicat sujet.

Prenant une attitude pensive et poétique, se donnant des airs de vieux lis penché sur sa tige, d'une voix très douce, elle demanda à son irascible élève :

— Chère Isabel, est-ce que cette vie de solitude au milieu de la foule, cette agitation forcée, dans cet immense désert qui s'appelle le monde, n'a pas parfois produit dans votre cœur un vide à la fois lourd et pénible ?

Isabel leva brusquement la tête, ses grands yeux prirent une expression mauvaise, et aussitôt :

— Si vos humeurs noires vous tiennent ainsi, miss Graham, il n'y a qu'une chose à faire... faut vous purger... parce que, de la part d'une vieille coriace comme vous, ça peut devenir très dangereux.

Nous avons déjà surabondamment démontré que Mlle Charlemont était d'une criante inconvenance. Dans ses pérégrinations incessantes, — car, de même que la femme du Brésilien, elle avait entraîné lord Lyfford "au Nord, au Midi, puis ailleurs", — elle n'avait pas su châtier son langage intime ; et comme elle s'exprimait aussi couramment en français qu'en anglais, elle émaillait généralement ses phrases de tous les mots d'argot qu'elle avait pu récolter dans les deux langues, ce qui produisait d'ailleurs le plus singulier effet.

La proposition du susdit remède amena une contraction sur les joues creuses de la pudibonde anglaise, et elle étouffa à mi-voix un "shocking" révolté. Mais qui veut la fin veut les moyens, et les alléchantes promesses de lord Lyfford la décidèrent à supporter cette grossièreté, ainsi que tous les maiséants propos qu'elle ne manquerait pas de s'attirer durant le cours de la conversation qu'elle entendait poursuivre.

Elle reprit alors :

— Je parle sérieusement... Il me semble que dans certains moments, la vie nomade doit devenir complètement insupportable... Avoir une famille, un mari, à soi, que l'on pourrait chérir, de petits enfants blonds et roses.

Elle se disposait à dérouler sa période poétique, lorsque Isabel lui coupa brusquement la parole en lui disant :

— Est-ce que vous n'avez pas fini bientôt de me raser, vieille cigogne ?... Je vous prévient que je ne suis pas d'humeur à supporter ce matin vos divagations.

— Ma chère enfant, — persista l'entêtée vieille fille, — c'est l'intérêt que je vous porte...

— Faites m'en grâce...

— L'amitié... que depuis tant d'années...

— Votre amitié !... Ne dites donc pas de sottises !... Votre amitié !... Inconnue !... Vous demeurez à mes côtés, à me scier le dos avec trente-six variations, parce que vous y avez intérêt... Autrement... il y a belle lurette que vous m'auriez lâchée, et au trot, encore !... Du reste, faut être juste, je reconnais que j'en eusse fait tout autant de mon côté... Car, avoir toujours devant les yeux vos longues dents jaunes... un vieux piano... ça n'est vraiment pas une fête !...

Malgré tout, Eléonor s'entêta encore :

— Eh bien ! malgré toutes vos méchancetés, ma chère enfant j'aurai le courage de vous dire que vous êtes en train de passer à côté du bonheur. L'occasion n'a qu'un cheveu qu'il faut s'empresser de saisir...

— Qu'est-ce qu'il faut saisir, vieille toquée ?...

— Votre bonheur... Vous l'avez à portée de votre main.

Ces mots éveillèrent-ils une curiosité dans l'esprit d'Isabel ? Toujours est-il qu'elle s'écriait avec vivacité :

— Vous dites ?...

— Je me demande, — reprit avec précipitation la vieille Anglaise, croyant avoir trouvé le moyen de placer son argumentation, — je me demande comment vous ne vous êtes pas aperçue, vous si perspicace d'habitude, que vous n'avez qu'à avancer la main pour saisir la situation la plus enviable, la plus enviée... Comment n'avez-vous pas vu, et depuis longtemps, que lord Lyfford est amoureux fou de vous... et qu'il ne demande qu'à faire de vous une duchesse de Clayfton.

Les sourcils d'Isabel s'étaient violemment contractés.

— Alors !... vous avez vu ça, vous !... Alors !... lord Lyfford vous a chargé d'une mission... Vous vous occupez de mariages, maintenant !... Tant pour cent... La commission en dehors !... Eh bien !... en voilà assez... Je vous remercie... Je parlerai moi-même à lord Lyfford... Quant à vous, Graham... faites-moi le

plaisir de filer !... Allons ! houchte... De face et de profil, j'ai beau vous retourner, vous m'êtes également insupportable.

Eléonor se retirait, et elle accourait aussitôt chez le duc. Elle n'était pas par trop fâchée de son entretien... Mlle Charlemont n'avait pas dit " non " tout d'abord... Elle s'expliquerait, avait-elle dit, avec lord Lyfford... Ça pourrait très bien marcher, cette grosse affaire-là.

Aussi, une fois en présence du duc, lui dit-elle avec un petit air entendu :

— Jo lui ai parlé... Elle ne me paraît pas trop mal disposée.

Et milord de se frotter les mains, de s'agiter en tous sens et de donner l'essor aux plus amoureux espérances.

Une heure plus tard, Isabel arrivait chez son parrain, en ouragan. La disposition pouvait être bonne, comme l'affirmait Eléonor, mais il n'y paraissait pas, car Mlle Charlemont avait sa physiologie des plus mauvais jours.

— Ah ça ! — commençait-elle, s'asseyant en face du duc et le regardant dans le blanc des yeux, ce qui le rendit tout tremblant, — qu'est-ce que j'apprends ?... Qu'est-ce que vient de me raconter cette vieille loufoque de Graham ?... Vous êtes amoureux de moi... et vous voudriez m'épouser !... Elle s'est trompée, n'est-ce pas ?... et elle est complètement toquée, et c'est elle-même qui a pris ça sous son tour de cheveux ?...

— Mais non, Isabel, — bulbutia le duc, — mon vœux le plus cher.

— Ah ! mon pauvre parrain !... vous n'avez réellement pas de chance !... Vous êtes bien la dernière personne que je songerais à épouser.

— Mais, Isabel...

— Mais non !... C'est matériellement impossible... mais vous n'y songez pas !... moi, votre femme !... mais je vous rendrais tout simplement l'être le plus malheureux de la terre... Mais vous ne savez donc pas qu'il suffit de me défendre de faire une chose pour qu'aussitôt l'envie m'en prenne à la gorge ?... Je vous rendrais absolument malheureux... Notre existence serait un enfer... Et si jamais je me marie, je n'épouserai qu'un homme dont je serai follement amoureuse... et vous n'êtes nullement celui-là... Donc, pas de mariage... Il faut en faire votre deuil... Continuons à mener la vie telle que nous la suivons... Je serai toujours votre amie... mais votre femme, jamais...

Le duc avait courbé la tête, et de grosses gouttes de sueur coulaient maintenant le long de ses joues creuses.

L'impitoyable créature poursuivit encore :

— Donc, pas de mariage, pas de cour, pas de soupirs passionnés, pas d'yeux blancs. Toutes ces sinagrées amoureuses me prendraient sur les nerfs... pas de messages de cette vieille dinde de Graham, parce que celle-là, je la mettrais à la porte... C'est entendu, n'est-ce pas ?...

Le duc répondit par un faible mouvement de tête, tandis qu'Isabel, d'un simple mot, résumait les débats :

— Du reste, je dois vous prévenir que si, par aventure, il vous arrivait de manquer à nos conventions, je suis majeure, parfaitement libre de ma personne... Je trouverais parfaitement le moyen de me débrouiller dans la vie... Je prendrais mes cliques et mes claques... et vous ne me reverriez jamais... C'est bien simple.

Les amoureux sont lâches... Le duc, qui faisait depuis un long moment de surhumains efforts pour étouffer ses larmes, ne répondit qu'un mot à Mlle Charlemont en lui tendant la main :

— Restez !...

Et la vie continua ainsi qu'elle était... désorganisée, Isabel toujours en proie à un besoin de déambulation perpétuelle.

Le duc espérait qu'elle finirait par se laisser toucher par son amour, par sa tendresse.

Avec une créature telle, cependant, il n'était permis de concevoir aucune espérance...

Dans ses jours d'ennui, si fréquents, si nombreux, elle se complaisait à torturer celui qui l'adorait, et y prenait un vif plaisir.

Il est des êtres mauvais et pervers qui se délectent de la souffrance des autres.

Isabel Charlemont était de ceux-là.

La passion de lord Lyfford était devenue une véritable névrose. Et lorsque à mots couverts il lui disait ce qu'il éprouvait, et le profond, le désespéré chagrin qui à tout instant lui rongeaient le cœur, elle lui répondait en riant :

— Je dois, en vérité, me sentir très fière : j'ai remplacé votre défunte passion pour les sillots et les sonnettes, et je suis parvenue à vous faire oublier jusqu'à la molette de l'éperon de Charles-Quint !... Quelle gloire !...

Alors, fou à la fois de rage et de douleur, le duc entra dans des colères qui le conduisaient aux portes de la folie !... Il jurait de reprendre sa liberté, de se séparer à jamais de ce monstre qui le rendait le plus malheureux des êtres...

Et le lendemain matin, quand il la voyait apparaître, superbe, radieuse, il oubliait tous ses serments, toutes les viriles résolutions prises par lui pendant la nuit, et un simple regard le ramenait aux

pieds de son idole, plus faible, plus soumis, plus rampant que jamais.

Aussi lui avait-elle fait parcourir à sa suite, ainsi que nous l'avons dit, toutes les capitales de l'Europe. En Amérique ils avaient passé de longs mois, tout en revenant à Londres, ou dans les princiers domaines du duc, à différents intervalles. Et souvent, à peine installés, fallait-il repartir encore... Mlle Charlemont le désirait ainsi.

On se demandera certainement pourquoi Isabel Charlemont, sans fortune, avec cette rapacité et cette avidité qui faisaient le fond de son exécrable nature, avait pu refuser de devenir duchesse de Clifton, c'est-à-dire la femme d'un homme colossalement riche ?

Peut-être le lecteur a-t-il deviné le véritable motif qui avait dicté la conduite de Mlle Charlemont en cette circonstance.

En tout cas, ce motif découlait d'une conversation qu'elle avait surprise, un certain soir, sur les falaises du Pays, alors qu'Isaac Backer et M. le premier secrétaire Eric Lewens, se croyant bien seuls, échangeaient leurs impressions tout en dégustant d'excellents cigares.

Les hautes falaises surplombaient le rivage, dans toute la longueur du parc et des jardins de plaisance, garnies d'un solide et épais balustre.

Or, au pied de l'un des poteaux soutenant ce balustre, Mlle Charlemont avait remarqué qu'une dalle se dérangeait et pivotait sur elle-même, démasquant une cavité assez profonde pour pouvoir y cacher complètement un corps humain.

Et, au risque de se briser, de s'émietter au bas des roches, elle aimait à se retirer dans cette petite niche, d'où elle n'apercevait que la mer et le ciel, bercée par le régulier ressac des vagues qui venaient battre et ébranler le pied de la falaise.

Et souvent, alors qu'on la cherchait partout, que toute la maison en révolution criait vainement son nom, à tous les échos d'alentour, elle se tenait là, tapie dans sa cachette, ne répondait pas, y demeurant de longues heures, s'amusant de l'effarement de tous ceux qui, éperdus, couraient à sa poursuite.

Or, ce soir-là, il y avait eu une scène à table entre lord Lyfford et sa pupille, et cette dernière, jetant sa serviette, claquant les portes à les briser, avait quitté la salle à manger.

C'était en été, une brise très légère venant du large rafraîchissait l'atmosphère, et Mlle Charlemont avait jugé à propos d'aller enfouir dans son trou sa mauvaise humeur.

Elle était là, dolente, étendue, ruminant quels méchants tours elle pourrait bien inventer pour faire enrager son parrain et miss Graham, lorsqu'elle entendit marcher au-dessus de sa tête.

C'étaient Eric Lewens et Isaac Backer qui, ayant dîné à Plaisance, prenaient le frais et fumaient un cigare.

— Enfin, — disait Backer, qui, en réalité, était curieux comme une chouette, — qu'est-ce qu'elle fait dans la maison, Mlle Charlemont, vous devez le savoir, vous Lewens, qui ne bougez jamais ?...

— Qui peut le savoir ?... Qui peut connaître ce qui se passe dans cette âme diabolique ? — répliqua, après un terme d'arrêt, le secrétaire. — Elle est jolie comme un rêve et mauvaise comme un cauchemar. C'est une peste, méchante, cruelle ; elle a tous les défauts et tous les vices et... il est impossible de ne pas l'adorer... Ah ! pour être aimé d'une créature semblable... je crois que l'on serait capable de vendre son âme au diable...

— Avec ça qu'il en voudrait ! — fit à mi-voix Isabel.

Si faible qu'eût été le son de sa voix, il éveilla cependant l'attention du secrétaire, qui demanda à Backer :

— Qu'est-ce que vous dites ?... Vous avez parlé ?

— Moi !... je n'ai rien dit... C'est sans doute l'un des mille bruits de la mer.

— C'est probable... car nous sommes bien seuls sur la falaise... Et cette petite promenade, après dîner, ne manque pas précisément de charme.

— Pas autant que le sujet de notre conversation, car je n'ai jamais rencontré, en vérité, de créature aussi adorablement jolie que miss Isabel.

— Certainement, je suis absolument de votre avis... Par malheur, elle est réellement par trop méchante... Elle ne respecte rien, et n'a pitié de personne.

— Nous en savons quelque chose.

— Enfin ! je suis curieux de savoir ce que pourra être sa destinée ?... Car ne peut pas coiffer sainte Catherine... Et, d'un autre côté, elle ne peut pas demeurer perpétuellement la pupille de lord Lyfford... Ça n'est pas une situation sociale.

— C'est que le duc a l'air d'en être coiffé de plus en plus.

— En tout cas, elle le fait tourner comme un tonton... Lui, si raide, si dur aux autres... Ah !... il a bien trouvé son maître !

Et les deux fumeurs se mirent à rire de bon cœur.

Isaac Backer reprit alors au bout d'un instant :

— J'ai bien tourné et retourné de tous les côtés la question... Et je ne sais vraiment pas si, en épousant le duc de Charlemont, elle ferait, après tout, une très belle affaire.

Eric Lewens crut devoir protester par une violente exclamation] tandis que son interlocuteur continuait :



—Mais certainement... Je suppose que Mlle Charlemont soit devenue Lady Lyfford... Et après?... Son mari ne peut lui reconnaître qu'une certaine somme comme dot... une misère... et de la main à la main... Ses terres, ses propriétés, il ne pourrait en disposer qu'en faveur d'un enfant à lui... un enfant mâle... et le docteur Thurner, qui connaît le duc comme sa poche, le docteur Lawson, qui est le médecin de la famille depuis de nombreuses années, ont dix fois, et vingt fois répété devant moi que le duc s'est tellement abîmé la santé avec ses manies, ses privations, ses drogues de toute nature, qu'il n'aura jamais, au grand jamais d'enfant... On ne sait ni qui vit ni qui meurt... Que le duc vienne à disparaître... et la duchesse n'aura plus qu'un maigre douaire... bien différent de l'immense fortune qui se trouverait pour le moment à sa portée.

—Vous avez peut-être raison, — fit le secrétaire, en se rangeant à l'avis de son compagnon. — Enfin, telle qu'elle est, elle est idéalement et diaboliquement jolie... Voilà toute la vérité.

—Quelle que soit sa beauté, elle n'aura qu'un temps, mon cher Lewens, — fit sentencieusement Isaac Backer, — tandis que l'argent..., ça ne vieillit pas... et ça reste.

Et les cigares étant terminés, les deux promoteurs regagnèrent la villa, sans se douter que pas une syllabe de leur conversation n'avait été perdue.

Pour Isabel, elle quittait bientôt elle-même sa cachette, et en regagnant sa chambre à coucher, elle murmurait :

—Cet Isaac Backer, c'est le dernier des gredins, mais, vraiment, ce n'est pas un imbécile.

Cette conversation eut-elle une influence sur l'esprit de Mlle Charlemont, nous ne saurions le dire ; toujours est-il que nous avons vu avec quelle énergie elle refusa la main de son tuteur lorsque celle-ci lui fut offerte.

Avait-elle un but dans la vie?... Pourquoi suivait-elle la réalisation d'un rêve?... Personne n'aurait pu lire dans la noirceur de cette âme impénétrable. Toujours est-il qu'alors le duc, en proie à tout l'affolement qui s'était emparé de son être, dardait sur elle des yeux où se lisaient toutes les affres d'une passion furieuse, elle réprimait son plus perfide sourire en murmurant :

—Mais il flambe très bien, en vérité!... ce cher duc!... Il flambe comme un véritable sarment!.....

Et on eût dit que, pareille à un vampire à l'affût, elle dévorait des yeux ce bucher allumé par sa beauté, attisé par son infernale et savante coquetterie, qui consumait peu à peu celui qui avait eu le malheur de la rencontrer sur sa route.

Donc, elle l'avait traîné partout, l'obligeant à la suivre par ce seul mot :

—Mais, si ça vous ennuie, vous êtes bien libre de m'abandonner et de me laisser aller seule.

Libre ! Lui ! Le malheureux !... Jamais captif, jamais esclave n'avait été autant enchaîné, et par de lourdes entraves qu'il lui était impossible de briser.

Et elle ajoutait :

—Graham me suffira... Sans doute ce vieux meuble n'est pas d'une gaieté folle... Mais enfin, en le placant dans un coin, il m'assure encore... la tranquillité.

Et lord Lyfford s'inclinait. Et, résigné, vaincu, il se bornait à répondre avec une soumission désolée :

—A quelle heure voulez-vous partir, Isabel?.....

Et l'on partait, précédé par un courrier, et l'on arrivait n'importe où, trouvant toujours une installation toute préparée.

Pour la troisième fois Isabel avait amené miss Graham et son parrain en France, à Paris, où ils occupaient tout le premier étage de l'hôtel Bristol.

Et aussitôt les cartes d'affluer chez le duc de Clayfton que sa situation de lord anglais reliait à l'aristocratie de tous les pays.

Quelques jours plus tard, Isabel qui commençait à avoir assez du bois de Boulogne, des magasins et des théâtres, battit des mains lorsqu'il arriva à l'hôtel une grande enveloppe armoriée.

L'ambassadeur anglais et lady M... invitaient miss Isabel Charlemont à assister à une grande représentation extraordinaire au théâtre de la Gaîté.

Et lord Lyfford avait été obligé d'accepter, d'abord parce qu'Isabel le voulait, ensuite parce que la représentation étant au bénéfice d'un artiste, Palémon Nicobar, elle constituait une œuvre de charité à laquelle le grand seigneur anglais se faisait un devoir de largement souscrire.

Voilà comment Isabel, lord Lyfford, et même miss Eléonor Graham se trouvaient dans une grande avant-scène ce soir-là au théâtre la Gaîté.

Son œil fixé à l'oculus, Foot-Dick continuait à regarder son frère aîné et une violente colère commençait à bouillonner en lui.

Chez les bonnes natures, la haine ne s'installe jamais à poste fixe, au centre même du cœur.....

A un cruel affront on n'oppose pas l'oubli, car la plaie ne se cicatrise point, et il suffit d'un événement imprévu et souvent d'un léger souvenir pour l'aviver. On ne pardonne pas non plus.....

On s'efforce de se débarrasser de cette obsession douloureuse et de penser à autre chose.

C'est bien là ce qu'avait fait Foot-Dick.

Mais maintenant qu'il revoyait cet orgueilleux chef de la famille, celui-là même qui, quoique né de la même mère, avait cherché à le faire tomber dans un piège infâme, et à le déshonorer pour l'obliger à abandonner à jamais la carrière honorable, — elles le sont toutes quand on les suit haut la tête et haut le cœur — qu'il avait librement choisie, oh ! alors... toutes les rancœurs passées se réveillaient en lui, plus vivantes, plus vivaces, et la terrible vipère du souvenir le mordait cruellement au cœur.

Et comme le régisseur commandait : " En place, au théâtre, " qu'il était obligé de quitter son poste d'observation, il se retira dans la coulisse avec ce mot, gros de menaces, qu'il ronchonnait entre ses lèvres serrées.

—Attends un peu !.....

La représentation se poursuivait. Sarah avait été acclamée, et après elle, Calvé, Maurel, et de vaillants artistes de la Comédie-Française.

A diverses reprises, lord Lyfford qui s'ennuyait au théâtre, comme il s'ennuyait partout ailleurs, avait consulté du regard Isabel pour lui demander si elle consentait à partir. Et l'irréductible miss avait répondu à haute voix :

—Je m'amuse beaucoup... Je trouve cette représentation très amusante, et je remercie mille et des fois Son Excellence d'avoir eu la bonne grâce de penser à moi.

La représentation qui se déroulait dans la salle intéressait fort peu Mlle Charlemont, mais à tout instant, dans les fréquents entr'actes, de très beaux et très élégants jeunes gens se présentaient dans la loge, usant de leurs relations avec l'ambassade pour se faire " introduire " régulièrement auprès de cette ravissante personne nommée Isabel Charlemont, et dont la sensationnelle beauté produisait ce soir-là un prodigieux effet. Et alors, Isabel flirtait, ronronnait, faisait la roue, jouait de la prunelle, ce qui retournait ce pauvre duc de Clayfton sur un véritable gril.

Aussi, tout occupé de surveiller Isabel, qui s'amusait plus que jamais à tourmenter son vieux " patito ", et qui coquetait avec un charmant officier d'état-major, lord Lyfford n'avait pas entendu la nouvelle annonce prononcée par le régisseur :

" Les exercices de M. Foot-Dick. "

Il ne s'occupait guère du filot que l'on abaissait, des cordages en fil de fer que l'on guindait, non plus que de trois trapèzes abaissés des cintres et qui se balançaient déjà dans l'espace.

Le clown parut, et tout aussitôt il fut longuement et bruyamment acclamé par le public qu'il avait tant désopilé déjà par ses saillies.

Il était vêtu en clown, en costume de satin bariolé, qui moulait merveilleusement son corps nerveux et cambré.

Mais, chose, étrange, pour cette fois, et contrairement à l'habitude, on peut même dire à la règle, il ne s'était nullement grimé.

Par suite, il se montrait parfaitement reconnaissable.

Et alors, une fois dans les airs, ce fut une véritable folie, une série de tours de force, d'adresse, de grâce, des cabrioles pleines d'assouplissements, des détentes déconcertantes, le tout exécuté avec une vertigineuse aisance.

L'orchestre avait attaqué une grande valse de Strauss, et Foot-Dick, sur ce rythme nerveux et vibrant, voltigeait à travers la salle, semblable à un vivant météore.

Il se surpassait ! Aussi, des applaudissements frénétiques accueillirent-ils chacune de ses passes.

Le duc avait bien été forcé de porter ses regards sur cet artiste acclamé par la salle entière.

Et soudain, il était devenu d'une mortelle pâleur.

Il avait reconnu son frère !.....

Oui !... Oh rage !... Oh damnation !... Oh fureur impuisante !... celui qui gambadait ainsi à travers l'espace, c'était son puîné, son cadet, le baronnet sir Richard Barclay !.....

Et il lui sembla qu'au milieu de ses bonds, de ses cascades de haute voltige, Foot-Dick, le clown maudit, lui adressait d'épouvantables grimaces.

Il voulut se lever, sortir.....

Personne ne s'occupait de lui, tous les yeux étaient braqués sur l'étonnant gymnasiarque qui continuait à électriser la salle entière !

Enfin, de l'un des trapèzes, prenant son élan, Foot-Dick bondit comme un véritable gorille et tombant les deux pieds d'aplomb sur la rembarde de la loge, droit, debout, devant le duc de Clayfton, il lui adressa d'une voix aiguë et stridente la phrase consacrée :

—Monsieur mon frère !... Voulez-vous venir jouer avec moi ?

C'en était trop ; lord Lyfford s'affala sans force dans son fauteuil. Mais tandis que la tête lui tournait, qu'il perdait connaissance, il eut encore le temps d'avoir les oreilles percées par l'inextinguible et bruyant éclat de rire d'Isabel.

## III

C'était vraiment un établissement présentant un très vif intérêt que celui qui avait pour enseigne : *Au soleil de minuit*, et se voyait encore, rue des Moulins, il y a de cela deux ou trois ans. Depuis, le *Soleil de minuit* a été remplacé par un bar, qui a tout aussi mauvais air que son devancier, et doit présenter les mêmes agréments. L'entrée principale du bouge donnait sur la rue des Moulins, mais une sortie particulière s'ouvrait au coin de la rue Thérèse.

Au rez-de-chaussée, l'établissement comportait un marchand de vins banal, avec le comptoir traditionnel, les litres de vin et d'alcool, les siphons et l'éternel zanzibar destiné à exciter quelque peu les consommateurs.

Puis un escalier en vis descendait directement dans une cave garnie de tables de marbre, où l'on mangeait, l'on buvait, l'on jouait à la manille, au rams, et où quelques palefreniers et hommes d'équipe du Cirque habitués de ce charmant bouge, avaient introduit depuis peu le poker.

Au rez-de-chaussée, derrière le comptoir, trônait une matrone de cinquante ans, au menton barbu, nommée Mme Barreau.

La cave était surveillée par Barreau lui-même, un homme du même âge que sa moitié, taillé en force, avec un râble épais, une grosse tête embroussaillée de cheveux roux et sales.

La société qui se réunissait au *Soleil de minuit* était étrangement mêlée. Il venait de tout là-dedans, des escarpes et des assassins, de simples filous et même des imbéciles qui n'avaient rien volé du tout, et qui échouaient là conduits par leur mauvaise étoile, parce que l'on y buvait, que l'on y mangeait, que l'on y jouait, et qu'à toute heure du jour et de la nuit ce soleil tout particulier brillait pour tout le monde.

Au vrai, le *Soleil de minuit* n'était pas autre chose que l'un de ces tapis francs comme il s'en rencontre tant dans tout les vieux quartiers de Paris.

On a beaucoup démolit tout aux environs de la butte des Moulins et du Palais-Royal, mais combien ne reste-t-il pas à assainir !

Barreau, en réalité, servait de précieux indicateur à la préfecture de police, toutes les fois qu'un gros vol avait été commis ou que l'on poursuivait les auteurs d'un crime mystérieux ; Barreau et sa femme, qui connaissaient leur haute et basse pègre sur le bout du doigt, fournissaient fréquemment de très sérieux tuyaux et rendaient de très grands services.

Parfois la police envahissait le *Soleil de minuit*, aussi bien le rez-de-chaussée que la cave. La sortie de la rue Thérèse était coupée, et dans la souricière on pinçait tout ce qui se trouvait dans l'établissement.

En ce cas, réduit à l'impuissance, Barreau poussait des meuglements de bœuf en délire, et se tordait les poings en criant :

— Oh ! il ne viendra donc pas, le jour de la grande lessive !... le jour de la revanche sociale !... Ah !... ce jour-là j... et que nous les collerons au mur les mouches et les sergots !... .

Et il passait, ce brave Barreau pour un bon zig, pour un pur... alors qu'il n'était, comme tant d'autres, qu'un simple mouton.

En raison de ces services si bien rendus, on laissait le *Soleil de minuit* ouvert jusqu'à l'aurore, et l'on ne taquinait pas le couple Barreau sur les... irrégularités qui se produisaient à tout instant dans cet établissement.

C'est que les habitués du *Soleil de minuit* n'admettaient pas aisément les nouvelles figures... Si un inconnu attiré par les rayonnements de cet astro affriolant, se hasardait dans la cave, il n'avait qu'à bien se tenir, et encore avait-il toutes les chances pour empocher une maîtresse dame.

Généralement, c'était l'un des habitués, un gars ignoble, nommé le Borgne, vu qu'il ne possédait plus que l'un de ses yeux, ayant semé l'autre sur le champ de l'une de ses batteries coutumières, qui commençait les hostilités. Le Borgne, court, trapu, tout en torse, le front bas, avec des cheveux en tête-de-loup planter jusqu'aux sourcils, le Borgne, disons-nous, avec un dandinement d'épaules destiné à faire saillir la valeur de ses pectoraux, venait se planté droit devant l'inconnu assez osé pour pénétrer dans la cave ; puis s'emparant de la consommation de l'intrus, bock, grog ou simple verre de vin, l'avallait d'une lampée et reposait le verre sur la terre.

Le consommateur avait-il la prétention de se rebiffer, le Borgne, qui avait d'une force colossale, lui tombait dessus, et avec l'aide de quelques braves camarades passait le malheureux à tabac.

En ce cas Barreau avait le bon goût de remonter au rez-de-chaussée et de ne reparaitre que quand "l'exécution" était terminée complètement.

Un autre coup, celui du bec de gaz, était beaucoup plus pratique. Trois ou quatre nouveaux se présentaient-ils dans la cave, un des habitués, se glissant à plat ventre, arrivait jusqu'au compteur et

éteignait le gaz tout d'un coup. Alors on se précipitait dans l'obscurité sur les victimes, on barbotait ce qui se trouvait dans leurs poches, porte-monnaie, montres, bijoux, et quand la lumière reparaisait, aux imprécations bruyantes du chef de l'établissement, celui-ci éconduisait les dévalisés, se refusant à écouter leurs réclamations et leurs doléances et répétant ces simples mots :

— Est-ce que je sais, moi, voyons !... .

Naturellement, il venait des femmes au *Soleil de minuit*, et ce n'était pas, comme bien l'on pense, la fine fleur du quartier. Parmi ces dames, les bonnes amies de ces messieurs, on pouvait remarquer au premier rang une nommée Catiche.

Brune, avec des yeux noirs, les dents enchevêtrées, elle n'eût pas été vilaine fille sans la flétrissure précoce qui plissait et fanait son visage, et la voix éraillée et canaillo que lui avait donnée l'abus de l'alcool et les nuits passées aux quatre vents.

Catiche vendait des fleurs au Palais-Royal, au Nouveau-Cirque, avenue de l'Opéra. Elle avait pour ami et protecteur le Borgne, auquel elle portait une affection très grande.

Or, voilà qu'un soir, un grand gaillard bien planté, à la face rasée, sauf deux favoris blonds tirés au cordeau, faisait irruption dans la cave, vers une heure du matin, à la suite de Catiche, et s'établissant dans un coin, devant une table de marbre, il lui achetait l'un de ses bouquets et poussait l'audace jusqu'à lui offrir une consommation.

Le Borgne, à l'autre bout de la salle, était occupé pour l'instant à une très animée partie de manille.

Il se retourna, jugea la situation et d'un imperceptible coup d'œil invita Catiche à accepter l'offre qui lui était faite.

Puis il gronda entre sa mâchoire de bouledogue :

— Une politesse en vaut une autre... Je m'en vas la lui offrir, moi, à l'homme aux côtelettes.

Quel était-il ce nouveau venu, un domestique ?... un employé ?... un homme de cheval ?... A coup sûr pas un jockey, car il était trop bâti en force, trop grand, trop gros.

Il s'était fait servir deux grogs américains, et commençait à porter le sien à ses lèvres quand la partie de manille se terminant, le Borgne se leva et se dirigea vers la table où le nouveau venu se tenait en compagnie de Catiche.

L'homme aux favoris, voyant le Borgne s'approcher, porta vivement son verre à ses lèvres, en absorba le contenu d'une lampée et brisa aussitôt après son verre par terre.

Puis, tranquillement, il s'adressa au Borgne qui s'était arrêté tout surpris, en lui disant :

— Si vous voulez prendre un verre... je veux bien vous l'offrir, mais je m'étais dit que vous ne boiriez pas celui-là.

— Et alors ?... .

— Alors... si vous ne voulez pas trinquer... vous trinquerez tout de même... Parce que je sais de quoi il retourne, nous allons nous battre, et comme je suis beaucoup plus fort que vous... c'est vous qui trinquerez... .

Des hommes ayant fait mine de s'élaner du fond de la salle :

— A celui qui touche à son couteau et qui bouge, j'envoie une balle entre les deux oreilles.

Et il mettait au clair un joli colt tout luisant.

— Quant à vous, si vous voulez y aller d'une partie de coups de poing... je suis votre homme... mais je pense que c'est bien inutile, et je crois que vous feriez bien mieux d'accepter une forte tournée.

Tout cela était débité en bon français, sur un ton très simple, avec une pointe d'accent anglais très prononcée.

Tous les gens de l'acabit du Borgne sont couards et lâches, et ils s'empressent de canner dès qu'ils ne sont pas assurés d'être les plus forts.

— Va pour la tournée, — finit par dire le sinistre gredin, après une seconde d'hésitation.

Et les grogs américains commencèrent à défiler en se succédant avec rapidité.

Mais le Borgne et sa compagne Catiche ne possédaient sans doute pas, au milieu de leurs qualités multiples, la reconnaissance de l'estomac, car, tout en causant de choses et d'autres... le Borgne y était bien pour quelque chose, car au *Soleil de minuit*, où il est tout-puissant, rien ne se faisait sans son assentiment... le gaz s'éteignit tout à coup et la cave se trouva subitement plongée dans la plus profonde obscurité.

Et les consommateurs de marcher sur l'homme aux côtelettes.

Mais la voix forte de celui-ci domina le brouhaha et le tumulte de la bousculade :

— Je le connais aussi le coup de gaz !... Je n'ai pas de montre, et vous ne trouverez pas dix francs sur moi.

On était refait.

Un type que cet Anglais... Le type de celui qui la connaît dans les coins. Alors, le gaz étant rallumé, on le laissa tranquille, d'autant que, caché dans l'un de ses favoris, enfermé dans un cure-dent,

il sortait un billet de banque, un billet authentique, et offrait à nouveau une tournée générale.

A partir de cet instant, il fut de la maison, Barreau lui-même le prenait sous sa protection, car le patron participait à la consommation d'un volumineux bol de punch.

Après tout, comment se nommait l'inconnu, l'English? ... M. Floche, — disait-il, un drôle de nom, — paraissait un bon zig, et il devait avoir le droit de venir dans la cave tout comme les autres... Pourquoi donc pas? .....

Ce revirement provenait du Borgne qui venait de taper M. Floche d'un petit louis tout neuf, — la vie est dure, — et qui espérait bien ne pas en rester là avec lui.

L'œil unique du Borgne sondait la physionomie flegmatique de M. Floche... Et avec Catiche, ce fut à dater de cette mémorable soirée d'interminables parties de piquet et de manille à la fin desquelles l'Anglais avait l'extrême bon goût de toujours perdre.

Le Borgne n'était pas jaloux. Il laissait fort bien Catiche en tête à tête avec M. Floche. Celui-ci faisait-il la cour à la bouquetière? On ne saurait l'affirmer. Il recherchait sa société, lui offrait toujours des petits verres de chartreuse et des grogs, mais jusqu'alors il n'avait point hasardé le plus petit mot de galanterie. Entre temps, il s'enquêrait adroitement de ce qu'elle faisait, des endroits qu'elle fréquentait... Il paraissait insister sur le Cirque.

Le Borgne aussi y était parfois employé comme homme d'équipe en extra... Il était pris là deux ou trois soirées par semaine. C'était toujours ça... Le reste du temps... porteur à la Halle, ouvrier de portières, ramasseur de bouts de cigares... Quoi encore?... Cent un métiers, disait Catiche, et pas un de bon... Mais enfin... elle, de son côté, vendait ses fleurs... En somme, on vivait... et à la cave, quand les temps n'étaient pas trop durs, quand on filait des séries à la noire, Barreau ne se montrait pas trop sévère sur le chapitre de l'ardoise.

— C'est égal, — ruminait le Borgne à Catiche, — je voudrais bien savoir ce qu'il a dans le ventre, ce bipède-là... ..

Car si calme, si froid, si prudent que fût son ami Floche, le Borgne trouvait qu'il avait l'air de tourner autour d'un pot, — ainsi qu'il s'exprimait, — et que l'Anglais passait son temps à intriguer en attendant partie.

Interrogé sur ce qu'il faisait dans la vie, M. Floche avait répondu qu'il était employé à Bois-Colombes, chez un de ses compatriotes qui s'occupait de courses.

Pourquoi il venait si assidûment à la cave?... Parce qu'il aimait les bons zigs et s'amuser en société.

N'importe, le Borgne le suivait de son œil unique, et Catiche aussi car, en ce glacial personnage, il y avait positivement quelque chose de mystérieux.

Bientôt, effectivement, M. Floche se laissa aller à certaines allusions transparentes, qui montraient bien qu'il cherchait à organiser un coup.

Mais un coup pas ordinaire, et pas de risques à courir... et de la galette au bout... La forte somme payée moitié avant, moitié après.

Et les yeux de Catiche se s'allumer de convoitise, et l'œil unique du Borgne de briller d'un noir d'enfer.

Cependant les soirées s'écoulaient et M. Floche ne se déboutonnait toujours pas.

Mais un certain jour M. Floche se montra à la cave plus tard que de coutume. Et il choisit pour s'asseoir une table écartée, tout au fond de la salle basse où Catiche et le Borgne vinrent le rejoindre. Et alors, après quelques tournées, les trois têtes se rapprochèrent; entre les lèvres miucés de M. Floche les mots passaient espacés, pareils à de légers souffles... Et puis, il y avait des temps d'arrêt, des points de suspension, d'interrogation.

Le Borgne jouait serré... Il y allait par petits mouvements de tête saccadés... ..

— Ça se peut, tout de même... Faut être malin... Ça dépend du prix... ..

Et l'autre sans doute énonçait la forte somme car Catiche se mettait à rire en disant à mi-voix :

— Dame, bien sûr... Si c'est comme ça... ça se peut... Après tout, c'est un coup d'adresse... Faut seulement être malin.

— Et surtout, — répétait le Borgne, — pas un mot ici, — rapport que les aminches nous couperaient l'herbe sous le pied, ça pour sûr... Ni rien à Barreau non plus... Il g... il crie trop fort d'abord, cet animal-là... ..

Cependant les tours inédits de Foot-Dick avaient un succès fou à la représentation de la Gaïeté. Et le directeur du Cirque, ayant été instruit par la presse qui proclamait de tous côtés l'incomparable et surprenante maîtrise avec laquelle Foot-Dick avait gambadé et voltigé à travers les espaces, il n'était plus question que de recommencer ces incomparables exercices qui ne manqueraient pas de faire courir tout Paris.

Richard résolut de les corser encore et de les faire exécuter en partie par Mam-zelle Miouzie.

Colette ne demandait pas mieux : guidée par Foot-Dick, elle était sûre d'elle-même et aurait accompli avec une inébranlable fermeté tous les tours que son excellent ami lui eût indiqués.

Il jugeait et prononçait en dernier ressort en lui disant :

— Tu peux faire cela... J'en suis sûr!... Essaie!... ..

Et elle l'exécutait à la lettre.

Tout d'abord Foot-Dick se montra seul en tous ses nouveaux exercices sans le concours de Colette. Puis au bout de quelques jours, inopinément Colette, autrement dit Mam-zelle Miouzie, apparut avec lui dans l'arène.

Une annonce prévint le public que les tours de triple trapèze seraient exécutés par Mam-zelle Miouzie concurremment avec M. Foot Dick.

On le sait, tout au-dessous des gymnasiarques se trouve un immense filet très élastique destiné à prévenir et à amortir une chute.

On se souvient aussi que, les exercices accomplis, l'un après l'autre, les artistes se laissent tomber des cintres dans le filet, qui les fait rebondir comme l'immense volant d'une raquette.

Et bien que les précautions soient bien prises, qu'il n'arrive jamais d'accident, la hauteur de laquelle se précipitent les acrobates est tellement vertigineuse qu'un frisson d'indicible anxiété s'empare de toute la salle, et que le silence le plus absolu règne durant quelques secondes qui semblent éternelles.

Les sauts des trapèzes à travers le dôme du cirque avaient remporté un succès fou. Miouzie et Foot-Dick avaient été acclamés, on ne cessait de prolonger les salves d'applaudissements.

Et quand vint le moment où Miouzie la première dut se précipiter dans le filet, comme de coutume le silence se fit, et une anxiété poignante s'empara de la salle tout entière.

Mais alors, Catiche qui se trouvait avec sa corbeille de bouquets, à l'entrée du couloir, se retira précipitamment, et bousculant les spectateurs empoignés et haletants, courut à un homme d'équipe qui se tenait les bras croisés à l'entrée des grandes écuries.

— Décarre, — lui souffla-t-elle à mi-voix en passant à côté de lui, — c'est raté!

Cet homme d'équipe, on l'a deviné, n'était autre que le Borgne.

Celui-ci ne demanda pas d'autres explications et fila sans détourner la tête, se sauvant par la porte de derrière qui, comme chacun le sait, donne sur un passage très sombre.

Mais il n'avait pas franchi la porte qu'une clameur d'angoisse se déchaîna, déchirante, sortant de la poitrine de tous les spectateurs.

Au moment où l'écuyer dirigeant l'arène pendant les tours de voltige exécutés par Miouzie et Foot-Dick se tenait au bord du filet, et, après avoir pris un temps, prononçait à haute voix le sacramental "go" (va), prévenant ainsi la gymnasiarque que le moment était venu de se précipiter dans le vide, Colette se laissait aller, plongeant à travers l'espace.

Elle atteignait le filet, mais au lieu de rebondir, le filet craquait avec un bruit sec, et par un trou béant, le corps de la malheureuse enfant s'engouffrait et venait violemment heurter le sol de la piste.

Là, étendue sans connaissance, sans vie elle demeura!... ..

On se précipitait de toutes parts, tandis que des spectateurs avides criaient à Foot-Dick, toujours en haut des cintres :

— Ne sautez pas!... Ne sautez pas!... Descendez!... ..

Il obéissait, et avec une vitesse folle, se laissant glisser le long d'un des rubans, atteignait le plain-pied de l'arène.

Ah! une femme était déjà là, agonisée, tenant dans ses mains la tête de la malheureuse jeune fille.

C'était Mme Victoire!... ..

Comment avait-elle pu se faire jour à travers la cohue?... .. Comment était-elle arrivée là?... C'est un de ces mystères qui sont résolus parfois par l'exaspération nerveuse des femmes!

Toujours est-il qu'elle était là, que la tête de Colette reposait sur ses genoux, et que de ses dents claquantes, de ses lèvres affrôlées s'échappaient ces mots répétés avec une voix à la fois rauque et sourde :

— Mon enfant!... Mon enfant!... ..

Miouzie était-elle morte?... ..

On ne savait... Le sang coulait lentement par le nez et les oreilles... ..

Le médecin du cirque n'osait se prononcer.

On transportait Colette dans une pièce au rez-de-chaussée, et là on l'étendait sur un divan.

Et les commentaires allaient leur train... Grosse émotion dans le public... Un accident qui ne s'était jamais produit!... Un vieux filet, sans doute... mal surveillé... rongé par des rats, peut-être?... ..

Nul ne soupçonnait la vérité.

Enfin, un écuyer vint en partie calmer les angoisses du public.

Mam-zelle Miouzie avait repris connaissance.

On espérait, s'il ne survenait pas de complications, que l'accident n'aurait pas de gravité.

Cependant, l'intéressante blessée allait être transportée à son domicile... où la porte serait consignée, le calme le plus grand étant recommandé.

Une civière emportait la pauvre Colette. A côté d'elle marchait Mme Victoire dont les lèvres toujours tremblantes murmuraient une prière, et promptement le sinistre cortège atteignait l'appartement de la rue Saint-Honoré.

Pour Foot-Dick, il demeurait encore au cirque, et s'approchant, du filet, en examinant attentivement la déchirure.

Et tout à coup, il devint d'une pâleur mortelle, et horriblement, son beau visage se contracta.

Puis sans mot dire, il laissa retomber les débris du filet et après être remonté dans sa loge, s'étant déshabillé et revêtu, il regagnait, lui aussi, la rue Saint-Honoré.

— Comment va-t-elle ?

Le médecin répondait qu'il ne croyait pas la blessée en danger.

Sans doute, une commotion violente, une atroce courbature de tous les membres... Mais enfin ses auscultations, il en était bien sûr, ne lui révélaient aucune lésion interne, et dès lors la chère petite Miozzie serait sur pied dans quelques jours.

— Par exemple, — conclut le docteur, — vous pouvez dire, monsieur Foot-Dick, que cet enfant vous a sauvé la vie.

— Et comment cela ? — demandèrent en même temps Mme Victoire et Richard.

— Comment ! — et le docteur s'animait, tout plein de son sujet, et voulant faire comprendre sa démonstration, — vous ne comprenez donc pas que vous pesez près du double de cette enfant, que l'augmentation de votre poids s'accumulant en raison de la vitesse de la chute, la déchirure, non, la cassure du filet, se produisait, plus violente, plus nette, et votre corps, dans ces conditions, avait toute espèce de chances pour se briser sur le plain-pied de l'arène... Ah ! vous lui devez un fier ciérge... Je vous répète qu'elle vous a sauvé la vie ! . . . . .

Enfin, au jour, grâce à une potion calmante, Colette s'endormait d'un sommeil paisible et le diagnostic du docteur se trouvant juste, deux jours plus tard, Colette pouvait se lever et faire quelques pas dans la chambre.

— Ça se récolle, — fit-elle gantiment, voyant l'angoisse qui se lisait sur le visage de Mme Victoire et sur celui de Foot-Dick, — ça se récolle même très bien et très vite, ça ne sera rien du tout.

— Oui... Si tu veux... Seulement... tu ne recommenceras plus, ma chère fille, — fit Mme Victoire d'une voix tremblante.

— Oh ! maman Victoire... ce coup-là, c'est une déveine. Je n'aurai pas tous les soirs affaire à des filets pourris.

Et la uignonne créature s'étendit à nouveau sur sa chaise longue, car l'horrible commotion lui causait encore de violentes douleurs.

Enfin le danger était écarté, et de ce terrible accident il ne restait plus que le souvenir.

Mme Victoire, maintenant qu'elle avait l'esprit plus libre, que son cœur n'était plus broyé par une anxiété mortelle, cherchait, en tête à tête avec Foot-Dick, à interroger celui-ci.

Foot-Dick la fit alors asseoir en face de lui, et à mi-voix, lui prenant les deux mains :

— Vous vous souvenez, n'est-ce pas, que le docteur a affirmé que Colette m'avait sauvé la vie... parce que, si j'avais sauté le premier... j'étais tué sur le coup ? . . . . .

— Eh !... Que voulez-vous dire, monsieur Richard ?

— Je veux dire que c'est l'exacte vérité... et que je dois réellement la vie à Colette, parce que c'est à ma vie qu'on en voulait !

Le visage coururé de Mme Victoire devint livide.

— Que voulez-vous dire ?... — s'écria-t-elle.

— Je ne puis m'expliquer davantage... Mais... croyez-moi bien, j'en suis malheureusement sûr... . . . . .

— L'accident de l'autre soir n'est point dû au hasard... On me visait... On m'essayé de me tuer ! . . . . .

On le sait, Foot-Dick ne se trompait pas. Il avait deviné juste... . . . . .

Et pour expliquer la situation, il nous faut revenir de quelques jours en arrière, le lendemain même du jour de la représentation de la Gaîté.

Lord Lyfford était rentré à l'hôtel de Bristol en proie à une exaspération indescriptible.

Il cassait, il brisait, il broyait tout ce qui se trouvait à sa portée.

Pas un mot, pas une plainte !... Des jurons étouffés.

Et ne pouvoir rien dire, n'avoir personne à qui se confier ! . . . . .

Certainement, à cette heure, il était la risée de tout le personnel de l'ambassade, qui assurément se remémorait la scandaleuse histoire du baronnet sir Richard Barclay, devenu le clown de Foot-Dick.

Oh ! étrangler ce frère de ses propres mains, qu'elle joie suprême !... Il eût donné toute sa fortune, sans hésiter une seconde, pour lui faire subir mille morts !

Il passa toute la nuit à pleurer de rage, à mordre furieusement ses oreillers.

Et le lendemain matin, sa haine et sa colère furent plus fortes que sa passion pour Isabel.

Il fit dire par Ludovic, son valet de chambre, qu'il ne paraîtrait pas à la table du déjeuner.

Manger, boire !... Impossible !... Il n'avait faim et soif que de vengeance.

Mais que faire ?... A qui s'adresser pour faire cesser cet ignoble, ce révoltant état de choses ?... Le frère du duc de Clayfton, baladin, histrion, et venant insulter son aîné en public !... Oui !... Que faire pour le punir... ce frère, ce cadet, qu'il exérait maintenant de toutes les forces de son cœur et de son corps.

On sait avec quel arrogant mépris lord Lyfford traitait ses domestiques. Pour employer un terme consacré, il leur parlait comme à ses bottes... quand il leur parlait, car la plupart du temps ses désirs et ses ordres devaient être compris sur de simples gestes.

Comment toute cette superbe froideur s'était-elle peu à peu fondue ?... Car une métamorphose tangible s'était produite dans la personne et les allures du duc de Clayfton ?

— La poulitique, il est la poulitique, — avait coutume de dire M. de Mazarin, — mais l'amour, il est l'amour... Et l'amour se charge d'accomplir les révolutions les plus radicales.

Depuis qu'Isabel Charlemont régnait en souveraine maîtresse dans la maison de lord Lyfford, celui-ci s'était transformé du tout au tout. Il avait abandonné la plupart de ses maniaqueries ridicules, pour concentrer toutes ses forces intellectuelles et vitales sur un seul point fixe.

Et tour à tour il se montrait gai et de bonne composition, ou le plus révolté, le plus malheureux des êtres, suivant que l'objet de sa passion s'était montré désagréable ou gracieux.

Les mauvais jours, ceux qui étaient traversés d'une barre noire, se comptaient beaucoup plus nombreux.

Et un jour que le duc se vouait à tous les démons et au diable, Ludovic, ce grand bellâtre de Ludovic, avait osé murmurer du bout des lèvres, en déshabillant son torturé maître :

— Monsieur le duc est bien malheureux ! . . . . .

Un tressaillement de lord Lyfford avait été la seule réponse, et les deux parties, maître et valet, en étant restées là pour cette fois.

Mais cette plainte, cette compassion, qui se manifestaient si directement à côté de lui, avaient trouvé le chemin du cœur du duc... Ludovic, ce simple valet de chambre, possédait donc une intelligence, une âme ! Il prenait part aux souffrances de damné que sans répit supportait son maître ! . . . . .

C'est extraordinaire !

Enfin, sans qu'il cherchât à analyser le sentiment qui peu à peu l'envahissait, lord Lyfford éprouvait une sorte de douceur à savoir qu'à côté de lui un être quelconque s'intéressait à son chagrin.

On a pu le constater à diverses reprises, le duc était un entêté, mais sa force de volonté était absolument nulle. Il se laissa donc aller à ce nouvel état d'âme, sans s'en apercevoir, sans chercher à rougir.

Les plaies du cœur se guérissent en s'ouvrant, et il ressentit un véritable soulagement à pouvoir, à un moment donné, étaler les siennes.

Un matin Ludovic, en pénétrant dans la chambre à coucher du duc, osa même demander :

— Malgré toute sa colère d'hier, — il y avait eu la veille au soir une scène terrible avec Isabel, — Son Excellence a-t-elle pu se reposer cette nuit ?

— Non, Ludovic, malgré des cachets de sulfonal, de trional, je n'ai pu fermer l'œil.

Et aussitôt la large face du valet de chambre prit une expression désolée.

La glace était définitivement rompue. Le duc ne put se défendre d'une certaine reconnaissance à l'égard de ce laquais qui manifestait l'intérêt qu'il se permettait de porter à son maître.

Ce n'était pas comme cette égoïste de miss Graham, qui ne songeait qu'à bâfrer et à boire, en un mot à bien vivre, et qui ne serait jamais venue en aide au duc dans ses querelles avec sa pupille, vu que la vieille fille éprouvait avant tout une sainte frousse de Mlle Charlemont.

Dès lors, ce furent des papotages sans fin entre le domestique et le maître, des commérages interminables. Le duc racontait ses douleurs à ce bon Ludovic qui prenait part à ses peines, lui donnait des conseils et engageait son bon maître à montrer plus de fermeté à l'égard de l'indomptable Isabel.

Et bientôt lord Lyfford ne put plus se passer de Ludovic ; il doubla, tripla ses gages et lui octroya même de nombreuses gratifications.

(A suivre.)

#### LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union-Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanic's Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

# LE PORTRAIT D'UNE ENFANT

Poésie de  
RONSAARD

Musiqué de  
J. MASSENÉT

*pp*  
Lors, jé fais croire à mes sens Que je sens La dou -

*pp*

un poco riten. *p*  
- cœur de son ha - lei . ne. Je

*p* *dolce*  
suivez

*p*  
sens La dou - cœur de son ha - lei

*p*  
*dim.*

*And<sup>no</sup> quasi allegretto (♩=120)*  
*p dolce*  
PIANO

*p*  
Quand je vois tant de cou -

*riten. a tempo*  
- leurs Et de fleurs Qui é - mail - lenç un ri - va -

*suivez*

*p*  
- ge. con espressione *p* Je - pen - se voir

*spst.*

le beau teint Qui est peint Si ver-mell en son vi

*cresc.*

sa ge Je pen-se voir le beau teint Qui est

*mf diminu p pp*

peint Si ver-mell en son vi sa

*p* un poco ritenu. *p* suivez

ge!

*a tempo* *p dolce*

Quando je sens par-mi les

*p*

près Di-a-près Les fleurs dont la terre est plei-ne,

*ritenu. a tempo*

suivez

com espressione

*p* Lors-je fais croi-re a mes sens

*sost*

Que je sens la dou-leur de son ha-lei-ne

*cresc.* *mf diminu p*

**Bibliographie**

Nous avons déjà eu occasion de parler, dans notre journal, de la "Maison de l'Ange Gardien de Boston", qui est, vous le savez, la providence des enfants catholiques. Eh! bien, nous devons revenir à la charge et faire connaître davantage cette si belle œuvre des Frères de la Charité, sous la direction desquels est ce magnifique établissement, et ce, en vous informant que nous venons de recevoir le beau "Manuel de saint Antoine de Padoue" qu'ils viennent de publier avec l'aide de leurs élèves. Cet ouvrage ferait honneur à n'importe quel établissement, tant sous le rapport des illustrations, qui ont été faites par un artiste distingué, que sous le rapport de l'impression et de la reliure. Cet ouvrage contient d'abord la Vie de saint Antoine, une description des principaux sanctuaires en l'honneur de ce grand saint, des cantiques, le chapelet, la neuvaine, ainsi qu'une foule de prières et les exercices se rapportant à sa dévotion.

Nous ne pouvons faire autrement que de conseiller à nos lecteurs d'envoyer 20 centins en timbres-poste, américains ou canadiens, au Révérend Frère Jude, Supérieur, qui vous adressera aussitôt cette jolie publication, dont il a lieu d'être fier, vu qu'elle a été faite par les jeunes orphelins de la Maison.

**AUX DAMES**

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

**Machines à Coudre**

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.  
Machines à coudre à louer  
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

**CHARLES D'AMOUR**  
1686 rue Notre-Dame  
Près de l'Eglise Notre-Dame

Dialogue dans un bureau de poste.  
Un paysan, l'air niais, sa lettre à la main, un timbre dessus. A l'employé :  
—C'est-à-ça ?  
L'employé, après avoir pesé :  
—Mais non, c'est trop lourd : faut y remettre un timbre.  
Le paysan, étonné :  
—Ah ben! si vous croyez que ce sera plus léger après!

**Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste obliques.** Ecrivez à Agence de l'École Apostolique de Babelon, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Téléphone des Marchands 182

**N. LÉVEILLÉ**

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent  
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille plâtres.  
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS  
COUPE GARANTIE

Dufourneau fait du journalisme : depuis qu'il a l'honneur de tenir une plume, il lui semble qu'il lui manque quelque chose, un bout de ruban à la boutonnière. Mais ce ne sont point les palmes académiques qu'il ambitionne : il veut le Christ du Portugal, dont la nuance écarlate rappelle celle du ruban de la Légion d'honneur.

—Publiez donc un petit article élogieux pour le Portugal, lui dit-on.

Et Dufourneau écrit le lendemain dans sa feuille :

"Les huitres portugaises sont infiniment supérieures aux Marennes et aux Ostende..."

**VIN St-Léon**

Naturel  
Tonique  
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE, MARTIN & CIE**

Seuls Agents pour le Canada.



Le docteur X..., dont les distractions resteront légendaires, passe avec un ami sur le lieu d'un accident.

Il s'approche, aperçoit un blessé et s'écrie :

—Vite, un médecin!  
—Eh bien, et vous? lui dit l'ami.  
—Tiens, c'est vrai, je n'y pensais plus.

**NOUVEAU RESTAURANT**

**GUST. BOURASSA**  
Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.  
32 Cote St-Lambert

**Dr J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

**L'APRÈS-AVERGNY**  
Photographes  
No 300 RUE ST-DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1283  
RÉSIDENCE TEL. BELL EST 1745

**MONUMENTS FUNERAIRES**

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

**J. BRUNET**

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

Un paysan ouvre la porte du bureau d'un changeur et demande à l'employé qui est derrière le guichet :

—Quoich' que c'est qu'on vend ici, Monsieur?

L'employé, croyant que le paysan était en train de se payer sa poire, lui dit en colère :

—Ici, vieux père, on vend de l'andouille.

—On voit bien que c'est vendredi, dit le madré paysan en s'en allant, in'n'a pus qu'euine dans l'boutique.

**Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues**

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'Alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons : nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celui qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Toto se délecte d'une tartine de raisiné, dont il se barbouille abominablement la figure.

Sa sœur Lili en voudrait bien un peu.

—Non, répond égoïstement Toto. Puis, se ravisant :

—Mais je te permets de m'embras-ser, pendant que ça colle.

**IMMENSE POPULARITÉ**

Le Baume Rhumal est un remède familial et d'une popularité universelle. 121

**LE RIFLE**

maladies de la peau, guéries en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprématie efficace de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rôle de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

**Restaurateur de Robson**

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence. En vente partout, 50c la bouteille. Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien, JOUETTE, P. Q.

**50 ANS EN USAGE I**

**DONNEZ SIROP AUX ENFANTS D'CODERRE**

**PILULES DE Noix Longues De MCGALE**  
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,  
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais fonctionnement de l'Estomac.

A la Comédie Française :  
Ce rôle d'Orphée, Mounet Sully l'adore :  
Il le jouera sans doute encore dans cent ans...  
MORALITÉ  
Quand on est Mort,  
C'est pour longtemps!

On parlait, devant un Allemand, des nombreux vestiges laissés par les Druides en Bretagne.  
Oh! c'est moi qui les aime, les druides, surtout les druides saumonnés!

**P. G. MOUNT, E. E. Ph.**

Opticien Diplômé  
Examen de la Vue GRATUITEMENT  
Assortiment complet d'Optique  
A la PHARMACIE ST-DENIS  
Angle des rues St Denis et Dorchester, Montréal

**Librairie Française**

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine  
Propriétaire.  
Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.  
Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.  
Prix très modérés

112 RUE VITRÉ  
Coin St-Laurent



# BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage ne sont associés à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons ont été obtenues.

**Le Menthol Cough Syrup**, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

**L'Elixir Digestif de Brault**. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 3 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caire, Égypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

**Les Pilules Fortifiantes**, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

**Menthol Lung Regulator**. Harrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

**L'Emplâtre du Dr Pico**. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peut être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

**Les Pilules C. T. C., Headache Pills**. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

**Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.**  
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque Remède.

**La Rhumatine Electrique de Rho**. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

**Huile de Foie de Morue Composée de Boire**. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

**Les Dragées Purgatives**, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

**Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol**. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

**PLUS DE MAUX DE DENTS!**  
PAR L'EMPLOI DES  
**DENTIFRICES**

Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**  
del' **Abbaye de Soulaac**

Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :  
**SEGUIN, BORDEAUX**  
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES  
PHARMACIES et DROGUERIES.

**MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.**



Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

**ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.**

**Tresler, Globensky & Martel**

... DENTISTES ...

Entrée. Etablis depuis 1855

**No 1920 RUE STE-CATHERINE**

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE,  
coin de la rue St-Laurent...

*Alberta C. E. S.* — Tempérament calme, indolent et peu impressionnable. Lenteur de compréhension. Égoïste inconsciemment.

*Tite folle No 1.* — Amour de l'ordre. Sens du devoir. Intelligence vive. Bonté et dévouement. Sensibilité modérée. Imagination bien dirigée.

*Alice Grand.* — Sens littéraire. Imagination ardente. Tendances artistiques. Esprit observateur et quelque peu sceptique. Caractère entreprenant et excès d'activité.

*Nansan.* — Nature tendre et sympathique. Beau d'affection. Imagination un peu romanesque et oxalite. Aptitudes musicales.

*Judithine à Arthur.* — Ambition et audace. Volonté très forte. Orgueil et énergie. Nature incontrôlable. Intelligence très développée.

*Minouche à Pilon.* — Vous êtes d'une nature impressionnable et délicat, et vous possédez très peu d'empire sur vous-même. Très grande confiance et sincérité en amour.

*A. W. D. M. 433.* — Caractère indomptable, froid, sévère, ferme et ne subissant nul contrainte. Esprit judicieux, subtil et analytique. Désintéressante.

*Le réveil d'un beau jour.* — Nature conciliante et calme. Peu d'imagination. Caractère bon et généreux sans être très sensible. Économie domestique et amour du travail.

*Envoi de Roscos.* — Délicatesse d'intuition, tendances artistiques. Goût sûr et délicat. Imagination quelque peu romanesque.

*Senga.* — Élévation de sentiments. Nature imposante et un peu orgueilleuse. Inspirera plutôt le respect que l'affection. Intelligence bien développée.

*Jaimé O. D.* — Manque de contrôle sur ses propres sentiments. Franchise et confiance. Nature passionnée, ardente et très peu discrète.

*Berthe.* — Enthousiasme et exaltation. Caractère franc et jovial. Générosité, courage et ardeur. Esprit d'initiative.

*Just one girl for me.* — Ambition, énergie et persévérance. Caractère actif. Esprit d'initiative. Bonnes dispositions à l'amour et constance.

*Maximilienne 1832.* — Activité, esprit d'entreprise et amour de l'étude. Sensibilité modérée, mais grande bonté naturelle. Talent ordinaire pour la musique.

*Jaimé Jeanne de tout mon cœur.* — Ce spécimen montre une nature enflammable et passionnée. Grande spontanéité et intensité de sentiment, mais peu de constance.

*Le bel Hector.* — Tempérament excitable et nerveux. Persévérance dans les résolutions. Courage, activité et énergie. Franchise peu apparente.

*Nap.* — Recevez mes plus cordiales amitiés.

*Amour perdu.* — Sans un e superflu à perdre, j'aurais pu vous dire que vous êtes — sans jeu de mot — née pour le bonheur et l'insouciance, — l'un ne va pas sans l'autre, car qui n'a pas de soul est heureux.

*Qu'il est éloigné de moi.* — Vous êtes, évidemment, une lectrice consciencieuse et vous êtes en droit de vous attendre à son retour. Il a pu être un pigeon voyage mais, comme l'autre dont Lafontaine a écrit... la biographie, il reviendra. Si non, il serait un monstre.

*J. M. M. A. R.* — Intelligence vive. Nature ardente et primesautière. Spontanéité d'affection. Franchise un peu brueque.

*Le jupe.* — Peu d'imagination. Nature bizarre, irréguillière et fantasque. Bon cœur. Désintéressement. Aptitudes pour la musique.

*Titite.* — Décision, fermeté et persévérance. Volonté très personnelle. Nature sympathique et tendre, aime bien ceux qu'elle aime.

(A suivre.)

## Crise de Nerfs

La crise de nerfs a parfois son bon côté, dans le mariage, lorsqu'elle est simulée. C'est extraordinaire ce qu'une femme peut obtenir de son mari dans ces moments de crise-là. Mais lorsqu'il s'agit de crises vraies, lorsque le système nerveux est ébranlé pour de bon et que le caractère de la femme, quel que soit son âge, varie sans raison extérieure, c'est évidemment un symptôme de troubles auxquels il importe d'apporter un remède immédiat. Le mal combattu à temps n'aura pas de prise sur le fonctionnement des organes; il s'agit d'enrayer dès le début, ce commencement d'anémie qui négligé pourrait avoir des conséquences fatales. On prendra pendant une couple de mois, tant pour combattre l'anémie que pour en prévenir le retour, des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, elles ont pour propriété de rajourner le sang et de lui rendre cette couleur vermeille qui embellit le teint et lui rend l'éclat de la jeunesse. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyez par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco Coloniale. Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

## GRAPHOLOGIE

### Réponses aux Correspondants

*Comté Portneuf 123.* — Volonté très personnelle. Orgueil et préemption. Intelligence mercantile, ambition, originalité et indépendance de caractère.

*Etouard.* — Sens pratique, amour de l'ordre et économie domestique. Nature calme, pondérée, conciliante et pas du tout sentimentale.

*Sybeline.* — Franchise et droiture avec un peu de brusquerie. Bon cœur et généreuse nature. Manque généralement de persévérance.

*La Kiti chérie.* — Sang froid, prudence, franchise et désintéressement. Bonnes dispositions à l'amour. Nature tendre quoiqu'un peu communicative. Sens artistique.

*Jaimé A. T.* — Volonté ferme et persévérante. Caractère indépendant, ne subissant aucune influence. Excès d'activité.

*Soyez toujours sincère.* — Intelligence mercantile. Esprit vif, fécond en ressources. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Bonté, douceur, sensibilité.

*Fille aux yeux bleus.* — Nature très irrégulière, ardente, enthousiaste et trop portée à suivre l'impression du moment.

*Prune sucrée.* — Froideur, fermeté et discrétion. Absence totale de sensibilité. Ambition extrême servie par une volonté de fer. Intelligence vive.

*Azalma.* — Vous manquez de suite dans vos idées et vous avez une nature très vive avec tendance à la colère. Délicatesse de goût.

*Georges Washington No 2.* — Sens commercial, activité, énergie et indépendance de caractère. Meilleures dispositions à l'amitié qu'à l'amour.

*Entreblea.* — Votre nature est à la fois craintive et confiante, c'est-à-dire que vous hésitez longtemps avant de donner votre confiance, mais que vous la donnez entièrement à ceux que vous en croyez dignes.

*Reste en place No 2.* — Distances et prudence. Volonté ferme et souple à la fois. Franchise peu apparente. Caractère très peu communicatif.

*Vatoujours No 1.* — Caractère entreprenant, un peu irrégulier cependant. Bonté, douceur et timidité. Irrésolution et inconstance.

*Jean Grichou.* — Originalité et audace. Nature chaude, ardente, passionnée et s'enthousiasmant facilement. Courage physique.

## COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No \_\_\_\_\_

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom .....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

## PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 19

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.



RIEN QU'UNE ENCORE



*Le père.*—Cesse de poser des questions. Ce n'est pas beau pour les petits garçons d'être si inquisiteurs.  
*Le fils.*—Inquisiteur ? Qu'est-ce que c'est ça, papa ?

CE QUI LE REND TRISTE

—Joachim a l'air tout triste.  
 — Eh, oui ! la disense de bonne fortune lui a appris que sa femme aurait deux maris et que le second serait un homme supérieur.  
 — Ah ! Ah ! Et Joachim prend cela comme dé-avantageux pour lui.  
 — Non, mais il s'est mis dans le coco que sa femme avait déjà été mariée et qu'elle ne lui en a jamais voulu parler.

RIEN QU'E CELA

*La caquette.*—Pourquoi avoir dit mon âge à M. Xavier...  
*L'aînée.*—Pour toi ça ne peut tirer à conséquence. Ce serait différent si tu lui apprenais le mien.  
*La cadette.*—Je me suis contentée de lui dire que tu avais dix ans de plus que moi.

C'ÉTAIT SUFFISANT

*Bouleau.*—Ai-je bien compris, que votre femme avait eu un chapeau neuf ?  
*Bouleau.*—Oui ; c'est bien cela.  
*Bouleau.*—Avez-vous eu quelque chose à faire avec cette acquisition ?  
*Bouleau.*—Je crois bien. Je lui avais dit qu'elle n'en aurait pas.

NE SAIT PAS MIEUX

*La bonne dame.*—Pourquoi pleurez-vous de cette façon, mon enfant ?  
*Le petit garçon.*—Parce que c'est la seule façon que je connaisse.

DIRA... DIRA PAS...

—Voyons !... avez-vous dit ou n'avez-vous pas dit ce que j'ai dit que vous aviez dit ?... On m'a dit que M. Pamphile avait dit que vous aviez dit que vous n'aviez jamais dit ce que j'ai dit que vous aviez dit -- soi disant !... Alors si vous dites que vous n'avez pas dit ce que j'ai dit que vous aviez dit... pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous dit ?... Qu'en dites-vous ?...

RIEN A AJOUTER

*Madame Bouchangué.*—Que pensez-vous de vos nouveaux voisins ?  
*Madame Finchamé.*—Il est connu que je ne parle jamais en mal de personne. Je n'ai rien à dire d'elle, mais quant à son mari, je puis dire qu'il a toutes mes sympathies.

PLUS VITE QUE LA GLACE

*Le père.*—Tout fond par une chaleur pareille.  
*Le fils.*—Oui. Aussi, de la piastra que vous m'avez donnée ce matin, il ne reste plus que vingt-cinq cents.

INTÉRÊT COMPOSÉ

—Non, je ne puis vous épouser, dit-elle avec gentillesse, ma's fermeté. Il est vrai que je n'ai que dix ans plus jeune que vous maintenant, mais songez donc à ce que sera la différence de nos âges dans vingt ans.

UNE RECETTE

*L'épouse.*—Je veux que tu sermonnes d'importance Iscariote.  
*L'époux.*—Pourquoi ? Je n'ai pas à m'en plaindre.  
*L'épouse.*—Pauvre toi ! C'est demain qu'on nettoie les tapis et il ne frappe jamais aussi fort que quand il est de mauvaise humeur.

CRAINTE FUTILE

*Nouvelle mariée (en voyage).* Je crains d'avoir l'air si heureuse que tout le monde s'apercevra que nous sommes un nouveau couple.  
*Lui.*—Ne crains pas, chérie, ça ne durera que deux ou trois jours.

LA DERNIÈRE FOIS

*Le juge.*—Votre figure m'est familière. Je vous ai vu déjà.  
*Le prisonnier.*—Oui, votre Honneur, très souvent.  
*Le juge.*—Quelle a été la charge, la dernière fois ?  
*Le prisonnier.*—Je pense que c'était quinze cents, votre Honneur. J'avais préparé un cocktail pour vous, je crois.

RÉFLEXION D'UN... SOCIALISTE

—Maud dit qu'elle est follement amoureuse de sa nouvelle bicyclette.  
 — Hum ! Encore un cas où l'homme est remplacé par la mécanique.

BANG !

*Lui.*—Spirituelle ! Mais elle a assez de l'esprit pour deux, Mlle Finemouche.  
*Elle.*—Vraiment ! Allons, c'est justement la femme que vous devriez épouser.

AVIS AU COUPABLE

*L'institutrice.*—Quel est votre nom ?  
*Le petit garçon.*—Sidrac Nabuchodonozor Labroquette.  
*L'institutrice.*—Qui vous a donné ce nom ?  
*Le petit garçon.*—Je ne sais pas, madame ; mais si je le trouve sur mon chemin quand je serai grand, il le regrettera sûrement.

AVERTI

—Oh ! chère madame, n'accordez vous une place dans votre cœur !  
 —Oh ! je veux bien, mais je vous en prévient, vous serez serré.

UN BON CŒUR



Je vais te donner ce chapeau, Marie, il ne me va pas du tout.  
 Merci, mademoiselle. Mais n'aimeriez vous pas essayer le mien ?

AU HER MAJESTY'S



Mlle ALICE NIELSEN.

## Chronique des Théâtres

Deux événements d'une grande importance pour le public des théâtres ont marqué la dernière partie de la semaine précédente.

L'arrivée, d'abord, de la nouvelle si ardemment attendue que le steamer portant le personnel de l'Opéra français venait d'être signalé ; puis l'annonce officiellement lancée que le nouvel opéra de Sousa "The Bride Elect" va nous venir.

Ces deux excellentes nouvelles, coïncidant avec quelques bonnes journées de recettes dans la plupart de nos salles, ont mis public et directeurs en belle humeur.

\* \* \*

### L'OPÉRA FRANÇAIS

L'ouverture de la saison est remise au 6 à cause du retard dans l'arrivée. Les artistes ne semblent pas avoir trop souffert de la traversée. Montréal les enchante et déjà ils paraissent chez eux. Ouverture avec la *Juive*, M. Prévost, ténor, tenant le rôle principal.

\* \* \*

### HER MAJESTY'S THEATRE

La renommée aux cent voix n'avait pas exagéré dans ce qu'elle a proclamé dans nos parages avant l'arrivée de la troupe de Miss Nielsen. C'est certainement l'une des plus fortes, des plus nombreuses et des mieux agencées qui nous soient venues.

Miss Nielsen est une reine de la scène et une diva qui trouve dans "Dancing Girl" des situations et des *arias* bien de taille à mettre dans tout leur déploiement ses qualités incomparables. Elle est fort bien secondée par une troupe de plus de cent artistes dont une bonne douzaine sont des célébrités dans un genre ou un autre.

Nommons entre autres parmi les vocalistes : Eugène Cowles, Ritchie Ling et Lucille Saunders, et parmi les comédiens : Jos. W. Herbert, J. Cawthorne et J. Slavin, le trio le plus égayant possible.

Mentionnons encore et tout spécialement Edward Metcalfe, tout jeune encore, doué d'une voix de basse d'un registre si étendu et d'une richesse tonale si forte qu'il n'est pas loin d'être considéré comme un phénomène. *It is a vocal freak*, a-t-on dit, mais aussi un artiste et un acteur. Il vaut la peine d'être entendu par les dilettanti même les plus exigeants.

On ne saurait rêver quelque chose de plus charmant, de plus pittoresque que la mise en scène de *Dancing Girl* et les costumes de tous les artistes.

Le libretto est d'une gaieté et d'un frais que la musique interprète avec un brio qui ne tarit pas.

Bref, cette semaine le MAJESTY est un gros point d'attraction et le Tout-Montréal s'y précipite.

\* \* \*

### ACADÉMIE DE MUSIQUE

Nous avons tous entendu parler du fameux drame de Wilson Barrett : "The Sign of the Cross". De fait sa production avait été l'un des gros événements dans le monde littéraire et dramatique. On se demandait de toutes parts comment, avec tout le talent possible dans la composition et l'interprétation, il serait possible d'intéresser le public avec une thèse si solennelle, si radicalement en dehors des goûts courants.

Cependant le succès a été immense ailleurs et il l'est cette semaine à l'Académie. La mise en scène est superbe et les costumes sont évidemment l'œuvre d'un maître.

Il fallait un artiste de large envergure pour entrer dans le rôle que Barrett s'était taillé pour lui-même. Or, Charles Dalton que nous avons à l'Académie cette semaine est en tous points à la hauteur de la tâche. C'est un jeune qui a bel avenir. Il est secondé par une vaillante troupe.

\* \* \*

### THÉÂTRE ROYAL

Notre bon vieux et toujours jeune *Royal* est décidément dans une veine de succès. Et cela tant au point de vue de l'excellence de ses représentations que de la vogue dont il jouit depuis le commencement de la saison.

Cette semaine c'est la "Cracker Jacks Co.", de Manchester. C'est un vrai clou ! comme on dit maintenant pour exprimer ce qu'il y a de mieux.

Nous avons rarement vu, réunis dans une seule et même troupe, sur un seul et même programme, autant de comédiens émérites, de spécialités nouveau-genre, de chanteurs et chanteuses remarquables et d'éléments de fin vaudeville. Les petites comédies sont enlevées avec un aplomb et un brio qui révèlent des experts.

Que ceux qui sont sujets à être malades de rire n'aillent pas au Royal cette semaine, ou bien qu'ils amènent leur médecin. Nous ne mentionnons pas de noms, la liste serait trop longue. Le mieux pour nos lecteurs c'est d'aller eux-mêmes rue Côté.

\* \* \*

### ELDORADO

Toujours même affluence, toujours même succès ; les artistes se sont surpassés cette semaine dans *Au coq-huppé*, magnifique opérette qui pourrait être, par ses proportions musicales, un véritable opéra-comique. L'intrigue de la pièce est fort amusante et la musique en est très belle. MM. Harmant, Fréjust, Verande et Mmes d'Arcy et Blonck y développent à l'envi leurs talents de chanteurs et de comédiens consommés.

L'orchestre de l'Eldorado, récemment réorganisé, mérite les compliments les plus flatteurs ; sa valeur repose surtout sur sa parfaite homogénéité. M. G. Milo, chef d'orchestre, un artiste *di primo cartello*, le dirige avec un talent et une *maîtrise* hors de pair.

Depuis le 2 octobre, la direction perçoit un droit d'entrée de 10 cents ; cette mesure n'empêche pas la salle d'être pleine chaque soir. Avec le bon goût et les idées progressives des directeurs, nous pouvons compter sur une série de belles pièces et d'attractions nouvelles. Belle perspective pour les soirées d'hiver !

STRAPONTIN.

Une coquette est une femme qui sait encourager un homme tout en le décourageant.

### DEVINETTE



La Betonne. — Je cherche mon mari, Contran ; est-il ici ?  
Le domestique. — Il est ici, Madame ; ne le voyez-vous pas ?

# Songez à Vos Vieux Jours !

L'union fait la force. — Voilà une vérité banale, c'est vrai ; mais l'application n'en est pas moins neuve, chaque fois qu'elle est faite avec succès. LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE est, sous ces rapports, l'idéal du genre. C'est la mutualité la mieux comprise et la mieux garantie. Jusqu'ici on avait pensé aux malades, aux veuves, aux orphelins, mais jamais à préparer une rente aux petits déposants pour leurs vieux jours. Cette idée est venue à un groupe de compatriotes à la fois remarquables pour leur patriotisme et leur renom d'hommes d'affaires. Ils ont emprunté à la France un système qui met, à la portée de tous, le moyen de se garantir une vieillesse heureuse et d'enlever tout souci sur la conservation de l'épargne. Pour 25c ou 50c par mois, on s'assure une belle rente après 20 ans. En France, pays de la petite économie, on n'a rien su trouver de mieux et les résultats ont été vraiment merveilleux. Les membres de la "Société des Prévoyants de l'Avenir", qui ont souscrit depuis le début, commenceront dans deux ans à jouir d'une rente de \$500. N'oubliez pas que notre CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE vous offre des avantages identiques. Demandez ses statuts, qui vous seront expédiés franco, en vous adressant à

Mr ARTHUR GAGNON, Secrétaire-Trésorier, Monument National, Montréal.

## Bibliographie

Nous accusons réception d'une bien jolie brochure illustrée destinée à faire connaître davantage l'Onest canadien. Le texte donne d'amples renseignements d'un caractère officiel et les illustrations nombreuses et bien choisies ne contribuent pas peu à rendre précieuse cette publication dont l'envoi nous a été fait par le surintendant de l'immigration au Canada.

## PHARMACIE DE FAMILLE

Vous trouverez ce que vous cherchez depuis longtemps, un remède sûr et certain contre la dyspepsie, le rhumatisme, l'impureté du sang, la constipation, les maladies du foie, la toux, le rhume, en consultant le bulletin des meilleurs remèdes de famille, sur la page 24 de notre journal d'aujourd'hui.

On parle de la retraite imminente de Monsieur de Paris.

—Fonctions redoutables, en somme, que les siennes et dans l'exercice desquelles on doit vieillir vite.

—Oui, il est certain que la lame doit user le bourreau !

## LA DIGESTION CHEZ LES ENFANTS

Les enfants sont sujets, comme chacun sait, à une foule de maladies, mais ce que tout le monde ne sait pas, et c'est bien fâcheux, c'est que les maladies des organes digestifs causent la mort de soixante pour cent des enfants de 0 à 1 an ; ce que l'on ignore généralement, c'est que les organes de la digestion, dans les premiers mois, ne sont pas aptes à digérer autre chose que du lait naturel — le lait de la mère ou lait artificiel, lait de vache, qui doit être administré avec beaucoup de soin et de prudence quand le premier fait défaut. Les premiers mois passés, les mères bien avisées, donneront à leurs jeunes enfants de la Peptonine, une nourriture saine, agréable, parfaitement stérilisée, recommandée par nos hygiénistes et analystes officiels, qui se digère bien et s'assimile parfaitement. La preuve en est faite : les enfants élevés à la Peptonine, après le cinquième mois, par exemple, grandissent et se développent à souhait. Ils puisent dans cet aliment savoureux et fortifiant, la capacité de résistance aux nombreuses maladies qui menacent l'enfance et qui entraînent la mort prématurée de centaines de petits enfants. La Peptonine se trouve dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries. On la vend 25c seulement, la grande boîte ; elle est donc à la portée de toutes les bourses. Au besoin, on s'adressera au dépôt principal 382 Avenue de l'Hôtel de Ville, Montréal. Tél. Bell East 1238.



## La Phosphatine Falières ...

... Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

C. A. FALIERES

Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

## AMUSEMENTS

Inauguration le 6 Octobre 1899

Avec M. PREVOST dans le rôle principal

## Saison d'Opéra Français

MONUMENT NATIONAL

Remis à neuf pour l'occasion.

Grand Répertoire des Chefs-d'œuvre des Maîtres.

VENDREDI : LA JUIVE.  
SAMEDI : ROMÉO ET JULIETTE.  
LUNDI : ROBERT LE DIABLE.

Prix Populaires !

1000 places à 50c, 75c et \$1.  
Nouveaux sièges d'orchestre : \$1.50 et \$2.

## ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 2 OCT.

## FLEURISTE ET TYPOGRAPHE

Vauleville en un acte

## Au Coq-Huppé

Grande Opérette en un acte

Nombreuses attractions variées.  
Orchestre de premier choix.  
Consommations des meilleures marques.

CHAQUE JOUR { Matinée ... à 2 heures  
Soirée ... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entière, \$1.

Tel. Bell : Est 1121

## MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

## A L'ODEON ...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.  
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Montagnes de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c, — à l'Odéon 10c, — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

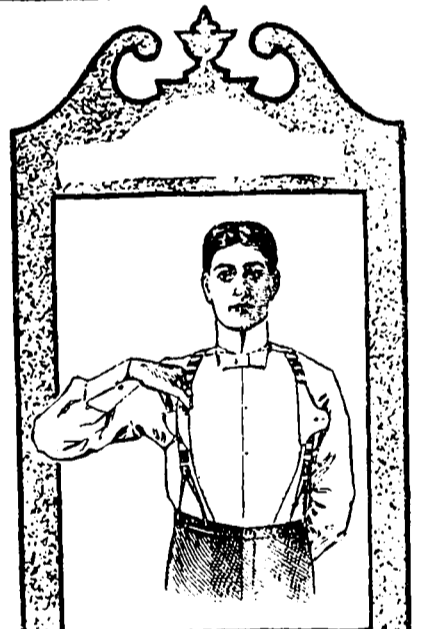
CE QUI VAUT LE SUCCES

Grâce à ses effets bienfaisants, la réputation du Baume Rhumal est universelle. 123

## Saignements de Nez

Il est déplorable que cette époque de la vie d'une jeune fille ou, comme on dit dans le langage populaire, elle change d'état, c'est à dire ou elle se transforme, soit presque toujours le moment où elle est le plus chargée de leçons et d'occupations de tous genres. Elle devrait pouvoir reposer sa tête, ne consacrer que la moitié de son temps à l'étude et aux différents cours qu'une jeune fille de bonne famille a l'habitude de suivre. Il arrive que ce surmenage intellectuel entraîne pour elle des douleurs vagues dans le corps et les membres ; elle a des bouffées de chaleur à la tête qui la laissent très-rouge pendant quelques moments. Parfois, après une excitation physique, elle saigne du nez et ces saignements de nez surviennent parfois à des intervalles assez rapprochés. On croit généralement que ces saignements dégagent la tête ; les médecins ne sont pas de cet avis et ils prescrivent avec succès un régime suivi aux Pilules de Langue Vie du Chimiste Bonard qui, en tonifiant le sang et en lui rendant les principes essentiels qui lui font défaut, redonnent à la jeune fille le teint de roses apaisé de la jeunesse. Les Pilules de Bonard se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. En voyés par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

La patrie ne peut être définitivement perdue tant qu'elle est aimée.



## La Chemise Nouvelle

Parfaite, à point, tissu fin et durable. Faite sur commande aux prix de \$18, à \$30, la douzaine. Rien de comparable nulle part.

Nos Chemises de Soirée

sont sans rivales et, grâce à des attaches invisibles, elles ne ... BOUTONNÉES

## GENEREUX & Cie

NOUVELLES MERCERIES DE TOUTS GENRES

227 rue St-Laurent

# CRÈME SIMON

Recommandés pour  
**BLANCHIR, ADOUCIR  
VELOUTER**  
la peau du visage et des mains

**POUDRE  
SAVON**

J. Simon, 13, rue Grange Batelière, Paris Refuser les Imitations

Agent Général pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste-Catherine, Montréal

Les produits de la Maison Simon se trouvent en vente partout

Les personnes désireuses de se procurer un ...

Echantillon Gratuit

peuvent l'obtenir en s'adressant à la

PHARMACIE BERNARD

1886 rue Ste-Catherine

MODES PARISIENNES



**ÉLÉGANTE COLLET MYRIAM** en drap cuir noir de qualité extra, très épais et très chaud, orné tout autour de deux volants découpés en même drap, posés à plat; col Médicis assorti. Ce vêtement n'est pas doublé et mesure 0<sup>m</sup>65 de longueur au milieu du dos.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 650.—Beaucoup demandent la chemise courte et celle-ci est bien accueillie. Sa simplicité de forme, son ajustement facile et l'absence d'étoffe superflue, telles sont les trois qualités de cet article. Un yoke bien marqué mais de genre simple suit le dos et s'étend par-dessus l'épaule, comme pour le corsage de chemise. L'ampleur si bien froncée du devant

No 663.—Jaquette pour dame.

No 650.—Courte chemise pour dame.



NO. 663 LADIES' JACKET.



NO 650 LADIES' SHORT NIGHT GOWN.

et du dos est maintenue par le bas et par le haut. Au cou se trouve un collet rabattu absolument de confort. La fermeture est fournie par un pli bien marqué placé au centre. La manche est ample à l'épaule et au poignet.

Il faut 3 verges, 44 pouces de largeur, pour une chemise de ce genre, destinée à une personne de taille moyenne.

No 650 est coupé de 32 à 34 pouces mesure de buste.

No 663.—Cette gracieuse jaquette Eaton peut être portée ouverte—telle qu'elle est sur la vignette—ou boutonnée au bas. Le patron fournit une veste complète. Selon le dernier goût elle est courte en arrière et s'allonge en avant. Les manches collent légèrement, sont à deux coutures, avec ce petit peu de rondeur extra qu'on voit alloué près de l'épaule qui fronce. Un collet en satin est rabattu au cou, tout l'enjolivement se trouvant dans les caprices de la pique.

Une verge et demie, 44 pouces de largeur, suffira à une jaquette pour une personne de taille moyenne.

No 663 est coupé de 32 à 42 pouces mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou en timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

D'ABORD...

Madame.—Je veux te parler à propos de différentes choses dont nous avons besoin pour la maison.

Monsieur.—Lesquelles, ces choses ?

Madame.—Pour commencer, mon ami, ne penses-tu pas que nous aurions besoin d'un nouveau chapeau ?

SA PROTECTION

L'ami du patient.—Vous paraissez avoir une bien grande confiance dans les médecins ?

Le patient.—En effet ! Un docteur serait fou de laisser mourir un aussi bon client que moi.

HUM !

Elle (lisant un roman de sa composition).—Mais, peut-être que je vous ennuie !

L'auditeur (arrivé élan).—Oh ! non, j'ai si hâte d'entendre la fin.

Une journée de travail.

Quelle différence il y a entre eux. Un jour tout va bien, et vous faites beaucoup d'ouvrage. Un autre jour, tout va mal, et vous n'êtes pas dans votre assiette.

Avez-vous jamais pensé que la faute en était à vous-même ?

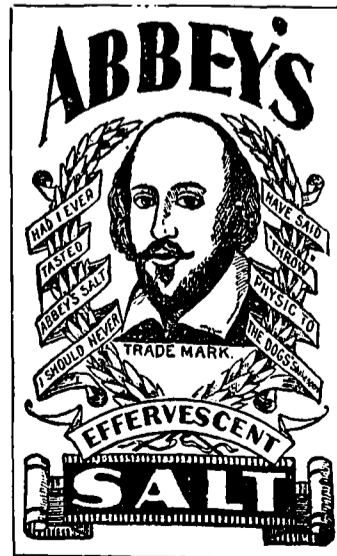
Le tout est d'avoir un bon début. Si, immédiatement en vous levant, vous prenez une cuillerée à thé d'

Abbey's Effervescent Salt

dans un verre d'eau, vous irez déjeuner avec appétit et travailler avec une nouvelle énergie et la tête libre.

Du Dr. W. H. Wright, L.R.C.P.I., L.M., M.R.C.S.E., L.S.A.I., officier supérieur de santé, Londres, Angleterre :

"Notre régime de vie artificiel opère tant de changements dans la qualité du sang qu'il devient fréquemment impur et qu'il tombe aisément en proie aux maladies infectantes et aux désordres de toute sorte. Je recommande fortement de tempérer le système et de purifier le sang, et pour cela je ne connais pas de meilleur remède que votre Abbey's Effervescent Salt."



### La "Canadian Royal Art Union"

... LES ...

## Coups d'Art Gratuits

de la "CANADIAN ART UNION" (limitée) seront repris

MERCREDI, le 4 Octobre '99

AU MECHANIC'S INSTITUTE

Cette Société offre à tous ceux qui le désirent un enseignement gratuit dans les arts. Le cours comprend le dessin et la peinture d'après nature morte, modèles et pour les public tions illustrées.

La gratuité est absolue et les demandes d'admission peuvent être adressées en tout temps aux ...

238 & 240 Rue St-Jacques  
MONTREAL

### Une Recette par Semaine

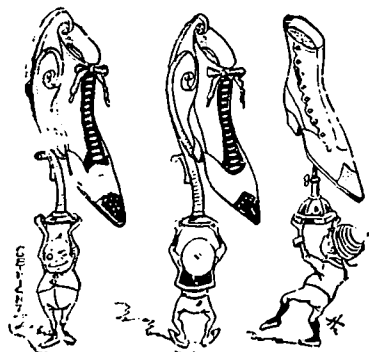
POTAGE DE SANTÉ

Faire réduire 4 pommes de terre en purée, ajouter quelques blancs de volaille et du beurre, piler le tout, incorporer 4 œufs crus, sel et poivre, former une pâte, lisse et épaisse, y ajouter un peu de bonne crème. Prenez un peu de cette pâte formez-en des boules, faites cuire dans du bouillon une demi-heure, enlevez avec la passoire, mettez dans la soupière et remplissez le bouillon bien corsé.

La haine a des yeux redoutables qui voient dans la nuit comme ceux des chouettes.

### Secret de Beauté

Il n'est pas une jeune fille qui n'aspire à être belle, à le rester ou à le devenir. On croit généralement, et bien à tort, qu'il est impossible de corriger la nature. Il suffit de le vouloir et, naturellement, de l'aider un peu. Un teint jaune ou verdâtre, des lèvres décolorées, des genèyes pâles ne contribuent pas à embellir le teint; il faut, pour arriver à donner au teint l'éclat, la fraîcheur et l'incarnat de la jeunesse, un sang rajuni, un sang riche et vermeil. Quelques boîtes de Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard accompliront ce miracle. À la portée de toutes les jeunes filles, de leur donner un teint de lys et de roses, comme disent les poètes, le teint rose qui captive les cœurs et enchaîne les destinées des belles. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la m. l. l. on s'adressant à la Cie Médicale Franco Coloniale, boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.



Ce qu'il faut aux familles en

### ... Chaussures de toutes sortes

Elles ne le trouvent à leur satisfaction nulle part autant que chez ...

## RONAYNE BROS.

2027 Rue Notre - Dame  
COIN DE LA PLACE CHABOUILLEZ

Téléphone Bell, Main 172. MONTREAL

### Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BELL EAST 1111

Un jardinier resté à la campagne, en écrivant à son maître, termine ainsi sa lettre :

"Vu la grande chaleur, monsieur m'excusera de lui écrire en bras de chemise !"

\* \* \*

Galurin, voyageant en Suisse, se dispute avec un hôtelier au sujet de la note que ce dernier a un peu trop forcée.

— Veuillez m'excuser, fait l'hôtelier pour couper court à cette réclamation, mais je comprends difficilement le français.

— Ça se voit, répond Galurin, à la façon dont vous l'écorchez !

### UNE CURE N'ATTEND PAS L'AUTRE

Telle est la succession rapide des guérisons merveilleuses opérées par les *Pilules Cardinales* du Dr Ed Morin.

Monsieur F. GINGRAS, de Québec, souffrit, durant des années, de Scrofule, Pauvreté du Sang, Bezéma, Maladie de la peau, Irruption sur tout le corps, etc., etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui put le guérir. M. GINGRAS menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur avait consulté plusieurs médecins et fait usage d'un grand nombre de remèdes. Il voyait souvent l'annonce des célèbres *Pilules Cardinales* du Dr Ed Morin, tant dans les journaux français et anglais du Dominion que des Etats-Unis. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé, alléguant l'insuccès complet des nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite d'une grave complication survenue dans son malheureux état de santé, M. GINGRAS dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des *Pilules Cardinales*. Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'heureuse influence de cet excellent remède, M. GINGRAS se voyait revenir à la santé, et finalement fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. GINGRAS est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

Les femmes pâles, faibles, anémiques; les jeunes filles épuisées, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des *"Pilules Cardinales"*, le remède à leurs maux. Quelles en fassent l'essai. Se vendent partout.

### Entendu au Vélodrome :

— Il y a des noms prédestinés. Ainsi, voyez Zimmerman, l'invincible champion américain ...

— Comment eût-il pu ne pas devenir cycliste lui qui a tant d'*M* dans son nom !

### SIÈCLES PRIVILÉGIÉS

Le XIX siècle vit naître le *Baume Rhumal*, le XX continuera à le glorifier. 122

### Au café, à Marseille :

— C'est vrai que X... t'a souffleté, hier soir ?

— Oui, mais je te réponds bien qu'il ne recommencera pas de longtemps !

— Comment cela ?

— Il part demain pour la Chine !

### La Consommation Guérie

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite ou le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.  
W. A. NOYES, 539 Power's Block, Rochester, N. Y.

## The Jones Umbrella "Roof"

MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIBS



Put on in  
One minute.  
No Sewing

Fits any  
Frame.

\$1.00  
for a new  
UNION  
TWILLED  
SILK  
Adjustable Roof

### Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE — Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des toiles extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure: *Umbrella Economy*, expédier gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.



## La Boisson des Enfants ...

C'est l'EAU MINERALE RADNOR. Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir une eau qui soit un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'EAU RADNOR donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

### LA MEILLEURE

## Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

### ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVÈUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

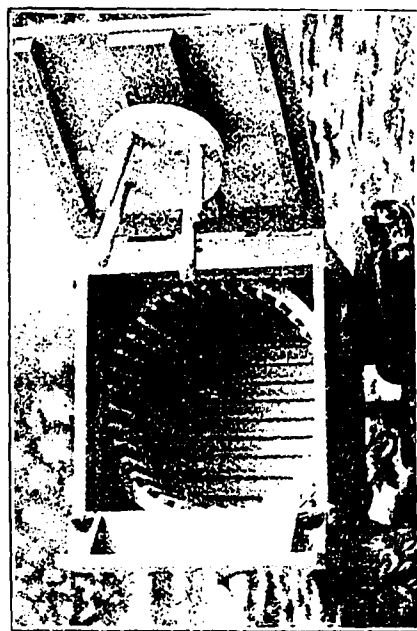
Se vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tortueuses nervos, poseage de roulements et réparations de tortueuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale: 101 RUE DU POST, QUÉBEC.



## LA VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth  
HYGIÉNIQUE,  
ADHÉRENTE,  
INVISIBLE.

Seule Démonstrée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAÏ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.

(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 9 Mai 1875)

# Riche Exposition de Modes d'Automne

La plus complète et la plus belle à Montréal. Groupement délicieux des dernières et hautes Nouveautés de Paris, Berlin, Londres et New York.

Le Grand "Chic" de la Saison!



Modèle New-Yorkais

Ajusté grand genre et bordé de piques—En Beaver drab pale, bleu marin et vert nouveau—double en soie faille.

Prix, \$12.00.

Autres modèles à \$10.00. Modèles très admirés!



Modèle Parisien

En beaver de nuances pâles, doublé en soie, avec appliqués artistiques. Élégant et confortable.

Prix, \$15.00.

Autres modèles du même genre, \$10.00 et \$12.00.

Très distingué!



Collerette Demi Saison

En soielette avec appliqués perlés et collet de fourrures légères—doublé en soie—Du plus joli dessin.

Prix, \$12.00.

Très aristocratique!



Collerette de Sealette

Avec appliqués perlés et braisés—Collet de Thibet et bordés—Riche doublure de soie. La grande vogue de la saison.

Prix, \$15.00.



Golf Cape

L'article indispensable de la saison—Jolie étoffe moussueuse en blaid de différentes couleurs—Riche qualité.

Ce modèle à \$8.50.

Autres jolis modèles à \$3.50 et plus. C'est du plus grand chic!



Manteau de Berlin

Le plus chic de la saison. Coupe ravissante, genre corset. En sealette, avec appliqués perlés; bordé en mouton de Perse, doublé en soie rayée.

Prix, \$35.00.

## Nos Petits Prix sont Connus de Tous

Soucieux de sa grande réputation de Bon Marché, notre maison s'est spécialement appliquée dans cette vente qui restera mémorable—à marquer au plus bas prix possible chaque article offert dans cette annonce.

Nous prions le beau sexe de venir voir soit comme acheteuses, soit comme curieuses. Elles recevront toujours le même accueil parfait.

2<sup>e</sup> Une grande spécialité de MANTEAUX D'ENFANTS. Un vaste choix à petits prix.

A voir: Nos Chapeaux Nouveaux, tous des petits chefs-d'œuvre.

**Letendre & Arsenault** —1493— Rue Ste-Catherine

NE MANQUEZ PAS L'OCCASION!

## GANTS et MITAINES d'Automne et d'Hiver à Moitié Prix

Pour HOMMES, FEMMES ET ENFANTS

EXEMPLE: — Gants d'hommes, non doublés et doublés, ..... 50 cts la paire

Ne retardez pas, à ces prix ces gants se vendent en peu de temps.

GANTS de Kid noir, faits sur mesure, Garantis et ajustés—Brodés. \$1.00 et plus la paire.

GANTS de Kid, 4 boutons, couleur ou noir. 50 cts la paire.

J. B. A. LANCTOT, - 152 Rue Saint-Laurent Fabricant de Gants

**Corsets** { D & A } J. B. A. LANCTOT  
{ P. N. } 152 rue St-Laurent  
{ P. D. } Fabricant de gants

Tous nos Corsets de 35 cts et plus, le Bout des ACIERS est RIVE: ce qui EMPÊCHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas AILLEURS.

## Déménagement

F. Lapointe a déménagé son stock de meubles aux Nos 1447-1449 de la rue Sainte-Catherine, près de la rue Montcalm. C'est sans contredit le plus beau magasin dans son genre qu'il y a dans Montréal.

Les personnes qui désiraient visiter l'établissement seront les bienvenues.

Quand vous aurez besoin de Meubles, Tapis, Prêlarts, Rideaux, Cadres, Mirrors, etc., etc., au plus bas prix du comptant, c'est aussi la vraie place, vous êtes certain de toujours faire un bon marché. Les personnes qui ont besoin de crédit devront s'adresser à M. Guibord, gérant de ce département, au No 189 rue Montcalm, près de la rue Sainte-Catherine.

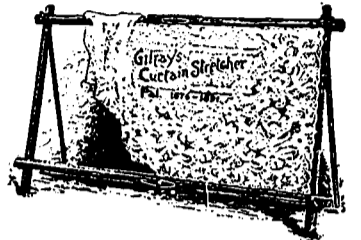
Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

**F. Lapointe,**  
1447-1449  
SAINTE-CATHERINE

Près de la rue Montcalm.

*Le père de famille.*—J'avais annoncé, pour dîner, un lièvre... La cuisinière l'a manqué.

*Le fils de la maison.*— Ah! ben non, papa, ce n'est pas la cuisinière, mais bien toi qui l'as raté.



## SÉCHOIRS A RIDEAUX

DE GILRAY

Les seuls donnant satisfaction. N'en achetez pas d'autres.

**BALAI-ROULEAU POUR TAPIS**  
DE BISSEL

On n'en tient plus d'autres. Prix: \$3.00, \$3.50

**L. J. A. SURVEYER**

QUINCAILLIER

6 rue St-Laurent; Montréal

## RHUMATISME

Guérison assurée en 24 heures

Les douleurs terribles qui me rongeaient les côtés, à chaque époque menstruelle, ont disparu après une deuxième application avec LA CURE DU DR ROUBY. Comment puis-je vous remercier du service immense que vous m'avez rendu en me recommandant cette merveilleuse cure.

Mme JAMES TOWER,  
No 244 rue Sparks, Ottawa, Ont.

En vente dans toutes les pharmacies, 50c la bouteille, ou expédie sur réception du prix par

LA CIE CHIMIQUE ROYALE  
79 rue St-Jacques, B. P. 374, Montréal.

**DR ROUBY**

## Indian Catarrh Cure

AVEZ-VOUS SOUVENT LE

SI OUI, FAITES BIEN

Rhume de Cerveau?

Attention au Catarrhe

Pourquoi vous rendre désagréable aux personnes qui sont obligées de vivre avec vous, en les incommodant constamment par l'odeur repoussante qui se dégage d'un cerveau où séjourne un rhume négligé ou un catarrhe hideux?

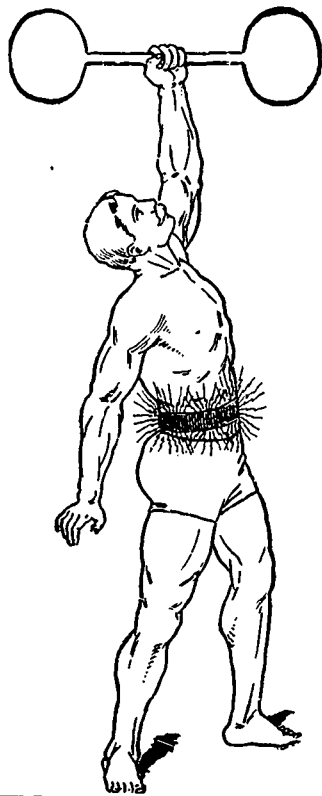
### LE REMEDE INDIEN POUR LE CATARRHE

est une médecine naturelle idéale. Des centaines de personnes qui s'en sont servies, proclament son efficacité. Qu'il nous suffise, pour aujourd'hui, de publier le certificat suivant:

Mr D. A. Cameron & Cie, pharmaciens, de Owen Sound, Ont., nous écrivent, en date du 15 septembre 1899: "Envoyez-nous encore deux douzaines de boîtes de votre fameux Remède Indien pour le Catarrhe (Indian Catarrh Cure). C'est un remède qui se vend très bien. Il guérit promptement et sûrement et la vente augmente constamment. L'Indian Catarrh Cure a guéri des cas très graves. Nos clients en sont absolument satisfaits."

Prix la boîte: 50c et \$1. Expédié franco partout.

THE INDIAN CATARRH CURE, J. HIGSON, propriétaire,  
Représentants aux Etats-Unis: 146 RUE ST-JACQUES, MONTREAL  
GEO. MORTIMER & CO., 21 Central Wharf, Boston, Mass.



# DE LA FORCE POUR LES HOMMES FAIBLES

Dites le mot. Laissez-moi vous montrer ce que j'ai montré aux hommes pendant plus d'un quart de siècle : le vrai chemin de la santé. Le remède que je vous offre vous servira fidèlement et sans danger.

## N'USEZ PAS DE DROGUES

Durant les premières années de ma pratique, je donnais des prescriptions aux hommes faibles. Je connais mieux maintenant. Pendant trente ans j'ai traité ces symptômes nerveux tout particuliers qui sont le résultat des erreurs de jeunesse ou des excès de l'âge mûr, tels que : Écoulements, Impuissance, Mal de Reins, Varicocèle, etc. Grâce à une aussi vaste expérience, je puis offrir habituellement à tous les hommes, mariés ou non, des avis précieux. Lecteur, je désirerais qu'il fut en mon pouvoir de montrer à tout homme faible quels merveilleux résultats je retire de mon célèbre appareil :

## La Ceinture Electrique du Dr Sanden ...

et du suspensoir dont elle est munie. C'est un infailible restaurateur de force quand on s'en sert comme il faut.

Vous devez croire quand je vous montre 5,000 certificats non sollicités de cures radicales — avec noms et adresses — reçus en 1897. Cette ceinture est le résultat de longues et patientes années d'études.

Elle a eu pour point de départ une batterie sous forme de chaîne portative que j'inventai il y a 25 ans. Elle a été souvent améliorée, jusqu'à ce qu'elle arrive aujourd'hui à contenir les meilleurs caractéristiques de tous les appareils électriques et à constituer, dans mon opinion, un parfait traitement par soi-même à la maison pour hommes. C'est réellement une batterie portative de 36 éléments. Elle pèse 6 onces. Les courants sont de suite sentis, bien que le degré de leur force puisse être réglé à volonté, quand elle est sur le corps, en se servant d'un régulateur à vis de pression. Elle se porte toute la nuit. Elle calme, donne des forces et guérit pendant que vous dormez.

**LIVRE GRATUIT.** Demandez par la poste le petit livre : "Trois classes d'hommes" qui explique tout et qui est envoyé sous enveloppe cachetée de forme anodine, gratuitement. Ou bien si vous demeurez à la ville ou tout près, venez à mon bureau et consultez-moi gratuitement. Je m'occupe personnellement de toute ma correspondance. Faites ce que je quo je vous dis. Récrivez ou venez aujourd'hui.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal

Heures de Bureau : de 9 à 6. Le dimanche : de 11 à 1.



## Casse-tête Chinois du "Samedi" Solution du Problème No 201

Ont trouvé la solution juste :  
 Mmes C Bédard, W Desjardins, S Leclerc, A Martin, E Kattel, M L Naubert, A Raymond, E St-Germain ; Mlles H Archambault, J Archambault, M L Barbelle, Blanche Frigon, P K Hay, R H, A Jolicœur, D Lafontaine, L Laurent, Valentine Leblanc, Anne Lize, H Robinson, M L Roch, V Rousseau, D St-Amant ; MM T Aubé, N B-langer, M Berhelot, A Bicaillon, E Bleau, Q Rousseau, J Cardinal, J W Carrière, J Champoux, A Cornélius, L Croteau, A J Cadona, D Gerceay, A Gibeault, M Lafond, O Lanctot, A Larocque, A Lazard, F Leo, R Lortie, J Matéo, R Mélançon, J E Payette, A Payfer, J Petitclerc, O Poirier, J Richer, A Thibault, H Vézina, W E Waters, Montréal, Q ; Mlle Blanche Poirier, Montréal-Annexe, Q ; A Blanchette, Arthabaska, Q ; Mlle C Lamarre, Anse-à-Gilles, Q ; J R Picard, Charlemagne, Q ; A N Côté, Danville, Q ; L Nault, Deschambault, Q ; Mlle V Giroux, Farnham, Q ; J Robin, Forestdale, Q ; Mlles C Durocher, E Savard, D Latourrelle, A Plamondon, Hull, Q ; J Plaquette, Joliette, Q ; Mme J W L'égaré, Labelle, Q ; Mlle J C Sauvageau, Lachetrotière, Q ; Mme L J Roberge, Mlle Déja, Bédard, F Blais, Mlle C Dugal, Lévis, Q ; Mlle R A Langlois, MM P E Audet, M C Boucher, Magog, Q ; Mlle A Van Der Wee, Maisonneuve, Q ; A Langevin, Marienville, Q ; Mlle V B Lagacé, M Rouleau, Matane, Q ; H Fortier, N-D de Lévis, Q ; Mme J S J Routhier, Mlle R A Dufour, MM A V, E Gauthier, Ottawa, Ont ; L P Lacerte, J S V Lavoie, Plessisville, Q ; Mlle Houle, MM Y M Mathieu, H Poliquin, M Itoy, J Allaire, I Amyot, N Deschamps, P L D'Autoull, Québec, Q ; Mlle M Dionne, Rivière du Loup (Station en bas), Q ; E Payment, Ste-Anne de Beaufort, Q ; Mlle B Blain, H Villeneuve, Ste-Gunonde, Q ; P J Forland, St-François (N-E), Beauce, Q ; Mlle F Boucher, St-Henri, Q ; Mme P A Trottier, St-Henri de Mascouche, Q ; Mme D Routhier, Mlle Chenette, Mr C Garon, St-Hyacinthe, Q ; L Décoteau, St-Jérôme, Q ; Mlle N Béland, L A Caron, Ste-Julie-Somer-et, Q ; J Pinet, St-Laurent (près Montréal) ; J A Larose, Station Ste-Marguerite, Q ; Mlle A Dubuc, St-Médard de Warwick, Q ; Mlle L Gosselin, St-Odilon, Dorchester, Q ; Mmes A Laberge, E Parent, R Pelletier, P Cloutier, Mr L J B Lépin, Québec ; Mlle C Guillemette, Ste-Thérèse (ChAMPLAIN), Q ; Chs E Arpin, Ste-Thérèse (Hospice Drapeau) ; J A Gaudreau, St-Zéphirin-de-Courval, Q ; Mlle E Roy, Sabrevois, Q ; Mlle E Couture, MM J Collé, Sherbrooke Est, Q ; L Leduc, E Quesnel, Sherbrooke, Q ; A Huard, Somerset, Q ; Mlle L Brunette, F X Cournoyer, Sorel, Q ; Mlle M R Brossard, Terrebonne, Q ; J A Lacerte, D Lacerte, J A Milot, Yamachiche, Q ; Mme A J Wait, Winnipeg ; Mlle A Azotte, Albion, R I ; Mlle G Lemoine, A Fournier, Amesbury, Mass ; J Plante, Arctic Centre, R I ; A Legendre, Auburn, Maine ; Mlle D Samson, MM C Guimond, E Boutin, Berlin, N H ; Mlle E Aubert, Biddford, Me ; Mme U Bernier, Mlle M Langelier, Blunswick, Me ; Mlle L Picard, Central Falls, R I ; Mlle A Dionne, Ea L Taunton, Mass ; Mlle G Dion, Groverordale, Conn ; Mlle M Massé, J Normand, MM J B Fournier, L Parent, T Sirois, Fall River, Mass ; A Couture, Haverhill, Mass ; Mlle M R Tessier, J M Roy, Farr Alpacas Mill Holyoke, Mass ; E Fatilo, A Martin, Lawrence, Mass ; Mme J C Chagnon, Mlle E Bélanger, MM F Jampagna, G Moreau, A Paquette, M St-Hilaire, Honoré Dion, Lewiston, Me ; J Hamel, Lisbon, Mass ; Mmes C Boisvert, N Maillette, Mlle R Dubois, C Hamel, F Perreault, T Sabourin, C Vallée, F Vigeant, Lowell, Mass ; F Charbonneau, Manchang, Mass ; Mlles B Drouin, E Lemay, MM R Boucher, N Boisvert, Manchester, N H ; J A Dion, L Lévesque, Manville, R I ; Mme O Desmarais, Marlboro, Mass ; Mme J McTaggart, Mlle A Lavoie, MM Delorme, A Dupont, Nashua, N H ; Mme L Côté, Mlle R A Macleure, New Auburn, Mass ; Mme O Guimond, Mlle Léda Bolla-vance, Mme L Spurlet, J B Cloutier, A Paré, New Bedford, Mass ; Mlle A B Lafleur, New Mar-

ket, N H ; Mmo C L Hornberger, MM E Adroy J H Dellande, Nouvelle-Orléans, La ; J Sutton, Rumford Hall, Me ; Mmo M Leboeuf, L E Gagnon, Salem, Mass ; N Delanoville, Springfield, Mass ; Mlle E Belanger, Somersworth, Mass ; H Drolette, Lincoln, Nebraska ; H Carignan, Taftville, Conn ; Mme G Lefebvre, A Gervais, Three Rivers, Mass ; Mme J Lapolice, Thordyke, Mass ; N Rodier, V allham, Mass ; O Riopel, Warren, R I ; M A F Sylvestre, Wonsocoket, R I ; Mmes J Beupré, G Proulx, Placo Inconnue.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle H Robinson, S Dumais, J Richer, L B Herri, Montréal ; Mme F Boucher, 803 Albert, St-Henri de Montréal ; Mlle A Dionne, East-Taunton, Mass ; Mlle R Dubois, 119 Merrimack, Lowell, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

**Le Populaire Bain Ture**

**50 cts**

Tous les soirs

Aussi, bains de natation à la vapeur, privés et électriques.

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

**BAINS LAURENTIENS**

Angle des rues Craig et Beaudry

402 pages **10c** 402 pages

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

## LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau : **10 cents**

Par la poste : **15 cents.** C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI  
516 rue Craig, Montréal.

